LiRE magazine

NUMÉRO SPÉCIAL

RENTRÉE 2026

Mélissa Da Costa, Pierre Lemaitre, Anna Hope, Antoine Compagnon, Philippe Besson, Marion Fayolle, Augustin Trapenard…

ENQUÊTE

POLAR

Retour en force !

Les recettes du thriller psychologique

***La Femme de ménage* au cinéma : confidences de Paul Feig**

Simenon et l'école française

GRAND ENTRETIEN

MARIE-HÉLÈNE LAFON

« Il faut toujours faire confiance au lecteur ! »

INCLUS

Index 2025 des livres critiqués

N° 547/JANVIER 2026/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 547 - F: 7,90 € - RD

NICOLAS CARREAU

DIMANCHE 18H - 19H
LA VOIX EST LIVRE

Europe 1
LA RADIO LIBRE

N° 547 - JANVIER 2026
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
MARIE-HÉLÈNE LAFON

34
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
PHILIPPE BESSON

42
LE DOSSIER
LE THRILLER PSYCHOLOGIQUE

52
LE PORTRAIT
MARION FAYOLLE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Marie-Hélène Lafon

13 **L'ACTUALITÉ**

34 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Philippe Besson

38 **NOTRE SÉLECTION DE BEAUX LIVRES**

42 **LE DOSSIER**
Le thriller psychologique

52 **LE PORTRAIT**
Marion Fayolle

56 **CONCOURS D'ÉCRITURE**
Lire Magazine-Librinova : « La dévoration » de Richard Donini

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
62 • L'événement : Benjamin Dierstein
68 • Littérature française
75 • Polars
76 • Littérature étrangère
82 • Science-fiction/Fantastique/Romance
83 • Jeunesse
84 • Manga/Bande dessinée
86 • Classiques/Études littéraires/Poésie
88 • Essais/Documents

L'EXTRAIT
64 • *Fauves* de Mélissa Da Costa

96 **LA LANGUE FRANÇAISE**

106 **L'INDEX DE L'ANNÉE 2025**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Augustin Trapenard

LA CHRONIQUE DE
37 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
60 **Bernard Lehut** Le livre à lire
67 **Patricia Reznikov** Dans les piles
90 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
103 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

← ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : YASMINE GATEAU

Ce numéro comporte deux encarts *Lire Magazine* diffusés sur l'ensemble des abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE – ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO – LIONSGATE – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Bernard Lehut, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Mathieu Alterman, Frédérique Anne, Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 3038-3900
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

On aime ou pas, mais l'engouement est indéniable, et le phénomène massif : il se passe quelque chose avec le succès de l'Américaine Freida McFadden et, en premier lieu, des différents tomes de *La Femme de ménage*. Au-delà des goûts (la critique n'est généralement pas tendre avec les ouvrages en question) et de certaines polémiques plus ou moins justifiées (certains y voient le fruit de l'IA…), la passion pour l'univers de « FMF » révèle un regain d'intérêt pour un genre déjà établi, celui du thriller psychologique (et domestique). À l'occasion de la sortie en salles de son adaptation cinématographique très attendue, *Lire Magazine* a souhaité se pencher sur un registre littéraire aux codes et aux recettes bien rodés. Pour le pire, mais aussi le meilleur !
Le meilleur, justement, c'est également ce que peut offrir la rentrée d'hiver. Ainsi, avant même les fêtes de fin d'année, nous avons souhaité vous proposer une sélection de titres qui, dès janvier, devraient vous attirer vers les librairies, notamment grâce à des personnalités déjà bien identifiées (Pierre Lemaitre, Mélissa Da Costa, Marie-Hélène Lafon, Éric Vuillard…), mais aussi des révélations pour le grand public (ne ratez pas *Chair* de David Szalay, récemment distingué par le Booker Prize).
Pour finir, on se réjouit de voir Boualem Sansal enfin gracié, et loin des geôles algériennes. Hors des questions politiques, diplomatiques et géostratégiques, il était scandaleux de voir l'auteur de *2084* dans cette situation – et pas seulement pour des motifs de liberté d'expression. Raison de plus de replonger dans son œuvre et, par exemple, de (re)lire d'un autre œil son premier roman, au titre devenu ô combien symbolique : *Le Serment des barbares*. ■

Grand prix RTL -Lire Magazine 2026 : et les nommés sont…

➔ Qui succédera à *Ta promesse* de Camille Laurens au palmarès du grand prix RTL-*Lire Magazine* ? Pour cette nouvelle édition, les rédactions des deux médias ont établi une première sélection de dix titres :
Le Visage de la nuit - Cécile Coulon (L'Iconoclaste) ; *L'Art du ricochet* - Nicolas Delesalle (JC Lattès) ; *On l'appelait Bennie Diamond* - Michael Dichter (Les Léonides) ; *Aqua* - Gaspard Kœnig (L'Observatoire) ; *Hors champ* - Marie-Hélène Lafon (Buchet-Chastel) ; *Les Habitantes* – Pauline Peyrade (Minuit) ; *L'Extinction des vaches de mer* - Adèle Rosenfeld (Grasset) ; *Le Chat du jardinier* – Thomas Schlesser (Albin Michel) ; *Sicario bébé* – Fanny Taillandier (Rivages) ; *Je suis Romane Monnier* – Delphine de Vigan (Gallimard).
Le 15 janvier, un jury présidé par Adélaïde de Clermont-Tonnerre *(photo)* et composé de membres de nos équipes réduira cette liste à cinq ouvrages. Ceux-ci seront départagés par cent lecteurs, représentant vingt librairies réparties sur tout le territoire. Le nom du lauréat sera révélé le 30 mars prochain.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

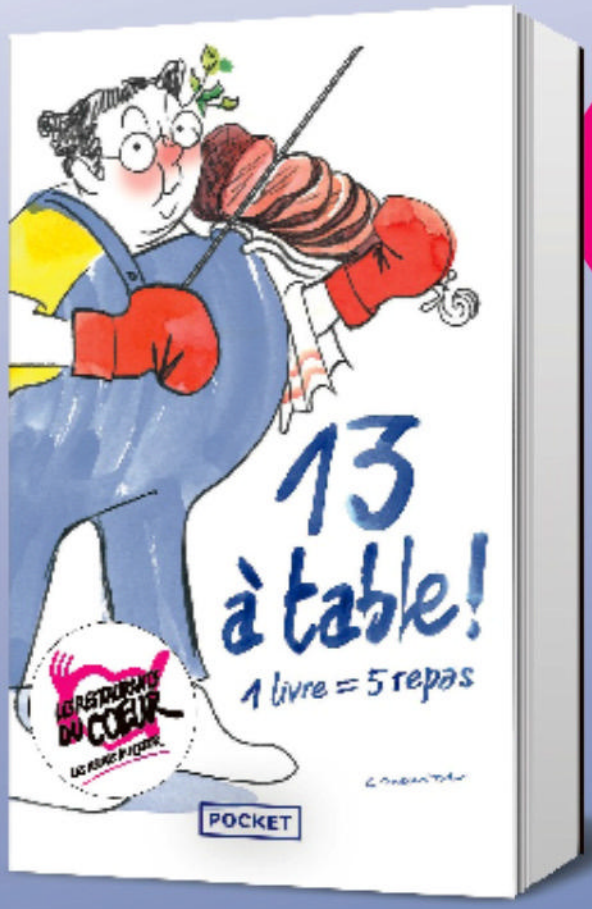
Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - JF PAGA/GRASSET

13 à table !

1 livre acheté = 5 repas distribués



6€

Illustration de
Catherine Meurisse

13 NOUVELLES INÉDITES ÉCRITES PAR

Philippe Besson, Michel Bussi, Mireille Calmel, Sandrine Collette, Céline Denjean, Lorraine Fouchet, Karine Giebel, Raphaëlle Giordano, Alexandra Lapierre, Henri Lœvenbruck, Agnès Martin-Lugand, Valérie Perrin, Romain Puértolas

©Réalisation Kiosque

Depuis 12 ans, ***13 à table !*** a permis de distribuer près de 8,4 millions de repas par les Restos du Cœur.

POCKET

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE

MARIE-HÉLÈNE LAFON

« Il faut toujours faire confiance au lecteur »

On connaissait la fable du rat des villes et du rat des champs. Désormais, on pourrait transposer la trame avec des léporidés. Ainsi le dernier bref roman de Marie-Hélène Lafon s'ouvre-t-il sur une *« histoire de lapin »*. Plus précisément, celle d'un *« gros lapin roux »* qui s'est échappé de *« sa cage trop petite »* en direction des bois, où sa route risque fort de croiser celle d'un renard. Pour cacher cette vérité probablement funeste aux enfants, ne faut-il pas inventer une fiction ? En deux pages seulement, cette grande admiratrice de Flaubert synthétise tout son travail : la ruralité et l'univers de la ferme, les relations familiales (en particulier entre un frère et une sœur, Claire et Gilles), l'âpreté du monde et la littérature. Et la ville dans tout ça ? Elle surgira un peu plus tard, avec le départ de la sœur pour Paris, où bien des logements n'ont rien à envier à des clapiers… Le frère, lui, reprendra l'exploitation familiale, suivant un destin trop programmé, pour partie influencé par la brutalité paternelle.

C'est ainsi un demi-siècle, en plein cœur de son cher Cantal, que Marie-Hélène Lafon va explorer dans *Hors champ*, à travers une dizaine de scènes, de tableaux. À la fois pour saisir des instants de vie, mais aussi brosser le portrait de ses personnages, raconter leur parcours, montrer le passage du temps et l'évolution d'une société. Mais ceux qui connaissent la « patte » (pas de lapin !) de cette grande styliste (*Le Soir du chien*, *Les Derniers Indiens*, *L'Annonce*, *Joseph*…) savent qu'on ne sera pas ici dans la fresque régionaliste aux relents sociologisants.

AVEC *HORS CHAMP*, L'AUTRICE, QUI MANIE L'ELLIPSE COMME PERSONNE, SEMBLE AU SOMMET DE SON ART

La lauréate du prix Renaudot 2020 pour *Histoire du fils* préfère l'âpreté aux joliesses et réussit à dire beaucoup avec très peu de mots, bien choisis, sans explication superflue et avec une justesse étonnante. Creusant sans cesse le même sillon à l'image d'un Modiano (même si le décor est ô combien différent !) – et loin de ces lièvres éditoriaux à la mode qui ne tiennent pas la course de fond… –, Marie-Hélène Lafon est de ces auteurs qui n'en finissent pas d'affirmer leur territoire littéraire. Maniant l'ellipse comme personne, elle semble avec *Hors champ*, après vingt-cinq ans de publications, au sommet de son art, d'autant que son écriture n'a peut-être jamais été aussi fluide et virtuose, élégante et dépouillée. À l'image d'un final inoubliable et émotionnellement ravageur. Une rencontre s'imposait, non pas dans un bougnat, mais du côté de son éditeur, avec cette ancienne enseignante, au verbe bien trempé. Qui n'est pas du genre à poser des lapins. ■ •••

EXTRAIT

★★★★★
HORS CHAMP
MARIE-HÉLÈNE LAFON
174 P., BUCHET-CHASTEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

BIO-*bibliographie*

1962

Née à Aurillac, Marie-Hélène Lafon grandit dans le Cantal. Fille de paysans, elle fait ses études dans des institutions religieuses du côté de Saint-Flour, avant de rejoindre Paris à l'âge de 18 ans. Titulaire d'un doctorat de lettres (avec une thèse consacrée à l'écrivain auvergnat Henri Pourrat), elle est par ailleurs agrégée de grammaire.

2001

Professeure de français dans un collège parisien, elle envoie le manuscrit de son premier roman chez plusieurs éditeurs, parmi lesquels Buchet-Chastel. Où sera donc publié cet ouvrage, *Le Soir du chien*, et la grande majorité de son œuvre – citons *Les Derniers Indiens, Les Pays, L'Annonce, Joseph*…

2020

Quatre ans après avoir reçu le Goncourt de la nouvelle pour le recueil *Histoires*, c'est la romancière qui est (enfin) distinguée par un autre grand jury, à savoir le Renaudot. C'est donc avec le sacre du magnifique *Histoire du fils* que Marie-Hélène Lafon réussit à toucher un très large lectorat, avec plus de 100 000 exemplaires écoulés en grand format.

Votre goût pour les mots et l'écriture est-il né, comme dans la scène inaugurale de *Hors champ*, d'une histoire de gros lapin ?

Marie-Hélène Lafon. En tout cas, il est né dans un lieu où il y avait des lapins ! Qui n'étaient pas des jouets, et qui n'étaient pas le lapin d'*Alice au pays des merveilles*. Ce lapin de littérature, je n'ai pris conscience de son existence que très tardivement dans ma vie. Il y avait des lapins agricoles, des lapins qu'on élevait dans des clapiers, et qu'on mangeait. Ils étaient présents dans l'horizon de la cour de la ferme, et c'est dans cet horizon de cour de ferme, et à partir du moment où cette enfant que je fus est allée à l'école, que j'ai pris conscience du pouvoir du langage. Le pouvoir de la langue, c'est bien ça, au fond, la littérature ! C'est ainsi que les lapins sont devenus des motifs littéraires, comme les tracteurs, les poules tapies sous la balançoire. Tout fait motif, tout fait ventre. D'ailleurs, ce n'est qu'après avoir bouclé la première version de ce texte que j'ai pensé au lapin de Lennie dans *Des souris et des hommes* ! Outre le rapport à la littérature, il y avait aussi un rapport tout simplement charnel aux choses ! Et cette douceur possible, cette douceur en clapier, est placée, là, à l'orée du texte.

Aviez-vous déjà, enfant, des velléités d'écriture ?

M.-H.L. Plus qu'une velléité, c'était une vocation. Au CP, avec une maîtresse formidable, j'apprends à lire et à écrire, comme par magie. J'entre alors dans une autre dimension des mots et de la phrase. Je leur découvre une puissance que je ne leur soupçonnais probablement pas. Je me dis alors que je ferai ça plus tard. Que j'écrirai avec des mots, des phrases qui seront dans des histoires, qui seront dans des livres. Pour moi, c'est colossal, j'en ai tout à fait conscience et je ne le dis à personne, parce que je comprends que ce n'était pas dicible. Il m'a fallu très longtemps avant de me mettre à écrire, mais quelque chose a commencé là, à l'école, où j'avais trouvé ma place. Elle m'a aimée, et inversement. Et je l'ai quittée il y a quelques mois… Les anciens élèves qui ensuite deviennent professeurs, comme c'est mon cas, restent dans le système de l'école. Pour ma part, de 1968 à 2025 !

Vous êtes issue de cette campagne profonde et, de fait, vous représentez les bienfaits de la méritocratie de l'école républicaine…

M.-H.L. Mon maître d'école, qui a toujours bon pied bon œil dans la vallée de la Santoire, que j'ai eu du CE2 au CM2 et que je vois tous les ans, a vraiment été un homme providentiel pour moi, comme le monsieur Germain de Camus. Ensuite, j'ai fait mes humanités collégiennes et lycéennes chez les religieuses à Saint-Flour. Dans le milieu dans lequel je grandissais, on mettait ses filles dans une école religieuse. Les garçons éventuellement dans le public, mais les filles dans le privé. C'était sociologique ; il n'y avait pas forcément là d'engagement religieux ou spirituel.

Qu'apporte votre connaissance des lettres classiques à votre usage des lettres modernes ? Et inversement ?

M.-H.L. Tout a commencé de manière très empirique… En quatrième, je découvre les cours de latin et, ce qui me plaît énormément, c'est cette mécanique formidable, de la phrase, de la syntaxe qui vous rentre dans la peau, dans le corps et qui convenait à ma tournure d'esprit. J'ai ensuite fait des études de lettres classiques parce que j'ai pensé, bêtement, qu'il fallait commencer par le début. Et le début, c'est le latin et le grec ! Je savais à peine la différence entre les deux !

Le grec, je ne l'avais pas appris à Saint-Flour, on ne l'enseignait pas à cette époque-là. Je l'ai rattrapé à l'université à marche forcée. J'ai alors pris conscience que les sources de la langue française étaient donc le socle latin. Mais que cela touchait également les sources de notre littérature, de notre rapport au monde, de notre façon de penser. De fait, je suis arrivée à la littérature contemporaine tardivement. Quand on faisait des études de lettres classiques à la Sorbonne, dans les années 1980 – j'ai eu le bac en 1980 ! –, on pouvait ne pas savoir que la littérature contemporaine existait, c'était mon cas. Tous les jours, je prenais la ligne 7 du métro et je sortais place Monge pour aller à la Sorbonne. Sans savoir qu'un certain Claude Simon vivait et écrivait place Monge. En 1985, il a le prix Nobel de littérature et, là, ça m'instruit un peu. J'étais pourtant une excellente étudiante, une étudiante qui travaillait énormément, et puis j'étais boursière, donc je n'avais pas le choix…

Vous citez dans *Hors champ* certains auteurs qui ont compté pour vous – et dont vous avez déjà volontiers parlé. Tiens, comment avez-vous « rencontré » votre cher Gustave Flaubert ?
M.-H.L. Il y a eu deux moments avec Flaubert : l'un à l'école, et l'autre à titre « amical » si je puis dire. À l'école, c'est *Madame Bovary*, dont je ne me suis jamais lassée, que je relis, *forever* ! C'était en quatrième. Ma professeure part en congé maternité, et arrive une jeune remplaçante qui nous fait lire *Madame Bovary*… Et nous, on n'y comprend rien ! Moi, je suis à la fois complètement assommée et totalement emportée ! Il est probable que mon premier contact avec la littérature, au sens puissant du terme, c'est celui-là ! Je me souviens du sujet de rédaction qu'elle nous avait donné : « Inventez une vie pour Berthe ». L'orpheline, la fatale orpheline !

Aviez-vous, à l'époque, perçu l'ironie de Flaubert ?
M.-H.L. Pas du tout ! J'en étais bien incapable ! En revanche, dès cet âge-là, j'ai été sensible au personnage de Charles, contrairement à mes camarades. Par la suite j'ai relu *Madame Bovary,* puisqu'il était sur la liste du baccalauréat. Mais le grand choc avec Flaubert, c'est la découverte d'*Un cœur simple,* par le truchement d'une amie d'université. Encore aujourd'hui, si on me dit de ne choisir qu'un seul texte, c'est celui-là ! En même temps, et je l'ai déjà signalé aussi, c'est le genre de texte qui vous bloque en littérature. J'ai 19 ou 20 ans,

DR

***L'Annonce,* téléfilm français réalisé par Julie Lopes-Curval, d'après le roman éponyme de Marie-Hélène Lafon (paru en 2009), avec Alice Taglioni.**

« C'est dans cet horizon de cour de ferme que j'ai pris conscience du pouvoir du langage »

je n'écris pas mais je veux écrire, et là je me dis que ce n'est pas la peine. Tout a déjà été fait en trente pages ! La forme brève d'*Un cœur simple*, le maximum d'effets avec le minimum de matière en jeu, c'est ce que j'appelle le bréviaire absolu.

« Tout a déjà été fait », pourtant, vous vous êtes mise à l'écriture. Quel a été votre premier manuscrit achevé ?
M.-H.L. Bien plus tard, il y a eu la découverte, dans l'ordre, de Richard Millet, Pierre Michon et Pierre Bergounioux. Pour mon 33e anniversaire, ma sœur m'offre *La Gloire des Pythre*. Un livre intense, immense. Dans la foulée, je me plonge dans *La Grande Beune* puis *Vies minuscules* de Pierre Michon, avant de passer à Bergounioux. Ces trois loustics-là, c'est mon triangle des Bermudes. Ils le savent ! À partir de ce moment-là, j'ai le sentiment que si je ne tente pas l'écriture, je passe à côté de ma vie. Oui, j'ai fait des études, passé l'agrégation, ensuite un doctorat, mais je savais très bien que je tournais autour du pot. Ce que je voulais, c'était écrire. Je me voyais vraiment comme une vache qui regarde passer le train… et là, je suis entrée dans le train ! Je ne connaissais rien de leur biographie, mais j'ai compris que leur matériau d'écriture avait quelque chose à voir avec le lieu et le milieu d'où je venais. Parce que j'ai toujours pressenti que, si j'écrivais un jour, j'écrirais à partir du lieu et du milieu d'où je venais, c'était clair et net. Pas de cavalcades effrénées dans les grandes plaines de l'Ohio ou un roman historique en Basse-Égypte ! J'avais du matériau, et je savais qu'il était dans la cour, avec les lapins…

Aviez-vous alors conscience de l'image, parfois ô combien caricaturale, d'une certaine littérature disons « régionaliste »– on ne parle pas des trois auteurs que vous avez cités ! – évoquant les décors sur lesquels vous aviez envie d'écrire ?
M.-H.L. Je n'avais lu de l'école de Brive que *Des grives aux loups* de Claude Michelet. J'étais adolescente. J'y ai pris beaucoup de plaisir, d'ailleurs ! Mais quand je commence à écrire, à aucun moment je ne me dis que je serai de ce côté-là ! À cause de la langue, mais aussi d'un rapport personnel au monde qui n'est pas le même. Si j'écris, mes lecteurs ne seront ni divertis ni consolés. Et je pense que le principe de divertissement et de consolation est vraiment très à l'œuvre dans ce type de littérature, je comprends tout à fait qu'on y trouve son compte. Mais ce n'est pas ce que je cherche. Il ne faut pas demander à un poirier de donner des pommes !

***L'Annonce,* roman qui vous a ouvert à un plus large public, aurait pu provoquer un malentendu, dans le bon sens du terme, non ?**
M.-H.L. Peut-être parce que c'est un roman dans lequel il y a une résolution plus heureuse, parce que je laisse une chance à ce couple. D'ailleurs, ma mère me demandait toujours : « Est-ce que tu vas encore en tuer un ? » •••

Vous avez cité trois noms, qui représentent, au-delà des individualités, une certaine école littéraire à laquelle on pourrait vous rattacher. Avez-vous l'impression que votre sensibilité féminine apporte autre chose à cet univers ?
M.-H.L. Je n'en ai aucune conscience. Il n'y a aucune revendication. Je sais bien que je vais y aller avec ce que je suis, et le fait d'être une femme. Une fille d'abord. Si j'avais été un garçon, il est possible que je sois restée à la ferme. À mon époque, les fils restaient à la ferme, ils prenaient la suite. Il y a donc une détermination sociologique extrêmement importante de ce point de vue-là, genrée, comme on dit. Mais je ne la sens pas du tout quand je commence à écrire, étant une donnée substantielle. Je vois bien que ce sont des mâles, et que pour deux d'entre eux – Millet et Michon – la question du masculin est récurrente. Enfin, au départ, ça n'est pas du tout une ligne de tension pour moi.

Comment s'est passée votre première publication ?
M.-H.L. J'ai commencé à envoyer des nouvelles, sans savoir que celles-ci étaient beaucoup moins facilement publiées que les romans ! J'envoie donc une nouvelle courte et deux plus longues aux éditeurs des trois écrivains que j'admire, et aux Éditions de Minuit. Tout ce monde-là refuse. Mais « ça mord » : on me téléphone, m'explique… J'ai alors 39 ans. Je comprends que, sociologiquement, je suis larguée mais qu'eux aussi. Ce n'est pas du roman de terroir, pas de l'école de Brive… Mais ça vient du monde paysan. Qu'est-ce que c'est ? On va le vendre à qui ? Je me lance alors dans quelque chose de plus long, qui pourrait ressembler à un roman. On est en 2000. Et j'apprends par une amie que la maison Buchet-Chastel vient d'être rachetée. C'est une maison qui ne publie plus de littérature depuis pas mal de temps. Donc ils reçoivent très peu de manuscrits. Et cette amie insiste, et je finis par envoyer ce qui est devenu *Le Soir du chien*. Quand ils le reçoivent, ils n'ont rien à se mettre sous la dent. Je ne le dis pas par modestie : ils n'ont rien à perdre, et ça ressemble à quelque chose… Je comprends que je n'ai rien à perdre avec eux non plus. C'est un mariage de raison.

> « J'aimerais écrire comme on peint, avec une matière premier jet, que l'on retravaille ensuite »

Au fur et à mesure, vos livres s'accumulent, votre « patte » est identifiée. De manière presque caricaturale, qui est votre lectorat ?
M.-H.L. Mes lecteurs sont des lectrices. Généralement 50 ans et plus. Et c'était déjà le cas il y a vingt ans. Ce sont souvent, quand même – parce que je les rencontre beaucoup et ça a énormément de sens pour moi – des personnes qui aiment la langue. Et souvent très éclectiques, ce qui me plaît beaucoup.

Ne touchez-vous pas aussi des personnes qui trouvent, grâce à vos mots, les leurs sur ce monde rural qui leur est cher ?
M.-H.L. Mes livres dressent une sorte de portrait en kaléidoscope qui serait un portrait de famille. Le socle agricole, paysan, globalement, c'est celui de la population française, même s'il y a un basculement vers la vie citadine périurbaine. Mes romans s'inscrivent sans passéisme, ni nostalgie, dans une sorte de tentative d'incarnation, un état premier de nombreuses familles. Il y a parfois une lecture très sociologique de mon travail, dont je n'avais pas trop conscience au début. Enfin, pourquoi pas, dans la mesure où ça ne m'a pas assignée à un rapport rance et nostalgique au réel, avec un message subliminal qui serait de l'ordre de « c'était mieux avant ». Cette phrase, elle est dans *L'Annonce*, et je la prête aux vaches ! Elles pourraient la prononcer, si elles avaient la parole. Mais fort heureusement elles ne l'ont pas !

J'y pense : est-ce que vous regardez l'émission *L'amour est dans le pré* ?
M.-H.L. Attendez, j'ai découvert l'émission quand j'ai publié *L'Annonce* ! Je ne savais même pas que ça existait ! Je viens d'une famille où la télévision était allumée tout le temps mais, moi, je ne l'ai jamais eue.

Passons du petit au grand écran, car je crois savoir que vous êtes très cinéphile. Ce titre, *Hors champ*, comment l'avez-vous choisi ?
M.-H.L. Avec mon éditrice, on se proposait des titres, et rien ne prenait. Un mercredi matin, je travaillais encore, et je me suis réveillée à 7 heures moins le quart, ça m'est venu comme ça. J'ai envoyé un message à mon éditrice qui m'a dit « banco ». Évidemment, on pourrait considérer en étant très frontal que ce qui est déployé là, cette relation de fratrie, c'est le hors-champ de tous les livres que j'ai écrits.

***Hors champ*, ça serait presque une définition de votre littérature. Vous jouez avec l'imaginaire de votre lecteur, lui faites confiance pour faire le pont…**
M.-H.L. Oui, c'est ce que j'appelle donner du travail au lecteur, le mettre en action…

De manière grossière, quelle est la part explicitement autobiographique dans ce roman ?
M.-H.L. Le noyau autobiographique est toujours là. C'est un noyau au sens nucléaire du terme, il irradie toujours, selon des modalités très diverses, qui parfois me surprennent moi-même. Il me faut dans un second temps reprendre, réajuster, retirer, déplacer un motif pour retravailler l'intensité de cette radiation autobiographique.

On fait face à un ouvrage qui ressemble à une suite de tableaux, au sens pictural. Et ça n'est pas un hasard si vous citez Van Gogh en exergue… Comment avez-vous déterminé tous ces fragments, toutes ces scènes qui nous font traverser ces décennies ?
M.-H.L. Pour chacun d'entre eux quasiment, je suis partie d'un motif. Si l'on prend ce tableau assez tardif dans le livre où il est question de périple dans la neige, il a pour source un paysage de neige en janvier 2016 dans le Cantal. Je le vois depuis la vitre du train puis l'habitacle d'une voiture. C'est le paysage autour duquel tout s'articule. J'avais des motifs comme ça, un paysage, un moment… Un dimanche de fête par exemple. Le moment noyau paraît dérisoire. Des sensations, des impressions, des

instants qui font source. Je travaille à partir de ces sensations. J'aimerais écrire comme on peint, avec une matière premier jet, que je retravaille ensuite.

À ce titre, votre langue n'a peut-être jamais été aussi belle… Votre pinceau, en quelque sorte !
M.-H.L. J'espère surtout que ça ne corsète pas trop la phrase… C'est toujours un risque. Si vous êtes trop pressé, que vous voulez que ça rende son jus tout de suite, ça ne marche pas. Donc je laisse beaucoup poser le texte, et il m'arrive de le reprendre après plusieurs mois. Là, il y a des lièvres que je ne voyais plus, qui sont soudain soulevables… Alors je la trouve, la place de la virgule, du point-virgule. Ça, c'est une variable d'ajustement. Au bout d'un moment, je lâche le texte car, à force de le triturer, je pourrais aller jusqu'à le supprimer tout bonnement.

Vous laissez au lecteur le soin de faire des ponts avec les non-dits. Comment travaillez-vous avec ces silences ?
M.-H.L. Il faut lui faire confiance, au lecteur. Il va très bien s'arranger avec l'ellipse, il faut lui laisser des plages de silence avec quelques repères, quelques indices qui vont mettre son imaginaire en branle sans trop l'orienter non plus. C'est une question de… doigté, de précision ! Vous voyez, aujourd'hui, on a toujours raison de faire confiance au lecteur. *La Maison vide* de Laurent Mauvignier : en voilà un livre qui fait confiance au lecteur ! Et sur 750 pages, s'il vous plaît ! Et les lecteurs sont là, à fond ! Donc il ne faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages, ni les lecteurs pour des imbéciles !

Comment ne pas évoquer les derniers mots, bouleversants : *« Je n'en peux plus, il faut que ça s'arrête. »* À quel moment vous êtes-vous dit qu'ils étaient ceux qui devaient conclure cette bouleversante histoire de frère et sœur ?
M.-H.L. Je l'avais en tête quand j'ai ouvert le chantier. Je savais que si j'allais au bout, il fallait que ça s'arrête sur cette phrase. Mais encore fallait-il aller au bout du chantier. C'est la première fois que j'écris des dialogues, je ne le fais pas en général. Je ne pouvais finir que comme ça, mais il fallait arriver au bord de la falaise.

En même temps, quand le frère prononce cette phrase, on peut l'entendre comme la métaphore du livre, et il y a aussi cet appel à l'aide. La sœur est là, depuis le début. Elle ne le lâchera donc pas…
M.-H.L. Après avoir lâché le texte, j'ai essayé de le considérer un peu, et la matière du livre, c'est aussi la question des fratries. Qu'advient-il de ceux avec qui nous fûmes enfants, cet infime et tenace legs des années d'enfance ? Avec qui nous partageons un patrimoine qu'il faut bien qualifier de génétique… Et ensuite, la vie traverse tout ça, elle passe. Et que reste-t-il lorsque la vie nous traverse ?

Enfin, on sait que l'Académie française aimerait compter davantage de femmes. L'habit vert pourrait-il vous tenter ?
M.-H.L. J'ai un rapport, disons, distancié à la notion même d'institution d'une part, et de milieu littéraire de l'autre… Ainsi, je ne suis pas sûre d'être la bonne personne. Je laisse toutefois aux observateurs le loisir d'observer, et je le prends pour un compliment ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

EVA, PSYCHIATRE BORDERLINE ET ENQUÊTRICE MALGRÉ ELLE !

Un assassinat au sein d'une famille de riches héritiers

Des lourds secrets derrière un empire viticole florissant

" Une histoire enlevée et pleine de charme. "
LE MONDE

Une star du foot barcelonnais portée disparue

Des conseils non sollicités de ses ancêtres

Un groupe de néonazis peu scrupuleux

Nouveauté

DEUX POLARS À BARCELONE, À RETROUVER AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD
© Lafebre / Dargaud Benelux (2025)

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
50 ANS DE LECTURES INCONTOURNABLES

Un numéro collector, indispensable pour tous les amoureux des livres !

1 AN 49€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LA BIBLIOTHÈQUE IDEALE EN 500 LIVRES* pour 49€ seulement au lieu de ~~101 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLBIB547

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS

18

BÉNIE SOIT **AUDREY ALWETT !**

16

LA SAGA BOCUSE SELON **GAUTIER BATTISTELLA**

L'ACTUALITÉ

22

ABD AL MALIK : « MON RAPPORT À L'ÉCRITURE EST JOYEUX »

26

L'EFFERVESCENCE CRÉATIVE À **SÉOUL**

ALAIN ELORZA/WIKIPÉDIA – PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/HÉLOÏSE D'ORMESSON – FABIEN COSTE/MEMENTO DISTRIBUTION – WIKIPÉDIA

Vague à l'homme

Auréolé du Booker Prize 2025, le sixième roman de l'auteur britannico-hongrois David Szalay questionne notre engagement physique dans un monde hiérarchisé en classes sociales, et la possibilité de s'en émanciper.

JONAS MATYASSY/GRASSET

Chair est un récit écrit à l'os, une expérience de lecture sensuelle et dépouillée, addictive et déstabilisante. Rare, en un mot. Le jury du Booker Prize « *n'avait jamais rien lu de tel* », indiquait le 10 novembre son président, Roddy Doyle (lui-même lauréat du prestigieux prix en 1993), au moment de récompenser « *ce livre sombre, mais d'une joie de lecture singulière* ». Cette chair, que le lecteur habite sur 400 pages, et bien au-delà, est celle d'István, 15 ans quand s'ouvre le roman. Sa mère et lui emménagent dans une nouvelle ville du sud de la Hongrie. Timide, l'adolescent se lie avec « *un autre individu solitaire* » de son lycée. « *Tu l'as déjà fait ? lui demande-t-il après les cours. Non, répond István. Il ne sait pas comment c'est pour les autres. Il n'a que sa propre expérience.* » Sa première fois, István la vit avec sa voisine de palier. Une femme mariée, de trente ans son aînée, qu'il aide à faire ses courses et qui le rejette quand il lui dit être amoureux d'elle. « *Tu ne sais pas ce que ça veut dire.* » Bouleversé, István passe son temps à l'attendre dans les escaliers de leur immeuble. Jusqu'au jour où il fait tomber, sans le vouloir, son époux, qui meurt sur le coup.

Après quelques mois de détention, István part servir en Irak, où l'un de ses amis est tué. Puis il s'installe à Londres, devient videur dans un club de strip-tease. « *Ce n'est pas le genre de vie dont il avait rêvé quand il s'est installé ici. Au début c'était plutôt amusant – du moins nouveau et différent, et ça lui avait donné l'impression*

de rebondir, comme il l'avait souhaité. Cependant, il ne s'était pas imaginé qu'au bout de deux ans il vivrait toujours à cet endroit. Dans une petite maison en colocation avec une demi-douzaine d'autres personnes. À écouter les trains qui passent toute la nuit sous les fenêtres. À travailler cinquante heures par semaine tout en étant à court d'argent à la fin du mois, et sans aucune perspective si ce n'est celle de journées identiques. » István n'attend pas grand-chose : « *L'avenir, il n'y pense pas tant que ça.* » Jusqu'à ce qu'un acte de bravoure lui donne le moyen de forcer son destin.

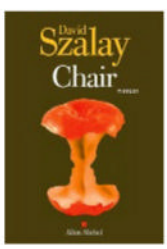
Une nuit, István vient en aide à un homme sur Tottenham Court Road, et met en fuite ses deux agresseurs. Un homme riche, de ceux qui rejoignent leur propriété dans le Hertfordshire en hélicoptère, qui lui propose de devenir son chauffeur privé. István accepte, entame une relation avec sa femme, Helen, et avec leur nounou. « *Il a cette impression, avec les femmes, qu'il n'est pas évident de vivre une expérience qui paraisse entièrement nouvelle, qui ne donne pas le sentiment d'une expérience qui a déjà été vécue et qui le sera sans doute encore de manière très similaire, si bien qu'il n'a jamais le sentiment d'un enjeu important.* » Il sera pourtant question de mariage et d'enfant, deux étapes fondatrices dans une existence.

ENTRE ASCENSION ET DÉCHÉANCE SOCIALE

La masculinité en lien avec l'expérience vécue était déjà au cœur du quatrième roman de David Szalay, *Ce qu'est l'homme*, finaliste du Booker Prize 2016. En neuf histoires, l'écrivain brossait un portrait de l'homme du XXIe siècle aux quatre coins de l'Europe. Né au Québec en 1974 d'une mère canadienne et d'un père hongrois, diplômé d'Oxford, Szalay a vécu en Angleterre et en Hongrie, un entre-deux culturel l'ayant aidé à construire son personnage, à écrire, comme il l'a déclaré au moment de recevoir le Booker Prize, « *sur la vie en tant qu'expérience physique, sur ce que signifie être un corps vivant dans le monde* ».

Entre ascension et déchéance sociale, le parcours d'István nous est livré dans une langue sobre, monochrome, qui instaure une sensation de vague, de flottement, un filtre à travers lequel István perçoit le monde qui l'entoure sans avoir de prise sur sa matérialité, même lorsque la chance semble lui sourire. Car tout semble joué d'avance pour un type comme lui qui, quelle que soit son ascension sociale, portera toujours sur son visage la marque de ses origines. À la fin du livre, c'est un István alcoolique et dépendant aux somnifères que sa mère retrouve. Entre-temps, il aura vécu plusieurs vies, et le lecteur aura saisi quelques particules de plasma et de poussières de sa trajectoire, aussi banale que fascinante. ■

Laëtitia Favro



EXTRAIT

CHAIR (FLESH)
DAVID SZALAY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI)
PAR PHILIPPE BENOLT, 384 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Brillant, tendre, ironique
Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

Le Modiano de Passy
Thomas Mahler, *L'Express*

Satirique et mélancolique
Baptiste Liger, *Lire*

Son meilleur roman
Nicolas Ungemuth, *Le Figaro Magazine*

Ciselage dans l'ironie, douceur dans la violence, justesse dans le trait
Marine de Tilly, *Le Point*

Prix Interallié 2025

PAVILLONS
Robert Laffont

« Paul Bocuse a sauvé les cuisiniers: il en a fait des stars »

Dans un livre qui tient plus du roman, sensible et émouvant, que de la pure biographie, Gautier Battistella, écrivain et journaliste gastronomique, nous dresse un portrait authentique et minutieux du mythe Paul Bocuse. Rencontre.

Qu'est-ce qui vous a conduit à écrire sur Paul Bocuse, là, maintenant ?

Gautier Battistella. Au Guide Michelin, où j'ai passé trois ans, il y avait deux types d'inspecteurs: ceux qui avaient mangé chez Bocuse et ceux qui n'y avaient pas mangé. En réalité, c'était un passage obligé. Ça donnait accès à ce qui se dégustait pour les temps présents. On se représente Paul Bocuse comme un type « à l'ancienne ». Il est vrai qu'il faisait de la cuisine très classique, et qu'en cuisine il devait tout aux anciens. Mais il est d'une modernité folle. Sans lui, il n'y aurait pas *Top Chef*. C'est lui qui, d'une certaine manière, a sauvé les cuisiniers: il en a fait des stars.

De quoi est-il le nom ?

G.B. Il est le dernier, selon moi, à incarner la France, à faire corps avec elle, à la manière d'un de Gaulle ou d'un Napoléon. Au fond, qu'il se soit illustré dans le domaine de la cuisine est presque secondaire, il convoque l'imaginaire du roman national. Ainsi, Paul Bocuse est un *« lieu de mémoire »*, pour reprendre l'expression de Pierre Nora. Même physiquement, cette corpulence, ces traits lourds à la Lino Ventura, c'est comme s'ils étaient fondus dans l'argile. De son vivant, il essayait déjà de ressembler à sa propre statue.

Et qui était l'homme derrière la statue ?

G.B. En écrivant sur lui, on entrevoit la psyché d'un homme timide qui a réussi à s'élever par le pouvoir des mots. Il vient du monde des gestes, de l'injonction à la dureté, mais il devient la figure médiatique que l'on connaît grâce aux mots. On découvre aussi un homme qui souhaite constamment garder la maîtrise, qui se verse toujours des glaçons ou de l'eau dans son vin, qui se couche tôt dès qu'il le peut, qui est habité d'une angoisse permanente, d'une sorte d'insatisfaction constitutive – que son appétit pour les femmes n'aura pas réussi à combler. Il a toujours eu, au fond de lui, la volonté de sauver son père, mort alcoolique à l'âge de 50 ans, et de mieux faire que lui.

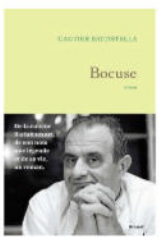
Une ambition monstre et jamais assouvie, donc ?

G.B. C'est probablement ce qui se dessine quand on apprend qu'il se faisait faire une toque de quinze centimètres plus haute que celle des autres ou que, lorsque pris en photo avec un groupe, il ne se mettait jamais au milieu, afin de ne pas être coupé en deux dans les magazines, ou sur la tranche en décalé…

Vous évoquez aussi ici l'histoire récente, et la disparition d'une certaine France…

G.B Né en 1926 et mort en 2018, Bocuse est d'abord quelqu'un qui a traversé le siècle. Écrire sur lui, c'est décrire en filigrane le siècle qui se déroule. Dans ce livre, j'ai recherché une certaine douceur disparue. Mes grands-parents étaient agriculteurs et je retrouvais, chaque fois que j'allais à la ferme, une espèce de bon sens, qui me semble aujourd'hui perdu de vue. Les gens qui travaillaient ensemble se soutenaient et il est probable que le seul endroit où ce lien ait subsisté, ce soit en cuisine. On a là des gamins à qui l'on dit qu'ils ne sont pas bons à l'école et qui, par leur volonté, se hissent vers quelque chose de magnifique, se mettent à créer des œuvres d'art éphémères… C'est pourquoi je souligne aussi l'importance de Bocuse dans la valorisation de cette culture. C'est lui qui lance le port de la veste Bragard, cet uniforme du cuisinier, ou encore le col bleu, blanc, rouge des meilleurs ouvriers de France. Il est l'inventeur de la dignité du cuisinier. Ce n'était pas du tout le meilleur, mais il a su imposer ses propres mythologies. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton



EXTRAIT

BOCUSE
GAUTIER BATTISTELLA
320 P., GRASSET, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER

JF PAGA/GRASSET

Bible, prosélytisme et populisme

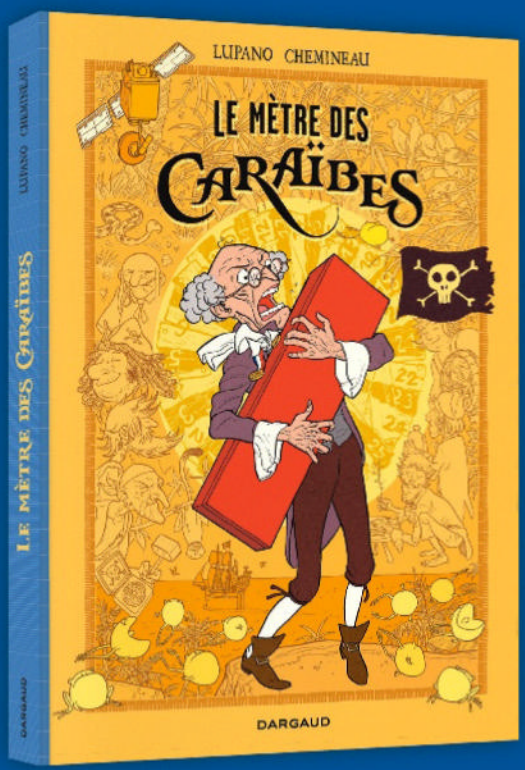
Dans *Le Nouveau Pouvoir évangélique*, l'historien spécialiste du protestantisme Sébastien Fath met en lumière l'essor exponentiel de l'évangélisme et le rôle très actif qu'il joue dans la sphère publique, voire politique.

J. BORCHIES/WIKIPÉDIA

Voici un ouvrage de référence qui passionnera ceux qui s'interrogent sur l'essor actuel des fondamentalismes religieux. Historien du protestantisme et chercheur au CNRS, Sébastien Fath nous propose la première étude de fond sur une branche de la Réforme protestante peu connue du grand public : celle des chrétiens, dits « évangéliques ». Très actif dans les pays où le christianisme domine, au point de faire de l'ombre aux Églises locales, ce fondamentalisme protestant pour qui la Bible doit s'interpréter au pied de la lettre compte près de 700 millions de convertis dans le monde. Prosélytes en diable, accordant une importance fondamentale à la conversion individuelle tout en prônant des valeurs conservatrices voire réactionnaires (les relations sexuelles hors mariage ou entre personnes du même sexe représentent une rébellion ouverte contre Dieu…), les évangéliques sont de plus en plus visibles dans l'espace public français, leur nombre ne cessant d'augmenter : de cinquante mille environ dans les années 1950, ils seraient aujourd'hui plus d'un million dans l'Hexagone, où ils ont leurs vedettes : du footballeur Olivier Giroud au chanteur Kendji Girac, en passant par l'ex-braqueur repenti Yannis Gautier. Sébastien Fath retrace avec rigueur dans *Le Nouveau Pouvoir évangélique* l'histoire de ce mouvement, depuis le réveil piétiste du XVIIe siècle relayé par la Réforme protestante dans l'Europe du XVIIIe siècle, jusqu'au mouvement MAGA, dont le « théo-populisme » mâtiné de complotisme a contribué à l'élection de Donald Trump, en passant par les juteuses et surbondées *megachurches* de Lagos ou d'Abidjan. Avons-nous affaire à un « pouvoir global », un nouvel « opium du peuple » ou le mouvement évangélique ne sera-t-il qu'une flambée sans lendemain ? La question reste en suspens… ■

Jean-François Paillard

LE NOUVEAU POUVOIR ÉVANGÉLIQUE
SÉBASTIEN FATH
504 P., GRASSET, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.



© Lupano, Cheminau / Dargaud Benelux (Dargaud Lombard S.A.), 2025

LUPANO CHEMINEAU

LE MÈTRE DES CARAÏBES

Quel rapport peut-il bien y avoir
entre le crash d'une sonde spatiale américaine en 1999
et la capture d'un scientifique français en 1794
au cœur des Caraïbes ?

A priori, aucun, et pourtant, ce botaniste, émissaire
de la nouvelle République française, devait présenter
aux États-Unis le tout jeune système métrique.
La chronique rocambolesque d'une rencontre manquée -
de celles qui ont façonné l'histoire des sciences - racontée
avec humour par les auteurs de la *Bibliomule de Cordoue*.
Un récit jubilatoire !

AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD

Par tous les saints !

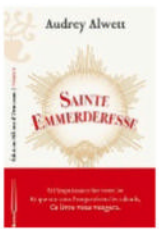
Entre personnages décalés et aventures improbables, l'autrice jeunesse aux nombreux succès Audrey Alwett se dévoile en littérature blanche, aux côtés d'une sainte qui ferait grincer les dents des plus obtus. Rencontre avec une véritable architecte de l'imaginaire et de l'irrévérence.

Voilà une écrivaine qui fait tomber les auréoles. La grande baie vitrée devant laquelle nous nous installons laisse deviner l'étendue des conversations possibles avec une autrice capable de créer tant de mondes parallèles. Après 2 millions de livres vendus, nombreux sont les lecteurs qui peinent encore à l'identifier indépendamment de ses titres – une injustice bien connue des auteurs jeunesse. Pour autant, Audrey Alwett opère un tour de force en cette rentrée hivernale avec un premier roman pour adultes, au nom délicieusement provocateur : *Sainte Emmerderesse*. Un texte qu'elle aime espièglement résumer en une phrase : « *C'est l'histoire d'un trouple qui monte une secte par accident.* » Un thème qui trouve sa source bien avant l'avènement de ses grands succès comme *Princesse Sara*, *Le Grimoire d'Elfie*, ou *Magic Charly*. D'origine normande, ses parents ne lisent pas mais entretiennent un profond respect pour les livres : « *Nous avions une collection de grands classiques en cuir. Je me suis passionnée pour les histoires de pauvres orphelins méritants, en passant de* La Petite Princesse *de Frances Hodgson Burnett aux innombrables romans de la comtesse de Ségur. Il y a une raison assez sinistre à ça : j'ai reçu une éducation patriarcale, avec une mère maltraitante. Lire des livres sur les enfants maltraités au XIXe, sans toit ni nourriture, me rassurait sur ma propre condition.* » Si l'écriture s'installe très tôt, Danielle Martinigol, sa professeure de français, l'embarque définitivement dans les mondes exaltants de la fantaisie et de la science-fiction ; un bon moyen de rêver lorsque la réalité ne le permet pas. L'écrivaine devient une touche-à-tout, se passionnant pour la bande dessinée, la poésie, le roman et le conte.

LE RIRE, UN ACTE DE RÉSISTANCE

À l'aube de ses 40 ans, Audrey Alwett veut faire la crise d'adolescence dont elle a été privée : « *Celle de la quarantaine s'appelle* Sainte Emmerderesse. *C'est un roman qui s'adresse aux gens gentils qui, un jour, en ont vraiment marre et renversent la table.* » C'est ainsi que naît le fameux « trouple » : Suzanne, aide-soignante maltraitée, gagne 1 213 662 euros après avoir tenté sa chance pendant quinze ans au Loto. Une somme qu'elle dépense entièrement dans l'acquisition d'un manoir normand à Rançon-sur-Seine. N'ayant plus un seul centime pour le meubler, elle s'entiche de Jean-Machin, le vieux médecin juif athée du village, qui joue subtilement de ses charmes pour devenir son colocataire. Alors qu'un auteur à succès vient de lui voler son sujet, une écrivaine germano-algérienne s'installe également au manoir. Les deux arrivants, très différents, caressent l'idée de séduire la propriétaire, sans hésiter à se tirer dans les pieds. Nul ne sait alors que Suzanne vient de découvrir une sépulture sur son domaine, celle de Lucie de Saint-Ange, autrement appelée Sainte Emmerderesse. Dans le petit village pétri d'homophobie et de racisme, la sainte des emmerdes est sur le point de provoquer une déflagration… Avec *Sainte Emmerderesse*, teinté d'un humour acide, britannique, aux personnages solidement campés, Audrey Alwett fait du rire un acte de résistance : « *J'ai été harcelée toute ma scolarité et mes troubles autistiques n'étaient pas diagnostiqués, ce qui rendait les relations sociales compliquées. Les livres ont sauvé ma vie. Lorsque j'écris, j'aime évoquer le vivre-ensemble et l'importance de la fiction en littérature. Lorsqu'on la perd de vue, on perd également notre capacité d'émerveillement, notre narration intérieure.* » La messe est dite. ■

Marie Jouvin



SAINTE EMMERDERESSE
AUDREY ALWETT
416 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

CHLOÉ VOLLMER-LO/HÉLOÏSE D'ORMESSON

Pékin en stress

En 1974, Philippe Sollers et ses amis de *Tel Quel* visitent la Chine de Mao. Un sommet d'aveuglement que raconte aujourd'hui Jean Berthier dans un roman pince-sans-rire.

Les voyages d'écrivains dans les pays totalitaires au XXe siècle, URSS, Allemagne, Cuba, Chine, Cambodge, restent encore aujourd'hui l'une des meilleures raisons de se méfier des intellectuels. Un sommet du genre fut le périple en Chine des animateurs de la revue *Tel Quel*, en 1974: Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleynet, Roland Barthes et l'éditeur François Wahl. L'histoire, documentée, fait aujourd'hui l'objet d'un roman satirique, sur un mode pince-sans-rire de bon aloi. Dans *Voyage tranquille au pays des horreurs,* Jean Berthier raconte ainsi l'épopée surveillée de ces cinq touristes depuis leur embarquement à Orly jusqu'au retour à Saint-Germain. Leurs portraits sont grinçants à souhait, spécialement celui de Sollers. « *Il avait lu* De la guerre *de Clausewitz,* L'Art de la guerre *de Sun Tzu, aimait la stratégie. Il était parvenu à se faire réformer du service militaire.* » Supposé avoir traduit dix poèmes de Mao dans *Tel Quel*, il doit prier Julia Kristeva de lui traduire les idéogrammes qu'ils voient sur les murs à leur arrivée. La réponse: « *Aéroport de Pékin* »… Barthes, spleenétique et migraineux, note des mots cryptiques dans son carnet. Pleynet, visitant une aciérie, pousse un cri de bonheur: quelle superbe usine non capitaliste, « *sans petits chefs comme à la Régie Renault* »! Ce n'est plus de l'aveuglement volontaire, c'est de l'art contemporain. Un demi-siècle plus tard, la statue des cinq intéressés a un peu pris la rouille, mais elle demeure prestigieuse et respectée. Le récit grinçant de Jean Berthier n'est donc en rien superflu, pas plus que sa morale n'est vieillie: mieux vaut toujours croire ce qu'on voit, plutôt que voir ce qu'on croit. ■

Bernard Quiriny

VOYAGE TRANQUILLE AU PAYS DES HORREURS
JEAN BERTHIER
192 P., LE CHERCHE MIDI, 21 €

L'infâme et le pétrin

La poésie érotique de Pierre Louÿs ne respecte rien, ni personne. Et fait passer le tout, pour des lecteurs avertis, grâce à son humour ravageur.

Si le mauvais goût devait se trouver un ancêtre, un totem, une divinité tutélaire, Pierre Louÿs (1870-1925) s'impose. Un siècle après sa mort, sa littérature érotique reste une prodigieuse boîte aux trésors. Et l'on ne peut que saluer l'initiative des éditions Bouquins d'en avoir isolé la *Poésie érotique* (titrée au singulier, dans une collection baptisée « Les Singuliers ») en un gouleyant petit volume, concocté et préfacé par l'excellent Jean-Paul Goujon, prince des « louÿsologues ». Esprits taquins et lecteurs potaches, je ne saurais trop vous conseiller de distribuer ce livre à vos proches, pour les fêtes de fin d'année. Nul ouvrage ne mérite mieux de se retrouver sous le sapin! Vous ferez des heureux et des offusqués, comme tout cadeau digne de ce nom. C'est bien simple: Pierre Louÿs ne respecte rien. À l'heure de l'autocensure et de la frilosité permanente, l'auteur de *La Femme et le Pantin* pratique toutes les infamies, avec une vigueur rigolarde. Personne n'échappe à sa gourmandise charnelle: la religion, la morale, la famille, les enfants, les minorités de toutes sortes. À côté de certains quatrains de tonton Louÿs, Sade est un communiant et Masoch un père la pudeur! Pourtant, on continue à publier Louÿs sans crainte, car son infamie se drape d'humour, et c'est là sa force. Ses poésies sont atroces, obscènes, honteuses, scandaleuses, assassines, mais elles sont, qu'on le veuille ou non, absolument hilarantes. Pour décrire la musique de Chopin, Schumann parlait d'un canon sous les fleurs. Chez Louÿs, la mitraille est nichée derrière le nez du clown, nous faisant avaler le pire. Comme une lampée de grenadine. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

POÉSIE ÉROTIQUE
PIERRE LOUŸS
448 P., BOUQUINS/LES SINGULIERS, 16 €

MILENAP/CHERCHE MIDI – WIKIPÉDIA

« La grande force de Flammarion, c'est son éclectisme »

La célèbre maison, éditrice jadis de Zola ou de Malot, aujourd'hui de Houellebecq ou Grimaldi, fête ses 150 ans*. À l'aide d'archives d'une richesse exceptionnelle, l'historien Pascal Fouché a retracé une aventure familiale qui a couvert tous les secteurs du livre.

Ernest Flammarion.

Frère cadet de l'astronome Camille, Ernest Flammarion a créé la maison qui porte leur nom. Quels furent ses débuts ?

Pascal Fouché. Après avoir été employé de librairie, Ernest s'associe en 1875 avec le libraire Charles Marpon, avec la promesse de reprendre son activité, ce qu'il fera à la mort de Marpon en 1890. Le premier livre, *La Corde au cou* d'André Gill, paraît en juin 1876. Il s'agit d'une comédie créée à l'Odéon. Ainsi commence une activité d'éditeur qui sera officialisée dès l'année suivante. Dès 1879 sort *L'Astronomie populaire* de Camille Flammarion. En une vingtaine d'années, Flammarion devient un éditeur bien installé et qui compte.

Quels sont les auteurs marquants du catalogue ?

P. F. Les grands éditeurs du XIXe siècle comme Charpentier, Ollendorff, Michel Lévy sont surclassés par ces nouvelles maisons que sont Flammarion ou Albin Michel, avant l'arrivée au début du XXe siècle d'éditeurs plus littéraires comme Grasset ou Gallimard. Flammarion republie les grands auteurs classiques, Zola, Flaubert, Stendhal, Maupassant… Les auteurs antisémites comme Drumont, Gyp ou Léon Daudet ne le rebutent pas, comme seront publiés, Maurras, Mussolini, Doriot… Avec les directeurs littéraires, les frères Alex et Max Fischer, est promue une littérature populaire : Hector Malot, Jules Renard, Jules Romains, Colette, Alphonse Daudet, Maurice Genevoix, etc., font les beaux jours de la maison. Henri Barbusse avec *Le Feu*, leur apporte leur premier prix Goncourt en 1916. Leurs collections populaires leur permettent d'attirer Kessel, Morand ou Mauriac. Après-guerre, Henri Troyat, Guy des Cars, Françoise Sagan ou Françoise Mallet-Joris seront des auteurs phares du catalogue ; aujourd'hui, Michel Houellebecq, Virginie Grimaldi, Brigitte Giraud…

Ernest Flammarion meurt en 1936. En 1967, la maison s'est hissée au rang de quatrième éditeur français. Comment ?

P. F. Les Flammarion ont toujours eu pour objectif de toucher un large public par des livres à des prix aussi modiques que possible. Toujours à l'affût des tendances du moment, outre la littérature, ils se saisissent de tout ce qui fait l'actualité et les modes – récits d'aventures, livres grivois, potins mondains, collections catholiques, livres de cuisine… Dans les années 1960, ils contribuent au renouvellement des livres de sciences humaines, de l'histoire au document politique, alors en vogue. Ils publient François Furet, Fernand Braudel ou Marc Ferro. Type même de la maison généraliste, la grande force de Flammarion, c'est son éclectisme : de la vulgarisation scientifique lancée par Camille Flammarion puis Gustave Le Bon, à la médecine, aux livres d'art et jusqu'aux albums du Père Castor et aux « Select-Collection », « J'ai Lu » et « GF ».

La maison n'est plus aux mains des descendants d'Ernest…

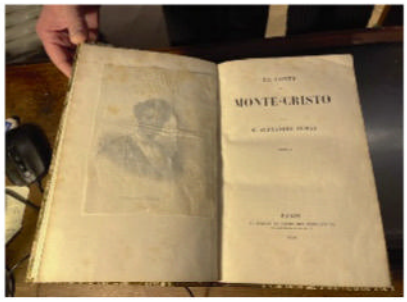
P. F. Flammarion est vendu en 2000 à Rizzoli qui, en difficultés, sera contraint de la revendre en 2012 au groupe Madrigall, l'un des derniers groupes d'édition familiaux détenu par Gallimard. À l'heure où des hommes d'affaires utilisent les médias pour imposer leur idéologie, un groupe dont l'indépendance financière et politique est reconnue constitue un véritable refuge. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

* À cette occasion, Flammarion propose une collection spéciale de 18 livres parus entre 1880 et 2024, dont la conception des couvertures, élégantes et fantaisistes, a été confiée à l'artiste Emmanuel Pierre.

FLAMMARION. 150 ANS D'ÉDITION ET DE LIBRAIRIE
PASCAL FOUCHÉ, EN COLLABORATION AVEC ALBAN CERISIER
288 P., FLAMMARION, 36 €.

DR/FLAMMARION



Trésors de papier

Lieu moderne, mais par ailleurs meublé exclusivement de raretés anciennes, la fameuse Librairie Monte Cristo, dans le quartier de l'Odéon, attire bibliophiles de tous horizons et autres amateurs de lieux d'exception.

Sur la vitrine extérieure est indiqué : « Illustrés romantiques – Livres d'enfants – Tous récits d'aventures… » À l'intérieur : d'étranges couvertures, des objets inconnus, un portrait de Jules Verne. De prime abord, le lieu paraît curieux. Or, de nos jours, ce qui est curieux devient illico… instagrammable : « *Suivant les jours, c'est entre cinquante et cent fois que des gens entrent pour photographier* », sourit Philippe Mellot, cofondateur du lieu en 1989. Santina Calderaro, sa collaboratrice depuis 2000, enchaîne : « *On laisse faire. Après tout, pour eux, c'est une première approche de la librairie ancienne.* » Philippe Mellot précise : « *Nous sommes spécialisés dans les cartonnages illustrés du XIXe et du début XXe. C'est-à-dire des tirages originaux, ou rares, de livres d'aventures ou pour enfants, illustrés par les grands illustrateurs comme Gustave Doré, Grandville, Christophe et Benjamin Rabier.* »Et l'admirateur de continuer : « *Ce sont de pures merveilles. Des cartonnages illustrés, souvent mosaïqués. Les mises en couleurs ont été entièrement faites à la main, planche par planche et surtout livre par livre. Parfois, c'est même aquarellé. On est à la limite du surréalisme.* » Le rapport avec Jules Verne ? « *C'est la première spécialité de la librairie*, précise Philippe Mellot, *il y a 2 500 variantes d'éditions rien que pour cet auteur. Le prix dépendra de l'état de l'ouvrage, de la rareté de l'exemplaire, du numéro de tirage.* »

« AMUSER AVEC SÉRIEUX »

Initialement, Jules Verne donnait même son nom au lieu. La librairie était tenue depuis des décennies par Messieurs de Saint-Simon, deux frères lointains héritiers de l'auteur des *Mémoires*. À la fin de leur bail en 1989, Philippe Mellot s'associe avec son ami et coauteur Jean-Marie Embs (décédé en 2018) pour racheter l'enseigne et lui donner un autre grand nom du romantisme : 25 mètres carrés au rez-de-chaussée (surface de ventes), 60 à l'étage (expertise, restauration, stockage). Philippe Mellot, qui possède de multiples casquettes – auteur, scénariste, coauteur des guides *BDM Trésors de la bande dessinée*, historien passionné par le Paris du XIXe –, n'est pas un inconnu : il a été rédacteur en chef de *Charlie Mensuel*, a officié à *Pilote*, et est aujourd'hui expert judiciaire auprès du Tribunal de grande instance de Paris et à Drouot. Il assume, de concert avec Santina Calderaro, « *vouloir nous amuser avec sérieux* ». Et de conclure, en parlant de ses moult éditions… du *Comte de Monte-Cristo* : « *Ici, ce ne sont que des trésors.* » À venir dénicher ! ■ **Hubert Artus**

Librairie Monte Cristo, 5, rue de l'Odéon, 75006 Paris. Ouverture du mardi au samedi de 11 heures à 12 h 30 et de 14 h 30 à 19 heures. *librairiemontecristo.com*

LIBRAIRIE MONTE CRISTO - HUBERT ARTUS

« Le cinéma est le miroir de l'humanité »

Plus de dix ans après son premier film, *Qu'Allah bénisse la France*, Abd Al Malik réalise *Furcy, né libre*, adaptation de l'essai de Mohammed Aïssaoui.

L'*Affaire de l'esclave Furcy* de Mohammed Aïssaoui, prix Renaudot de l'essai 2010, est paru il y a quinze ans… Pourquoi avoir attendu tout ce temps pour le transposer en long-métrage ?

Abd Al Malik. Parce qu'il ne pouvait se faire qu'aujourd'hui. Avant, je n'étais pas prêt. La première fois que j'ai eu connaissance de ce livre, il venait effectivement d'obtenir le prix Renaudot. Ce sont des jeunes artistes réunionnais qui m'en ont parlé. Je l'ai lu mais je ne savais pas comment raconter cette histoire. Quelques mois plus tard, je suis à Nantes, invité par la Fondation pour la mémoire de l'esclavage. Je discute avec Patrick Chamoiseau et Françoise Vergès, les parrains de l'édition cette année-là. C'était bouillonnant. J'ai commencé à réfléchir au sujet. Peu de temps après, je participe à l'exposition « Le modèle noir de Géricault à Matisse » au musée d'Orsay. Et à ce moment-là, je reçois un coup de fil d'Étienne Comar *[Des hommes et des dieux],* qui me propose la réalisation d'un film. Je le rencontre, il me tend le livre de Mohammed Aïssaoui quasiment dix ans, jour pour jour, après l'avoir lu. Sauf que là, j'étais prêt. Tout était en place. Le scénario était fini à 80 %. Et j'ai ajouté ma sauce.

C'est-à-dire ?

A.A.M. Je suis à La Réunion. Je rencontre une femme et lui propose de jouer Madeleine, la mère de Furcy. Elle dit oui… puis non. Elle m'avoue connaître l'histoire de Furcy, mais que Madeleine ne lui a finalement pas donné l'autorisation de l'incarner. *« Nous, on croit aux esprits »,* ajoute-t-elle. Ça a fait tilt dans ma tête. C'était la clé qui me manquait : je devais revenir au culte des ancêtres. Évidemment, ce qui m'a attiré dans cette histoire, c'est que Furcy devienne ce qu'il est grâce à la lecture. Mais il s'inscrit aussi dans la tradition africaine de l'animisme, du griot. J'ai réécrit dans ce sens. Je dis souvent qu'il y a un génie français lié à l'universalisme. Mais ce génie a aussi sa face obscure : l'esclavagisme, le colonialisme… Je ne devais pas m'arrêter à l'apparence mais aller à l'essence des choses. Pour moi, le cinéma est le miroir de l'humanité, qui dit précisément cette complexité, cet entrelacement entre le cœur, l'esprit et la raison.

Écrire un scénario, un livre, des chansons, adapter *Les Justes* de Camus au théâtre… Cet exercice solitaire de l'écriture est-il joyeux ou laborieux ?

A.A.M. Mon rapport à la création et à l'écriture est joyeux. Pas du tout doloriste. Et j'essaie de faire en sorte, au plus vite, qu'il ne soit plus solitaire. Ce qui m'intéresse, c'est faire ensemble. Tout à coup, on peut créer une société idéale. Le cinéma est une métaphore de tout ça. C'est un peu le rêve républicain.

Quelle forme d'écriture préférez-vous ?

A.A.M. Tout dépend des projets. J'ai l'impression de savoir m'exprimer un peu mieux maintenant. Que mon sac de mots est mieux rempli. J'ai compris très tôt que la violence venait du manque de mots pour exprimer notre monde intérieur. *« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde »,* disait Albert Camus.

Une des surprises du film, c'est de voir François Sureau, avocat, écrivain et académicien, jouer le président du tribunal. Pourquoi ce choix ?

A.A.M. Étienne Comar me demande un jour si je peux trouver un petit rôle ou une figuration pour François Sureau. Sauf que pour moi François ne pouvait pas être uniquement figurant ou invité. Il est finalement un consultant, puis je reçois un texte de lui sur la nécessité de respecter le droit du sol. C'était parfait. Et personne d'autre ne pouvait dire ce texte que le président du tribunal… joué par François. C'est un être humain magnifique. Sa voix, sa tenue, son allure, la perruque qu'il porte… Il a une force de conviction incroyable.

Quels sont vos projets ?

A.A.M. Un projet déjà écrit du vivant de Juliette Greco, puisque c'est son histoire. J'avais beaucoup travaillé avec elle avant qu'elle ne disparaisse. J'ai coécrit le scénario avec ma femme. J'espère aboutir bientôt. Je suis patient. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Furcy, né libre** d'Abd Al Malik. Avec Makita Samba, Romain Duris, Vincent Macaigne… En salles le 14 janvier.

MEMENTO DISTRIBUTION

3 QUESTIONS À… ANNA CAZENAVE CAMBET

Pour son second long-métrage, la jeune réalisatrice a choisi le récit de Constance Debré, *Love me tender.*

Quel est le point de départ de ce projet ?

Anna Cazenave Cambet. Raphaëlle Delauche et Nicolas Sanfaute, mes producteurs, m'ont appelée pour me proposer d'adapter *Love me tender*. Je l'avais déjà lu, l'aimais beaucoup, mais je travaillais alors à un scénario original. Puisque le livre était revenu dans ma vie, je l'ai quand même relu en imaginant le travail d'adaptation. Je me suis d'abord posé la question de la structure. Il fallait respecter la chronologie car ce qui est très fort émotionnellement dans le récit et que j'ai essayé de porter à l'écran, c'est de sentir le temps qui passe. Louper un anniversaire. Puis deux. Voir passer les saisons… C'était le point de départ. Ensuite sont ressorties les séquences essentielles du livre. Il était important de raconter cette histoire à l'aide d'une voix off.

TANDEM FILMS

Ce qui est le principe de *Love me tender,* écrit à la première personne. Mais il faut bien qu'il y ait des scènes et des dialogues…

A.C.C. L'écriture de Constance est particulière : très rythmée, très précise. Je tenais à garder ses mots et sa langue. Mais je me suis sentie très libre. Constance a choisi la personne qui allait adapter son livre, moi en l'occurrence, puis elle s'est mise en retrait. Je suis revenue vers elle pour lui faire lire la deuxième version du scénario. Elle m'a dit : « *C'est bien, c'est ton travail, maintenant c'est à toi.* » Ce qui m'a permis de nourrir davantage certains personnages : l'ex-mari, le père, l'enfant. Pendant l'écriture, je me suis posé la question de la langue pour chacun des personnages. Comment parlent-ils, quelles sont leurs origines, quel âge ont-ils ? Des petits portraits qui préexistent au film et qui évoluent avec les comédiens.

Quel plaisir prenez-vous à écrire un scénario ?

A.C.C. C'est une écriture très directe. Écrire, c'est réussir à transmettre dans mes scénarios ce que je cherche dans mon cinéma : la sensorialité et la sensualité. Ce que j'aime aussi, c'est que le scénario est fait pour disparaître. À partir du moment où on le tourne, il n'existe plus. C'est le film qui reste. ■ **Propos recueillis par E.L.**

→ **Love me tender** d'Anna Cazenave Cambet. Avec Vicky Krieps, Antoine Reinartz, Mona Chokri…
→ À noter la parution du nouveau roman de Constance Debré, *Protocoles* (Flammarion, en librairies le 7 janvier).

GELUCK
EXPOSE
LE CHAT

MUSÉE MAILLOL – PARIS

www.expo-lechat.com EXPO À voir maintenant !

tempora MUSÉE MAILLOL PARIS LCI LE FIGARO PARIS MATCH RATP sncfconnect PARIS PREMIÈRE RTL

DVD

LA NUIT DES CLOWNS
ELI CRAIG
(M6 VIDÉO/SND)

→ **Un peu d'horreur pour Noël ? Outre la dernière version (controversée) de *Dracula* par Luc Besson, on avouera un plaisir coupable pour cette série B tirée d'un roman d'Adam Cesare (disponible chez Pocket), dans laquelle des ados de l'Amérique des champs de maïs vont comprendre qu'il faut se méfier des nez rouges…** **Baptiste Liger**

LES MISÉRABLES
MARCEL BLUWAL
(ELEPHANT)

→ **C'est en décembre 2026 qu'on découvrira en salles la luxueuse adaptation du monstre sacré de Victor Hugo, signée Fred Cavayé. En attendant, on pourra revoir la minisérie en deux épisodes produite par l'ORTF et diffusée pour la première fois en 1972. Avec Georges Géret en Jean Valjean et, surtout, un excellent Bernard Fresson dans la peau de Javert.** **B.L.**

LIVRE

QUARTIER DES FANTOMES
RITHY PANH, CHRISTOPHE BATAILLE
(GRASSET)

→ **N'étaient l'horreur des lieux et la dureté des souvenirs, ce *Quartier des fantômes* est une sorte de bonus, de coulisses ou, plus sûrement, de prolongation à *S21, la machine de mort khmère rouge,* documentaire de Rithy Panh (2004). Le cinéaste cambodgien y racontait ce lieu, le S21, où des milliers de prisonniers furent exécutés et torturés. En duo avec Christophe Bataille, Rithy Panh revient dans cet endroit glacial qui pue la mort et entreprend ce voyage avec plus de retenue et d'émotion que son film coup de poing. Les mots de Panh et de Bataille redonnent aux fantômes une dignité perdue. Une incarnation. Une existence. Il faut lire ce livre et regarder le film. Devoir de mémoire. Contre l'oubli.** **E.L.**

Le revers de la médaille

L'Affaire Bojarski raconte l'histoire du plus grand faux-monnayeur de l'après-guerre. Avec un impeccable Reda Kateb.

Ceslaw Bojarski est au centre de nombreux articles et de récits historiques. Mais personne, ou presque, ne le connaît. Il fut pourtant surnommé « Le Cézanne de la fausse monnaie » par la presse au moment de sa disparition en 2003. Cet émigré polonais, né à Lancut en 1912, a été le plus grand faussaire de l'après-guerre puisqu'il a réussi à fabriquer des billets de 100 francs à l'effigie de Bonaparte bien mieux que ne le faisait la Banque de France. Ingénieur, inventeur, marié, amoureux, père de famille, il avait pourtant tout d'un honnête citoyen. Son existence est si étonnante que Jean-Paul Salomé s'y est heureusement intéressé dans un film qui joue habilement de la biographie et du suspense. Le cinéaste, qui aime les personnages hors du commun *(La Daronne, La Syndicaliste),* se prête avec modestie au jeu de la reconstitution : son *Affaire Bojarski* est racontée avec minutie et précision. C'est là tout l'intérêt d'un film qui ne cherche pas à sortir du cadre ; cette histoire si incroyable, évoquée dans un récent ouvrage de Guillaume Soa aux éditions La Plume, n'en a pas besoin. Pour être au plus près de son récit, il est parfaitement soutenu par Reda Kateb, Bojarski mystérieux et discret à souhait, Sara Giraudeau, épouse épatante, et Bastien Bouillon, flic obsédé par un homme qui va lui échapper pendant de longues années. Ou comment s'attacher à un criminel devenu à juste titre un héros. ■ **Éric Libiot**

En salles le 14 janvier.

Diva divine

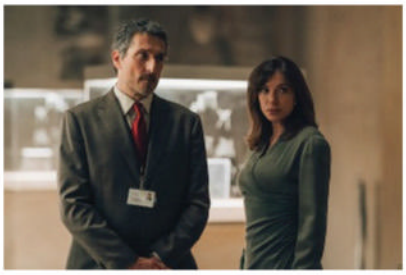
Sûrement Valeria Bruni Tedeschi apporte-t-elle beaucoup à ce film, *Eleonora Dusa,* portrait d'une diva italienne (1858-1924) qui affola le public du théâtre et du cinéma. L'actrice franco-italienne est magnifique ; sans doute l'un de ses meilleurs rôles. Mais il faut aussi reconnaître les qualités du metteur en scène, Pietro Marcello, auteur du plutôt réussi *Martin Eden,* d'après Jack London, et qui, ici, fait preuve d'une belle maîtrise dans un genre peu commun : la biographie baroque. S'attachant aux dernières années de la carrière d'Eleonora Dusa, le cinéaste mêle fiction et images d'archives de l'après-Première Guerre mondiale et colore son récit de contrepoints aussi déstabilisants que passionnants et intrigants. C'est peu dire qu'on est surpris à chaque scène, ce qui finit par être aussi enthousiaste. ■ **E.L.**

En salles le 14 janvier.

ET AUSSI…

Toute une génération se souvient d'avoir été bercée par la série d'animation japonaise *Heidi.* La petite héroïne des alpages suisses, imaginée un siècle plus tôt par la romancière Johanna Spyri, revient dans un (joli) long-métrage animé (européen), *Heidi et le lynx des montagnes,* où la petite fille va tenter de sauver une famille de félins sauvages face au promoteur sans scrupule, voulant coûte que coûte monter une scierie dans ce coin de montagne (en salles). S'il existe différentes biographies de ce grand explorateur, *Magellan* signé Lav Diaz nous offre le plaisir de redécouvrir sa vie et son parcours, avec Gael García Bernal dans le rôle-titre (31/12). ■ **B.L.**

GUY FERRANDIS/LE BUREAU FILMS/LES COMPAGNONS DU CINÉMA.



Belphé dort…

Le fantôme du Louvre imaginé par Arthur Bernède revient dans une nouvelle version. Hélas bien trop académique.

Quatrième adaptation du célèbre roman d'Arthur Bernède (paru en 1927) après le film d'Henri Desfontaines, la célèbre minisérie avec Juliette Greco et l'inénarrable long-métrage avec Sophie Marceau en 2001, Belphégor revient hanter les écrans. On y suit les pérégrinations d'Hafsia, jeune et talentueuse restauratrice au Louvre, dont le destin va être chamboulé lorsqu'un soir son chemin croisera celui du terrible fantôme. Liée à une série de vols et de disparitions, elle va s'engager dans une folle course contre la montre afin de prouver son innocence.

De la minisérie de 1965, cette nouvelle version reprend la structure en quatre épisodes ainsi que quelques motifs, mais en change les personnages et l'histoire pour mieux les mettre au goût du jour. Ainsi, André Bellegarde, le jeune premier incarné alors par Yves Renier, devient ici Joseph Bellegarde, ex-flic reconverti en agent de sécurité et incarné par un Vincent Elbaz dont la nonchalance contraste fortement avec l'énergie de son illustre prédécesseur. Hasard du calendrier oblige, ce *Belphégor* 2025 a la malchance d'arriver quelques semaines après l'invraisemblable cambriolage survenu au Louvre et risque bien de provoquer quelques rires jaunes en montrant le célèbre musée truffé d'agents de sécurité opérant au sein de bureaux dignes des services secrets ! Plus ronflante que véritablement mauvaise, cette nouvelle version du roman de Bernède peine à passionner, non pas par son rythme au demeurant assez soutenu mais par la relative neurasthénie de ses comédiens qui ne semblent pas très bien savoir quoi jouer. De ce marasme un peu pépère se détache l'excellente Shirine Boutella, parfaite de justesse et de sensibilité dans la peau d'Hafsia. Largement supérieur au très mauvais film de Jean-Paul Salomé, *Belphégor* aurait toutefois gagné à faire preuve d'un peu plus d'audace, quitte à se détacher totalement du matériau télévisuel d'origine. Dommage. ■

Ilan Ferry

Sur HBO Max.

Scènes de ménage

Le couple, éternel pourvoyeur d'intrigues théâtrales, séduit toujours autant Paris, où se jouent deux irrésistibles comédies.

Comédies, tragédies, vaudevilles… Depuis qu'il existe, le théâtre n'a cessé de mettre en scène le couple, dans tous ses états, avec des personnages qui s'aiment, croient s'aimer ou se haïssent. Si l'on en juge par le taux de remplissage des salles où il se donne en spectacle, le couple continue, encore aujourd'hui, d'avoir les faveurs du public. Deux exemples parmi les plus flagrants à Paris…

Le Théâtre de la Michodière a choisi de fêter ses 100 ans avec *La Jalousie,* un petit chef-d'œuvre signé d'un Sacha Guitry tout juste trentenaire. Un mari volage rentre chez lui, n'y trouve pas, comme habituellement, sa femme, et plonge dans une crise de jalousie délirante. Ce qui éblouit dans ce vaudeville, ce n'est pas son argument, mince comme une feuille de papier, mais son écriture. Et sa verve aussi, son humour, sa musicalité ainsi que son redoutable côté vachard. Car sous sa drôlerie et son apparente légèreté, cette pièce en balance de belles sur les bourgeois mâles parisiens ! Leur égoïsme, leur vanité, leur mauvaise foi, leur misogynie et aussi, paradoxalement, leur fragilité… tout y passe. Rassemblés et dirigés par Michel Fau (qui joue le mari coureur et jaloux avec une virtuosité enthousiasmante), de Gwendoline Hamon à Alexis Moncorgé, tous les comédiens, sont impeccables. Décors, costumes, accessoires et même maquillages… nous sommes en plein dans la Belle Époque triomphante.

***La Jalousie* de Sacha Guitry, avec Gwendoline Hamon et Alexis Moncorgé.**

Le propos, lui, n'a pas pris une ride. Et quelle partie de rire !

Au Théâtre de la Renaissance, après le succès de *La Dégustation*, le duo Isabelle Carré et Bernard Campan triomphe dans *Un pas de côté,* écrit par Anne Giafféri. Cette comédie romantique à suspense sur un couple qui se rencontre sur un banc, se séduit et pourtant… est aussi délicieusement subtile qu'émouvante. Irrésistible ! ■

Dominique Poncet

→ **La Jalousie** de Sacha Guitry, mise en scène de Michel Fau, au Théâtre de la Michodière (Paris 2e) jusqu'au 7 mars 2026.
→ **Un pas de côté** d'Anne Giafféri, mise en scène de l'autrice, au Théâtre de la Renaissance (Paris 10e) jusqu'au 29 mars 2026.

HBO – THÉÂTRE DE LA MICHODIÈRE

La culture avec un grand K !

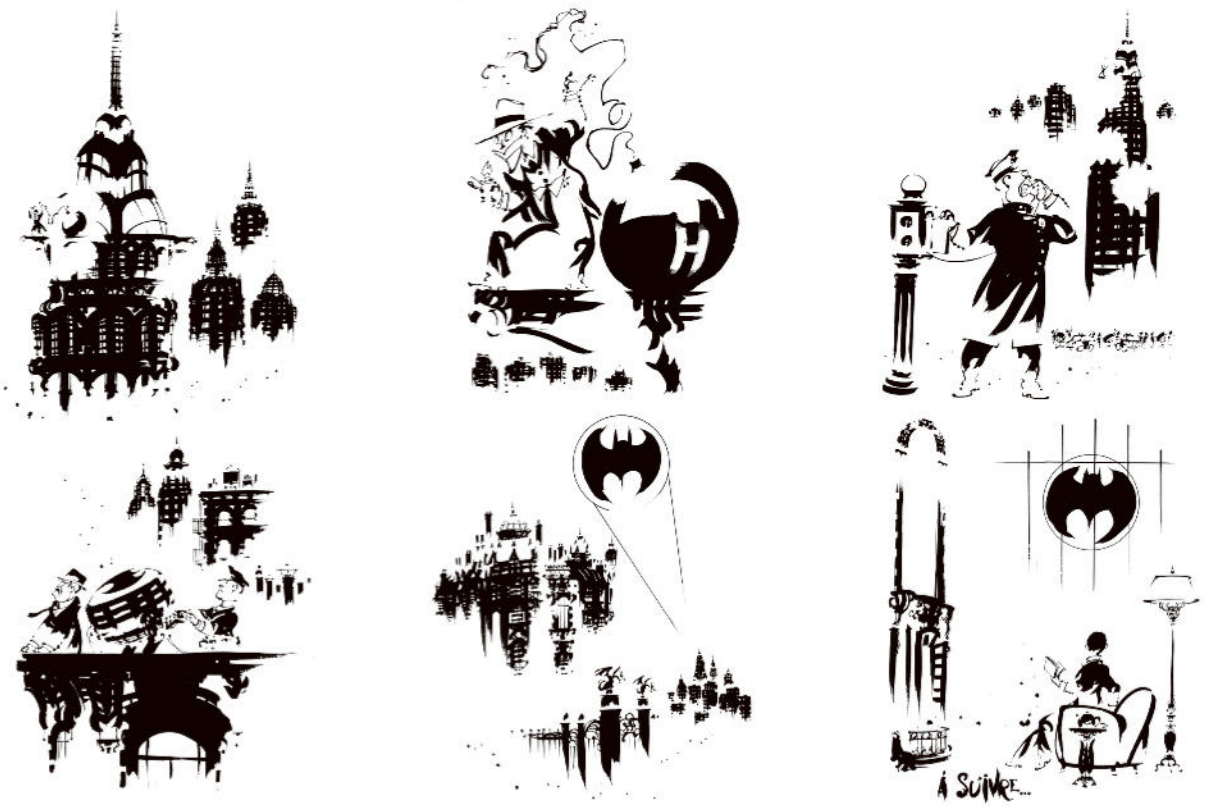
Une passionnante plongée dans les arcanes du *soft power* coréen, signée Pascal Dayez-Burgeon. Résisterez-vous à la K-pop ?

À défaut d'en avoir été le berceau, la Corée du Sud est le pays où la pop culture a investi à peu près tous les médias. En trente ans, le pays a su s'imposer dans le milieu culturel, inventant même des tendances qui ont infusé dans le monde entier. K-pop, K-dramas, K-fashion, K-beauty font le bonheur des plateformes, des disquaires et autres émissaires de la culture coréenne. C'est ce phénomène global que Pascal Dayez-Burgeon, ancien diplomate en Corée et auteur de nombreux livres, décortique sous toutes les coutures dans *La Nouvelle Vague coréenne*. De l'entêtant et célébrissime tube *Gangnam Style* au phénomène planétaire BTS en passant par les sacres de *Squid Game* ou *Parasite*, c'est toute la culture de la Corée du Sud qui passe ici sous le microscope ô combien érudit de l'auteur. Des origines de cet essor mondial (ses modèles, son histoire…) à sa pleine explosion en passant par les petits échecs et les grands succès, vous saurez tout de cette vague qui a déferlé sur l'Orient et l'Occident à la vitesse d'un cheval au galop. Une consécration qui a également sa part sombre et met en exergue les contradictions d'une société vivant sur une ligne de crête où la surconsommation côtoie des inégalités sociales extrêmes tandis que plane constamment la menace d'un conflit larvé entre la Corée du Sud et la Corée du Nord.

Bardée de références et fort bien documentée, cette passionnante analyse de près de 400 pages (dont 100 de notes !) vulgarise très finement le phénomène, le replace dans ses contextes historique et socio-économique sans jamais perdre le lecteur, qu'il soit familier ou non de ce dont nous abreuve la Corée depuis trois décennies. Une plongée jouissive, instructive et extrêmement factuelle. ■ **Ilan Ferry**

LA NOUVELLE VAGUE CORÉENNE. HISTOIRE D'UN PHÉNOMÈNE CULTUREL
PASCAL DAYEZ-BURGEON
390 P., PERRIN, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES DÈS LE 22 JANVIER 2026.

• LES CLASSIQUES DE BOLL BATMAN



BOLL - MONKEY MAN/WIKIPEDIA

R. FRINGS/NETHERLANDS INSTITUTE

Une vie à contretemps

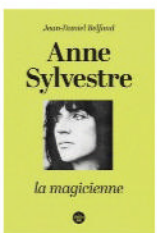
L'autrice-compositrice-interprète Anne Sylvestre est montrée dans toute sa complexité et à travers la richesse de son œuvre dans une biographique passionnante signée Jean-Daniel Belfond.

Dans ce pavé biographique qui lui est enfin consacré, Anne Sylvestre apparaît dans toute sa complexité, loin de l'image réductrice de « chanteuse pour enfants » qui a trop longtemps servi d'alibi médiatique. On y redécouvre d'abord un passé familial lourd, marqué par la collaboration fasciste d'un père dont elle portera la honte inversée : écrire pour réparer, pour s'arracher. Cette tension intime éclaire autrement une œuvre où l'intransigeance n'était pas qu'une posture, mais une nécessité. Apparue en 1957, pré-folk avant l'heure, elle partage avec Barbara le statut de pionnière des autrices-compositrices.

Fondateur des éditions de L'Archipel et grand amoureux de la chanson, Jean-Daniel Belfond rappelle aussi, avec cette biographie, la légende d'un répertoire prétendument schizophrène : d'un côté les fabulettes pour enfants, de l'autre les chansons « pour grandes personnes ». Mais notre héroïne montre combien cette séparation est artificielle. Chez Sylvestre, les mots magiques – « *fraise des bois* », « *pique pique bien* », « *Hérisson son son* », « *flocon papillon* » – préparent à rendre le monde adulte plus supportable, non à le fuir. Car elle osait tout : l'infanticide avec *Rose,* l'IVG dans *Non, tu n'as pas de nom,* le cancer, la solitude, l'intime, terrassant les injustices ordinaires. Elle racontait les gens plus que les histoires, donnant une dignité à ceux qu'on n'écoute jamais.

On retrouve également l'artiste admirée par Brassens, par Truffaut, puis par la jeune génération Z, si sensible aux *Gens qui doutent,* mais rarement reconnue de son vivant par les médias, prisonnière d'une forme parfois jugée datée, qui a masqué la modernité du regard et sa soif de liberté. Aujourd'hui, *Anne Sylvestre* rappelle combien la chanteuse reste une présence critique et tendre, dont la voix continue d'ouvrir un passage dans nos hésitations. Une œuvre qui, mieux que jamais, nous tient la main pour grandir. ■

Mathieu Alterman



ANNE SYLVESTRE. LA MAGICIENNE
JEAN-DANIEL BELFOND
400 P., LE CHERCHE MIDI, 22 €

ADÈLE YON
LE SUCCÈS LITTÉRAIRE DE L'ANNÉE

© CHARLOTTE KREBS

Éditions du sous-sol

200 000 LECTRICES ET LECTEURS SE SONT RECONNUS DANS SON HISTOIRE.
ET VOUS ?

ÉGALEMENT DISPONIBLE AU FORMAT AUDIO
LIZZIE

LE COMPTE INSTAGRAM
@lecteursdumetro
→ Une série de clichés de personnes lisant dans le métro, consumées par les histoires qu'elles découvrent, ce n'est pas grand-chose finalement et, pourtant, ça fait un bien fou.

LE PODCAST
Open Book
→ Ancienne de chez Louie Media, Agathe Le Taillandier a lancé avec la productrice Constance Parpoil ce nouveau podcast littéraire conçu comme une discussion intimiste avec les écrivains pour lire en eux comme dans un livre ouvert.

LE DOCUMENTAIRE
Écrire la vie. Annie Ernaux en d'autres mots
→ Dans ce documentaire diffusé il y a quelques jours sur France 5, la réalisatrice Claire Simon filme lycéennes et lycéens étudiant Annie Ernaux, et montre comment les mots de la Prix Nobel de littérature peut résonner chez la nouvelle génération. Passionnant.

Shein: et maintenant les livres!

L'arrivée surprise du géant chinois de la « fast fashion » sur le marché du livre américain inquiète.

Après avoir complètement chamboulé le milieu du prêt-à-porter avec ses méthodes de fabrication plus que douteuses et ses prix cassés insensés, suscitant en France et ailleurs polémiques à répétition et manifestations hostiles contre ses différentes tentatives d'installation en magasin, voilà que le nouvel empereur chinois de la « fast fashion », avec sa plateforme de marché où sont agrégés des centaines de milliers de vendeurs non vérifiés, vient fourrer son nez dans le monde déjà fragilisé de la librairie. Il y a quelques semaines, le groupe basé à Singapour a noué outre-Atlantique un partenariat avec Alibris, site spécialisé dans la vente d'ouvrages d'occasion, et entend déjà proposer plus de 100 000 références en se focalisant notamment sur les genres et les références à la mode auprès des jeunes lecteurs. De la science-fiction, de la fantasy mais surtout de la romance. De quoi grincer des dents quand on sait que Shein est surveillé de près par la justice française pour la vente sur sa place de marché de nombreux objets à caractère pédopornographique. Plus polémique encore, sa volonté de se positionner sur le marché des livres scolaires, extrêmement onéreux aux États-Unis. Un pied dans l'éducation qui ne passe pas pour les opposants du groupe chinois. Si le porte-parole de Shein en France n'a pas souhaité répondre aux sollicitations du journal *Le Monde* sur la possibilité d'une telle ambition dans l'Hexagone, nul doute que la place prépondérante du livre dans notre industrie culturelle et le poids grandissant du marché de l'occasion (un livre acheté sur cinq) font de nous une cible de choix. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

***LA MAISON VIDE* DE LAURENT MAUVIGNIER**
LU PAR DENIS PODALYDÈS (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ **Récemment saluée par le prix Goncourt, la fresque familiale de Laurent Mauvignier se déploie sur un demi-siècle. Au cœur d'une lignée rurale et des mutations sociales qui la traversent, le roman explore les questions de transmission et de mémoire. Pour donner vie à cette ambitieuse saga, l'interprétation de Denis Podalydès s'avère d'une grande justesse.**

PARTIR... À DINARD AVEC AURÉLIE VALOGNES
PODCAST DU RÉSEAU ICI/ RADIO FRANCE

■ **Podcast natif d'ICI, le réseau de 44 radios locales du groupe Radio France, « Partir » fonctionne comme un guide sonore touristique. Il permet en effet de bénéficier des recommandations d'animateurs, de journalistes ou de témoins qui connaissent parfaitement leurs régions respectives. Dans cet épisode, la romancière Aurélie Valognes fait découvrir son Dinard intime.**

***DU CLIMAT À LA GUERRE. DES CONFLITS SUR UNE TERRE ALTÉRÉE* DE DOMINIQUE BOURG ET JEAN-VINCENT HOLEINDRE**
(FRÉMEAUX & ASSOCIÉS)

■ **Respectivement philosophe de l'écologie et de la politique et politiste et spécialiste de relations internationales, Dominique Bourg et Jean-Vincent Holeindre proposent un cours en tandem sur un sujet majeur: le retour de la guerre en Europe, appréhendé à travers les liens unissant conflits armés et crises climatiques.**

Christophe Rioux

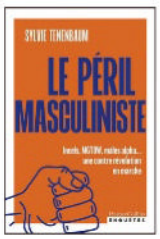
DR

Faut-il avoir peur des masculinistes?

Sylvie Tenenbaum alerte sur la doctrine masculiniste et ses adeptes prospérant grâce aux réseaux sociaux et aux idées d'extrême droite. Une grande menace pour les acquis féministes.

Comme par mouvement pendulaire, les avancées des droits des femmes et la libération de leur parole succédant au mouvement MeToo auront provoqué une recrudescence de l'influence des masculinistes. Qui sont-ils et quelles influences exercent-ils vraiment ? C'est tout l'enjeu du *Péril masculiniste* de Sylvie Tenenbaum, dans lequel cette ancienne psychothérapeute, féministe revendiquée, explore la galaxie de ces hommes que l'égalité des sexes dérange au point de faire des femmes des ennemies à abattre. *« Une sphère antiféministe et masculiniste se renforce, particulièrement chez les hommes de moins de 35 ans »*, rappelle l'autrice. En France, leurs héros se nomment Alain Soral, Éric Zemmour, Papacito ou Julien Rochedy. Ils prônent sans complexe la domination et la violence (psychologique, physique) des hommes envers les femmes. À l'étranger, la figure triomphante de Donald Trump leur offre un patronage de choix, tandis qu'Andrew Tate ou encore Anders Breivik, tristement célèbre pour être l'auteur de la tuerie d'Utøya en 2011, achèvent de nous convaincre de la corrélation entre extrême droite et masculinisme. Des discours qui, en effet, *« s'imbriquent dans une montée plus large des idéologies réactionnaires, visant à restaurer des privilèges masculins et à consolider un ordre patriarcal autoritaire »*. Mâle alpha, « incel », « féminazie », « red pill », etc., l'autrice contextualise ces sinistres concepts qui font des ravages, notamment à travers les réseaux sociaux, dans le cerveau des jeunes hommes, et met en garde contre le recul des droits acquis pour les femmes dans le monde. *Dans la peau d'un mascu. Enquête sur les hommes qui détestent les femmes* (Denoël, en librairies le 28 janvier) de Pierre Gault, auteur d'un documentaire sur le même thème et abondamment cité par notre autrice, complétera cette réflexion. ■

Solange Bied-Charreton



LE PÉRIL MASCULINISTE
SYLVIE TENENBAUM
192 P., HARPERCOLLINS, 19,90 €

L'ironie peut-elle être constructive?

L'ironie confine souvent à de la raillerie, de la méchanceté pure, sans perspective. Pour Laélia Véron, elle peut cependant aussi être positive quand elle se met au service d'un but « pédagogique ».

SHAKIROV ALBERT/ SHUTTERSTOCK – ABEL NAIZET/LA DÉCOUVERTE

Tous les talk-shows ont aujourd'hui leurs « humoristes » attitrés. En fait, il faudrait parler plutôt d'ironistes. Car leur rôle ressemble à celui des « fous du roi » de jadis : formuler tout haut ce que les participants au débat et le public pensent – mais hésitent aussi à penser – tout bas. Ce faisant, ils dérangent un ordre, mais leur action a des limites : il est rare qu'ils s'attaquent aux vrais puissants et leur intervention reste, la plupart du temps, éphémère : l'émission terminée, l'ordre ancien reprend ses droits…

Dans *« T'es sérieuse ? »*, la linguiste Laélia Véron se demande si un tel mode de communication pourrait avoir un effet politique. Elle se réfère bien sûr au maître grec de l'ironie, Socrate, et au grand cynique, Diogène, qui avait repris les méthodes du premier en les radicalisant. Dans les deux cas, il s'agissait pour eux, par le dialogue ou par le geste, de faire en sorte que leurs interlocuteurs prennent conscience de la fausseté ou du caractère arbitraire de leurs représentations : qu'ils « déshadèrent » à leurs croyances irraisonnées, s'émancipent du sens commun de leur milieu, de leur société ou de leur temps – et c'est là, incontestablement, un premier pas décisif dans l'éveil politique.

Rien ne garantit toutefois que l'usage qu'ils en feront soit approprié. Car l'ironie ne peut, sans se désavouer, porter un message positif clair. Cela lui ferait perdre son ambiguïté et sa légèreté. Elle se mueraient alors en son inverse : une affirmation dogmatique. Bref, elle ne saurait être qu'un aiguillon : l'étape de prise de recul sur le chemin d'une action politique. On peut, comme l'autrice, le déplorer. Mais, sur le plan démocratique, une suggestion bien sentie n'est-elle pas toujours plus efficace qu'une injonction autoritaire ? ■

Patrice Bollon

« T'ES SÉRIEUSE ? » PROBLÈMES POLITIQUES DE L'IRONIE
LAÉLIA VÉRON AVEC GUILLAUME FONDU
288 P., LA DÉCOUVERTE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

3 QUESTIONS À…

PHILIPPE GELUCK

Le musée Maillol accueille une immanquable rétrospective autour du célèbre Chat et de son créateur. Rencontre.

Quand l'idée de cette exposition est-elle née ?

Philippe Geluck. Après celle des sculptures monumentales sur les Champs-Élysées en 2021. Qui a d'ailleurs tourné en France et en Europe, et se trouve actuellement au parc de La Tête d'or à Lyon. Il est vrai que, dernièrement, j'ai lancé des projets gigantesques, le premier datant de 2003 à l'École des Beaux-Arts de Paris où j'ai envahi la cour vitrée de 900 mètres carrés. Quand on dispose d'une grande surface, c'est insupportable

d'aligner les planches de BD les unes après les autres car les cases sont minuscules. Au musée Maillol, je propose des tableaux de 2 mètres de haut sur 2 mètres de large, on peut se poster devant à dix personnes et tout va bien. Mon objectif consiste à susciter le rire et à favoriser la réflexion. Tout en mélangeant les techniques : dessins, peintures à l'aquarelle, à l'acrylique et à l'huile, sculptures, vidéos (sketches, tutoriels qui détaillent mon processus de fabrication), installations et photographies. Quel que soit le mode que je choisis pour m'exprimer, j'aime la satire bienveillante, exercée de façon clairement identifiable, au second degré, avec un sous-texte qui relève de l'empathie, de la solidarité, de la défense du plus faible.

Vous devez tout au Chat, et réciproquement ?

P.G. Pas tout, mais beaucoup. Un épanouissement artistique que je n'aurais peut-être pas connu, si je ne l'avais pas inventé et alimenté. Il fait le malin, mais il se tait si j'arrête de le faire parler. Il a beau dire ce qu'il veut, c'est quand même moi, le patron ! Sans moi, il serait resté une feuille blanche. Au début, au quotidien belge *Le Soir*, tout le monde n'était pas convaincu de la pertinence de mon travail. Certains journalistes retenaient leurs articles pour que je ne les illustre pas. Puis une étude a révélé que ceux où j'intervenais étaient huit fois plus lus que les autres. Ils ont changé d'avis, du coup ! Le Chat est apparu pour la première fois en 1980 sur le carton de remerciements de mon mariage. Je lui avais ajouté mes lunettes rondes – John Lennon m'a tout piqué… Trois ans plus tard, je l'ai mis debout et mon héros est né.

Vous vous attendiez à un tel succès international ?

P.G. L'éditeur annonce 16 millions d'exemplaires à ce jour ! C'était inimaginable. Au départ, on espère qu'on va amuser le cercle proche, puis un peu plus large. J'ai pris la mesure du phénomène quand des artistes que j'admire, mais que je n'avais encore jamais rencontrés, sont venus spontanément me saluer pour m'expliquer ce que je représentais pour eux. Cela me touche infiniment, comme les lettres des lecteurs, parfois âgés ou malades, qui éprouvent un peu de joie grâce aux aventures du Chat. ■

Propos recueillis par Gabrielle Martin

→ **L'Origine du Chat,** 25e album de Philippe Geluck, 48 p., Casterman, 12,95 €.
→ **« Geluck expose Le Chat »** Au musée Maillol (Paris, 7e), jusqu'au 3 mai 2026. *expo-lechat.com.*

UNE EXPOSITION AUSSI FÉLINE QUE MALINE

« Et Geluck créa Le Chat. » Ce dernier rétorque : *« Il ne se prend pas pour n'importe qui. »* L'image utilisée pour illustrer ce propos n'est autre que le détournement savoureux de *La Création d'Adam*, une des neuf fresques inspirées de la Genèse peintes par Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine, au Vatican ! Le ton est donné : « Geluck expose le chat », la rétrospective organisée par le musée Maillol pour rendre hommage à Philippe Geluck et à son personnage emblématique manie avec jubilation un humour impertinent et revigorant.
Le parcours se divise en deux sections : à l'étage, un portrait de l'artiste, de ses premières esquisses d'enfant aux différents métiers qu'il a exercés (comédien au théâtre, chroniqueur à la télévision et à la radio) avant de se consacrer à sa passion pour le dessin ; au rez-de-chaussée, une confrontation jouissive avec des peintres et sculpteurs de renom, parmi lesquels Pablo Picasso, Andy Warhol, Alexander Calder, Pierre Soulages ou Lucio Fontana. On se régale ! ■ **G.M.**

VINCENT EVERARTS – PHOTOGRAPHY – THOMAS VANDEN DRIESSCHE/STUDIOFIFTYFIFTY – TEMPORA

GONCOURT DES LYCÉENS 2025

Nathacha Appanah couronnée à l'Élysée

C'est sous les ors de la République que la lauréate, distinguée pour le bouleversant *La Nuit au cœur,* a reçu le 38e prix Goncourt des lycéens. Créée en 1988 par le ministère de l'Éducation nationale et la Fnac, cette récompense est aujourd'hui l'une des plus prescriptrices.

Voir, cette année, le Goncourt des lycéens être décerné par Emmanuel Macron en personne lors d'une cérémonie en grande pompe à l'Élysée, accompagné de quelque 200 lycéens, venus de toutes les régions de France, dit beaucoup de l'ampleur qu'a prise au fil des années cette récompense, désormais parmi les plus prescriptrices, venant traditionnellement clôturer la saison des prix. Cela souligne aussi, et c'est tant mieux, l'importance qu'il faut accorder au livre et à l'écrivaine couronnés cette année. Quatre ans après Clara Dupont-Monod et deux ans après Neige Sinno, Nathacha Appanah fait à son tour le doublé Femina/Goncourt des lycéens avec *La Nuit au cœur* (Gallimard), où elle entrecroise trois destins tragiques de femmes victimes des violences masculines: Chahinez Daoud, assassinée en 2021 par son mari; sa cousine, Emma, tuée par son époux à l'île Maurice en 2000; et elle-même, rescapée d'une relation sous emprise. Alors que les violences faites aux femmes ont été érigées par le gouvernement en grand combat du quinquennat, sans véritablement qu'on sache ce que cela implique, Emmanuel Macron a salué un roman « *magnifique et bouleversant* » qui « *contribuera beaucoup à la cause* ». En recevant son prix, Nathacha Appanah a tenu à évoquer la mémoire des deux femmes qui hantent les pages de son roman, Chahinez et Emma, avant de laisser place au sourire et de déclarer sa flamme au « *plus beau des prix, un prix de lecteurs, un prix de la jeunesse* ». Une fin en apothéose pour une intense rentrée littéraire. ■

Léonard Desbrières

Femina des lycéens 2025

***Le monde est fatigué,* de Joseph Incardona, a été plébiscité par les jeunes jurés du prix.**

Le 27 novembre, le rectorat de Rouen accueillait la proclamation du prix Femina des lycéens. Cette année, les quelque 500 élèves issus de 17 classes, dont l'une venue du Québec, ont récompensé Joseph Incardona pour *Le monde est fatigué* (Finitude). Les dix titres de la deuxième sélection du Femina du roman avaient été soumis aux élèves en septembre, à l'exception de *La Nuit au cœur,* Nathacha Appanah ayant déjà été lauréate de la première édition du prix. Alors que non loin de là, le même jour, l'autrice remporte le Goncourt des lycéens, les jeunes jurés du Femina choisissent Joseph Incardona pour la sensibilité de son texte et son ancrage dans une actualité qui les préoccupe. Pour certains élèves, cette expérience hors normes est une première approche de la littérature contemporaine, que les organisateurs ont eu à cœur de rendre aussi vivante qu'immersive, notamment en prévoyant des rencontres avec les auteurs de la sélection. La remise du prix aura lieu le 15 janvier au Havre, lors du festival Le Goût des Autres. ■

Margaux Morasso

LES CLASSIQUES

Victor Hugo: un géant et ses secrets

A-t-il été prédestiné par son prénom, issu du latin *victor,* qui signifie « vainqueur »? Si l'écriture était un sport, Hugo trônerait, au sommet des classements! C'est qu'il était de ces athlètes de la plume capables de briller dans plusieurs disciplines. La poésie, sa passion première, où il révéla très tôt une maîtrise absolue des formes canoniques et une prodigieuse inventivité. Le roman, par lequel il s'empara des codes et figures de la fiction populaire pour les élever au rang de mythes – voyez Cosette, Quasimodo, Valjean –, tout en y insufflant du réalisme. Le théâtre, qu'il renouvela de fond en comble, réfutant les règles classiques au profit d'une vision shakespearienne de l'existence, qui mêle volontiers comique et tragédie. Et Hugo s'est aussi fait essayiste, polémiste, homme politique, vedette médiatique! C'est pourquoi les plus fameux épisodes de sa biographie jouxtent sa littérature dans notre patrimoine: la mort de sa fille Léopoldine, son exil à Guernesey, son retour triomphal en France… Victor Hugo n'avait pas tort de s'identifier à son siècle: il en avait l'envergure, et en incorporait les tensions. Avec Robert Kopp, Yves Vadé, Laëtitia Favro… ■

Alexis Brocas

ELYSEE.FR

- LES CLASSIQUES DE -
LiRE magazine

VICTOR HUGO
GRAND comme son siècle

Disponible chez votre marchand de journaux

et ici aussi

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

9 ✶ La Nuit retrouvée
Pénélope Bagieu, Lola Lafon (Gallimard)

POUR « *La Nuit retrouvée* de Pénélope Bagieu et de Lola Lafon raconte l'histoire d'une femme de plus de 50 ans qui révèle un peu de ses désirs passés. J'ai adoré cette bande dessinée. Tout y est juste ! La difficulté d'élever seule ses trois enfants, la sexualité d'une femme, celle de sa propre mère, la relation entre deux femmes de générations différentes, ses confidences du milieu de la nuit. Bref, cette rencontre entre les deux écrivaines, utilisant deux médiums différents, est une réussite ! L'amplitude de la vague trouvée par Pénélope Bagieu de ce bleu magnifique exprime le désir tendre et assouvi de Gisèle. L'attitude des garçons, si différente, dans leur relation à leur mère est l'apport de Lola Lafon. Et je crois que cette confidence entre femmes correspond à leurs deux engagements féministes. »

#Matatoune

CONTRE « […] Après nous avoir asséné ses chroniques wokes dans *Il n'a jamais été trop tard* […], Lola Lafon se lance dans le scénario de BD déconstruite. Elle tombe évidemment sur une des papesses de la BD féministe […]. Pour bien appuyer […], les planches sont un petit peu déconstruites elles aussi, une audace qui se traduit par des cases pas toujours rectangulaires ou carrées… une révolution copernicienne de la page de BD, vous aurez compris. C'est fort dommage que Pénélope Bagieu, qui est une dessinatrice de talent, qui a un trait, un sens de la planche et ose des couleurs jaillissantes, se compromette avec une scénariste qui porte au pinacle son principe d'opportunisme. »

#Jean_de_Mazargues

4 ✶ Brûlez tout
Christophe Molmy (Fayard)

« Je me suis plongée dans *Brûlez tout* avec la curiosité fébrile qu'on éprouve devant un polar fraîchement couronné. Et très vite, j'ai compris pourquoi le prix du Quai des Orfèvres 2026 lui était revenu […]. Le point de départ paraît presque banal : quelques attaques, des revendications sur les réseaux puis l'étau se resserre, chapitre après chapitre, jusqu'à faire vibrer cette corde sensible entre frisson et malaise. J'ai trouvé fascinante la manière dont [Christophe] Molmy utilise les réseaux sociaux comme une poudrière moderne : l'idée d'une révolution improvisée depuis un salon, mais capable d'enflammer tout un pays, a quelque chose de terriblement plausible. […] Si le roman met parfois un peu de temps à lancer la machine, il impose ensuite un rythme presque haletant, sans jamais sacrifier la lucidité. Molmy ne cherche pas à briller : il expose […] les mécanismes sociaux, techniques, psychologiques qui transforment un frémissement en chaos. […] » **#Amoineauenvol**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1er au 8 décembre 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
2	Didier Conrad, Fabcaro	Astérix en Lusitanie	Hachette	BD
3	Yves Sente, Peter van Dongen	Blake et Mortimer (t. 31)	Blake et Mortimer	BD
4	Nathacha Appanah	La Nuit au cœur	Gallimard	Littérature
5	Emmanuel Carrère	Kolkhoze	P.O.L	Littérature
6	Adélaïde De Clermont-Tonnerre	Je voulais vivre	Grasset	Littérature
7	Antoine de Saint-Exupéry, Riad Sattouf	Terre des hommes	Gallimard	Littérature
8	Mathieu Bablet	Silent Jenny	Rue de Sèvres	BD
9	Lola Lafon, Pénélope Bagieu	La Nuit retrouvée	Gallimard BD	BD
10	Richard Malka	Passion antisémite	Grasset	Essais
11	Gabriel Zucman	Les milliardaires ne paient pas d'impôt sur le revenu et nous allons y mettre fin	Seuil	Essais
12	Inoxtag, Basile Monnot, Charles Compain	Instinct (t. 2)	Michel Lafon	BD
13	HugoDécrypte, Kris, Kokopello	En Russie (t. 1)	Allary	BD
14	Ken Follett	Le Cercle des jours	Robert Laffont	Littérature
15	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
16	Xavier Dorison, Félix Delep	Le Château des animaux	Casterman	BD
17	Philippe Geluck	Le Chat (t. 25)	Casterman	BD
18	Clément Viktorovitch	Logocratie	Seuil	Essais
19	Christophe Galfard	La Vie à portée de main	Albin Michel	Essais
20	Maxime Chattam	8,2 secondes	Albin Michel	Polars
21	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 22)	Mr Tan and Co	BD
22	Étienne Davodeau	Là où tu vas	Futuropolis	BD
23	Enki Bilal	Bug (t. 4)	Casterman	BD
24	Emmanuel Lepage	Danser avec le vent	Futuropolis	BD
25	Laurent Hopman, Renaud Roche	Les Guerres de Lucas. Épisode 2	Deman	BD
26	Dan Brown	Le Secret des secrets	JC Lattès	Polars
27	Jérémie Guez, Francq Philippe	Largo Winch (t. 25)	Dupuis	BD
28	Anne Berest	Finistère	Albin Michel	Littérature
29	Titiou Lecoq	Les Grandes Oubliées en BD	L'Iconoclaste	BD
30	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
31	Charles Pépin	Où trouver la force et autres questions existentielles	Allary	Essais
32	Freida McFadden	Le Boy-friend	City	Polars
33	Asma Mhalla	Cyberpunk	Seuil	Essais
34	Mathilda Di Matteo	La Bonne Mère	L'Iconoclaste	Littérature
35	Pierre-Emmanuel Barré, Philippe Arsen, Relom	Les Chroniques de Saint-Roustan (t. 1)	Delcourt	BD
36	Astrid Desbordes, Pauline Martin	Archibald (t. 17)	Albin Michel	Jeunesse
37	Jonathan Coe	Les Preuves de mon innocence	Gallimard	Littérature
38	Ramsès Kefi	Quatre jours sans ma mère	Philippe Rey	Littérature
39	Riad Sattouf	La Vie secrète des jeunes (t. 1)	Les Livres du futur	BD
40	Nothomb Amélie	Tant mieux	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Collectif	13 à table 2026	Pocket	Littérature
2	Oda Eiichiro	One Piece. Édition originale (t. 111)	Glénat	BD
3	Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Pocket	Littérature
4	Christophe Molmy	Brûlez tout	Fayard	Polars
5	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai lu	Polars
6	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	J'ai lu	Polars
7	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
8	Gaël Faye	Jacaranda	Le Livre de Poche	Littérature
9	Tracy Chevalier	La Fileuse de verre	Folio	Littérature
10	Albert Camus	L'Étranger	Folio	Littérature

Philippe Besson

BAIES DES CŒURS BRISÉS

Le globe-trotteur a posé ses valises dans son cocon bordelais où il peaufine ses romans à un rythme d'enfer. Dans son dernier livre, *Une pension en Italie*, il traque le cheminement d'un homme vers la révélation intime et publique de son homosexualité. Rencontre.

Dans le quartier des Chartrons, à Bordeaux, une petite rue tranquille bordée d'échoppes (ainsi appelle-t-on les maisons à deux étages en pierre blonde girondine). On pense s'être trompés car nous voilà devant une sorte de garage, au mieux un gourbi préfabriqué. On sonne tout de même et, surprise, un océan de lumière nous éclabousse : murs blancs, grandes baies vitrées, plantes vertes à profusion… la « *cahute* » en jette. Philippe Besson s'en amuse en habitué, lui-même ayant eu cette réaction lorsqu'il a découvert en 2021 cette maison d'architecte audacieux toute en verre et métal, conçue il y a vingt-cinq ans. Autre source d'interrogation en ce matin d'automne, l'incroyable netteté des lieux. « *Je ne supporte pas le désordre* », commente sobrement le romancier. Un euphémisme tant tout est tiré au cordeau, rien ne dépasse, des rangées de livres aux meubles et objets délicatement disposés. Mais non, nous ne sommes pas dans une maison témoin, c'est bel et bien ici que Philippe Besson a opéré un retour aux origines et écrit, entre autres, son vingt-cinquième roman, *Une pension en Italie*, nouveau et délicat exercice d'introspection des âmes et de l'intime.

Mais le natif de Charente n'est pas seulement venu revivre dans la cité bordelaise ses vertes années – soit une partie de ses études, entre sa prépa HEC au lycée Montaigne et un DESS de droit social –, il s'est aussi trouvé un cocon après qu'on lui a diagnostiqué, en décembre 2021, un lymphome (de type B). « *Je n'avais pas envie de traverser mon cancer à Paris, alors, après chaque chimio, je suis venu ici, dans ce lieu qui me protège* », nous confie l'écrivain de 58 ans. Une période qui lui a aussi rappelé sa grave maladie, une thrombopénie qui l'a envoyé à l'hôpital Saint-André six mois durant à l'âge de 22 ans, comme évoqué dans *Un certain Paul Darrigand* (2019). « *La mort m'est une compagne familière depuis très longtemps,* nous confie-t-il, *au-delà de ma maladie, tous mes amis et amoureux sont morts du sida. Jeune homme, j'ai beaucoup fréquenté les cimetières, tu ne peux pas faire abstraction de cela quand tu écris, si je parle autant de disparitions, d'absences et de mort dans mes livres, cela vient de là.* »

« LE VOYAGE, C'EST "JE VAIS VOIR AILLEURS SI J'Y SUIS" »

Pour l'heure, l'auteur, en rémission et en pleine forme, nous conduit à l'étage voir son bureau. En haut de l'escalier, une grande affiche de la version américaine (*Lie With Me*) du film adapté de son roman phare, *Arrête avec tes mensonges*. Un succès international que ce premier volet autobiographique (et dix-huitième roman) édité en 2017. « *Il a été traduit dans une trentaine de pays et on en a vendu plus de 100 000 exemplaires aux États-Unis, où vient de sortir* En l'absence des hommes. *C'est une des choses qui me rend le plus joyeux et presque fier* », nous annonce-t-il avant de nous introduire dans un bureau des plus sobres, voire monacal, avec vue sur son jardinet empli

Rien ne dépasse, tout est à sa place chez Philippe Besson qui a longtemps cherché la sienne dans d'autres contrées, avant de trouver à Bordeaux cette maison d'architecte baignée de lumière.
Ci-dessous : À l'étage, une grande affiche de la version américaine d'*Arrête avec tes mensonges*, l'adaptation d'Olivier Peyron sortie en 2022.

de végétation méditerranéenne, palmiers, olivier, agave, oiseau de paradis. Avec une belle tache blanche dans cet univers chromatique, Léo, un petit maine coon majestueux de 9 kilos se prélassant sur le divan, compagnon d'écriture permanent.

Avec un livre par an depuis 2001, c'est peu dire que l'écriture a envahi la vie du diplômé d'une école supérieure de commerce. « *J'écris partout et tout le temps*, concède Philippe Besson, *sauf, pendant quelques jours, lorsque je viens de terminer un roman.* » Avec aucune règle de travail, sauf celle du « *ça vient ou ça vient pas* ». « *Il ne faut alors pas insister. En revanche, quand c'est fécond, là il ne faut pas lâcher, il faut écrire jusqu'à l'épuisement, afin de ne pas perdre la note, il y a une musique qui se joue et une histoire qui se déploie, malgré toi.* » Tout a donc commencé en 2001, ou plutôt le 4 septembre 1999 (c'est fou ce que l'homme a de la mémoire). « *Je travaillais à l'Ifop depuis juin 1995, j'avais été recruté par sa PDG, Laurence Parisot, qui souhaitait s'étendre à l'international. Me voilà à Montréal, dans une chambre d'hôtel, je venais de me faire larguer et une histoire tournait dans ma tête, je m'y suis mis et j'ai écrit ce qui est devenu la première phrase d'*En l'absence des hommes. *Puis je l'ai poursuivi à Buenos Aires, et j'ai envoyé mon manuscrit par la poste en avril 2000. J'ai pris le risque de démissionner en 2001, il m'était devenu impossible de faire autre chose que d'écrire. Et le succès est arrivé vite, dès 2002, avec* L'Arrière-saison, *qui a obtenu le prix RTL-*Lire, *et s'est vendu à près de 60 000 exemplaires* »

Le Canada, l'Argentine, mais aussi la Chine, l'Afrique du Sud, l'Europe dans tous ses recoins (avec un focus sur l'Italie)… et les États-Unis, bien sûr. L'homme a la bougeotte, même à Paris, son port d'attache durant trente ans, où il a vécu successivement dans les 12e, 13e, 14e, 3e, 4e et 10e arrondissements. Confidences du globe-trotteur : « *Pendant longtemps, j'ai voyagé aussi parce que je ne savais pas où était ma place ; la mobilité, c'est "je vais voir ailleurs si j'y suis", j'avais l'impression de me sentir mieux ailleurs que chez moi.* » Dans cet ailleurs, il y a donc les États-Unis, où l'auteur d'*Un homme accidentel* ou encore d'*Une bonne raison de se tuer* a bien failli s'installer. « *C'était en 2007, je n'étais pas bien dans ma vie, dans ma tête, et Sarkozy venait d'être élu président ; j'avais prévu d'aller vivre à New York, et je me suis retrouvé à Los Angeles par hasard, à cause d'un ami, un acteur porno gay, qui y séjournait régulièrement pour tourner. On a fait une coloc, j'ai adoré, c'est la ville de la facilité, de la lenteur, de la vie paresseuse et du soleil, j'y suis allé plusieurs mois par an pendant douze ans et y ai écrit sept ou huit livres.* »

SE SOUVENIR DE LA HAINE

Avec un tel tropisme californien, pas étonnant que l'auteur d'*Un personnage de roman* (2017), consacré à la campagne victorieuse d'Emmanuel Macron, ait accueilli avec enthousiasme la proposition du Président de le nommer en août 2018 consul général de France à Los Angeles. Mais on s'en souvient peut-être, ce fut l'hallali. Après une vive polémique, le décret ministériel est annulé par le Conseil d'État. Une évocation cuisante ? « *J'aurais pu être utile, mais j'en ai fait très vite le deuil, quoi qu'il arrive, ma colonne vertébrale reste l'écriture. Cela dit, je me suis fait massacrer dans les journaux, j'ai vu, impuissant, la meute fondre sur moi, tous ces gens qui m'attaquaient ressemblaient beaucoup* •••

Léo, tache blanche dans l'univers chromatique des lieux, est aussi le compagnon d'écriture de l'auteur. Ici et là, livres et décorations témoignent du tropisme californien de Philippe Besson, qui y séjourna plusieurs fois. Cette pancarte est un souvenir d'une manifestation en 2013 à Los Angeles, à laquelle l'auteur et son compagnon ont participé.

à ceux qui me traitaient de sale pédé dans la cour de récréation quand j'avais 15 ans. Je ne leur pardonnerai jamais. Cela nous ramène au "mariage pour tous", lorsque, il y a douze ans, on a vu resurgir cette homophobie. Je me souviens de la haine, des slogans, affreux. » D'autres slogans, en revanche, lui tiennent à cœur, comme ce « Marry Who You Love » (« Épousez qui vous aimez »), tracé sur une pancarte désormais fixée sur les murs de son salon-salle à manger, souvenir d'une manifestation à Los Angeles vers 2013 et symptomatique des combats menés avec son compagnon (parti présentement travailler à Erasmus, dont le siège social est à Bordeaux).

LIBÉRER LA PAROLE, RÉPARER DES VIES

Ne nous méprenons pas. Philippe Besson ne se veut ni militant ni porte-parole, mais en s'emparant de quelques fléaux de la société, entre violences faites aux femmes (*Ceci n'est pas un fait divers*), harcèlement scolaire (*Vous parler de mon fils*) et homophobie (*Arrête avec tes mensonges*), il permet éventuellement de libérer la parole et de réparer des vies. Comme celle de Thomas, protagoniste du millésime 2017 : « *Jusque-là, je voulais vivre d'autres vies que la mienne, si j'ai sauté le pas, c'est qu'en 2016, j'ai appris le suicide de mon premier amour, après une vie de déni et de silence, passée sous les radars. J'ai voulu écrire le livre de Thomas, j'avais un devoir de vérité. J'en étais tellement décontenancé que, contrairement à d'habitude, j'ai envoyé à Betty Mialet et à Bernard Barrault, mes éditeurs de l'époque, les cinquante premières pages du texte pour savoir si je devais arrêter ou continuer. Betty s'est dit, réjouie: "Ça y est, il fend un peu l'armure, il ne fait plus le malin." Et Bernard a insisté: "Vous allez comprendre que, lorsqu'on va au plus intime, on va au plus universel."* »

C'est une autre vie qu'il veut réparer aujourd'hui dans *Une pension en Italie* avec son personnage de Paul. Été 1964, Paul, professeur d'italien, part avec sa femme, Gaby, et ses filles, Suzanne et Colette, en vacances à San Donato in Poggio, un village de Toscane (le deuxième tropisme de Philippe Besson). Les visites des splendeurs italiennes se succèdent, tandis que le trouble s'empare du bon père de famille à la vue de Sandro, le cuisinier de la pension, le tout narré avec doigté et finesse par le petit-fils, parti enquêter sur ce grand-père effacé de la mémoire familiale. Avec ses descriptions détaillées du malaise de Paul, assailli par des pulsions intrusives, et les constats du narrateur sur la « *fatalité* » de son penchant, nul doute que l'auteur puise dans ses propres tiraillements passés. « *Personne ne choisit d'être homosexuel, c'est quelque chose qui s'impose à toi et que tu découvres, plus ou moins tard dans ta vie, et tu en es bousculé ou terrifié* », nous confirme-t-il. Philippe Besson s'est-il inspiré de son grand-père maternel ? Motus. Dans le roman, l'auteur s'amuse avec le lecteur, jette ici ou là des indices autobiographiques ; même mystère lors de notre entretien, si ce n'est qu'un homme marié, de son proche entourage, a bel et bien nié son homosexualité puis l'a combattue avant de décider ce qu'il allait faire de sa vie. Miracle, *Une pension en Italie* se termine bien. Profitons-en, il y a fort à parier que la fragilité et la finitude soient au cœur de ses prochains romans… ■

Marianne Payot

Photos : Éric Garault/Pascoandco pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★☆☆
UNE PENSION EN ITALIE
PHILIPPE BESSON
240 P., JULLIARD, 21 €

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Avec Poil de Carotte (Jules Renard)

Long, maigre, la tête inclinée vers le sol, casquette sur la tête, ce garçon roux ne sait pas combien il aura marqué les jeunes lecteurs. Je repense immédiatement à Jules Renard, double de Poil de Carotte, qui disait que pour être écrivain il fallait avoir été malheureux dans son enfance.

Je fais signe à Poil de Carotte qui se dirige vers ma table, retire sa casquette, cligne des yeux, timide.

— Je suis ravie de vous rencontrer. J'ai relu le livre que Jules Renard vous consacre. J'ai été surprise de la qualité de l'écriture, sa densité toute simple. Je repense, par exemple, à : *« Elle arrive droit, inévitable comme l'orage »*, à propos de votre mère, Mme Lepic… Ma première question est : comment allez-vous ?

— Je vais comme je vais. Je viens de m'acheter un livre, enfin non, je l'ai volé, je n'avais pas d'argent et je voulais absolument lire *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau.

— C'est un des titres que vous aviez demandés à votre père qui montait à Paris, avec *La Henriade* de Voltaire. Vous êtes un grand lecteur. M. Lepic a du mal à le comprendre, qui vous répond cette phrase amusante : *« Les écrivains dont tu me parles étaient des hommes comme toi et moi. Ce qu'ils ont fait, tu peux le faire. Écris des livres, tu les liras ensuite. »* Votre famille n'était pas une famille de lecteurs ?

— Pas vraiment, mais je reconnais qu'il n'avait pas totalement tort. Je me suis mis à écrire…

— J'ai, moi aussi, à une époque, volé des livres – mais qu'importe. Une question me taraude. Votre mère vous humiliait, vous frappait, se posait en victime de votre prétendue violence. Elle ne cessait de vous manipuler, mais n'oubliait pas de vous montrer de l'attention et une sorte d'affection par moments. Comment avez-vous fait pour ne pas céder à ces provocations ?

— C'était atroce à l'intérieur de moi. Tout le monde aime sa mère ; même les marâtres sont aimées, nous ne sommes que des mammifères. Il m'a fallu un courage surhumain pour refuser un jour de lui obéir, sans violence. Je ne sais pas trop où je suis allé puiser cette force. Peut-être me suis-je dit que j'aurais ma vengeance en témoignant un jour dans un livre.

— Est-ce qu'on parvient à aimer quand on est Poil de Carotte ?

— Oh oui, mais on aime dans le déchirement. J'aurais voulu être aimé – même par le maître d'étude de la pension qui embrassait certains garçons, la nuit… Mais je suis tombé amoureux de femmes qui me repoussent. Sitôt qu'une jeune femme me plaît, elle me châtie par son rejet.

> « MÊME LES MARÂTRES SONT AIMÉES. NOUS NE SOMMES QUE DES MAMMIFÈRES »

— Je vois. Vous parlez de mammifères, des animaux. C'est à vous qu'on demande de tuer les oiseaux qu'on rapporte encore vivants de la chasse. À d'autres moments, vous vous acharnez contre une taupe et un chat. Ces scènes de violence sont éprouvantes à lire.

— C'était ma vie dans cette campagne de la fin du XIXe siècle. Ma mère m'avait assigné ce rôle de tueur. Je devais écraser ma sensibilité comme j'écrasais la tête des petits oiseaux qui vivaient leurs derniers moments. Ça me révulsait, mais je ne le montrais pas. Mme Lepic semblait satisfaite de ce travail. Avec la taupe et le chat, j'étais entré dans un état second, croyant ne pas parvenir à les tuer, ça me rendait fou, ça me rapprochait de ma propre mort. J'étais en transe.

— Vous êtes hanté par la mort, comme dans ce passage où vous observez les vêtements de votre famille quand tout le monde est couché : *« D'ordinaire les habits de toute la famille accrochés au porte-manteau l'impressionnent. On dirait des suicidés qui viennent de se pendre après avoir eu la précaution de poser leurs bottines, en ordre, là-haut, sur la planche. »*

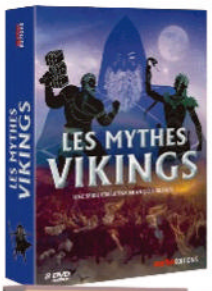
— Je vous ai tout dit ou presque, au revoir ! fait-il en me tendant une main maigre tachée de son.

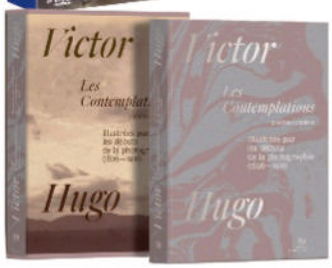
Il se lève. Ses yeux se sont remplis de larmes. ■

AUDREY SOVIGNET

Beaux livres

En cette période de fêtes, découvrez notre choix d'ouvrages d'exception, magnifiquement composés et illustrés, aux thèmes variés – art, histoire, gastronomie, sport, etc. Autant d'idées cadeaux pour s'évader, s'instruire et surtout s'émerveiller.





Littérature

◆ Les amoureux de littérature et de voyage ont de quoi être comblés en cette fin d'année, grâce à trois ouvrages promesses d'ailleurs. Cap vers le Grand Nord d'abord, dont les légendes vikings s'animent sous la plume de François Busnel. Vous avez aimé la série documentaire *Les Mythes vikings* diffusée sur Arte ? En voici les textes rassemblés dans un volume illustré d'œuvres d'art. Le marteau de Thor, l'arbre monde, l'armée des morts, les vierges guerrières sont autant de mythes qui, une fois ce livre refermé, n'auront plus aucun secret pour vous.

À l'ouest toute, ensuite, pour accoster à Guernesey, où un Victor Hugo en exil compose ses *Contemplations*. Les éditions Diane de Selliers ont eu la sublime idée de les illustrer avec les débuts de la photographie. *« C'est une âme qui se raconte »* en 92 poèmes et 120 photographies réalisées entre 1826 et 1910.

Le monde s'offre à nous enfin, à travers les vagabondages de Blaise Cendrars et cette biographie illustrée signée Benoît Heimermann. Des steppes sibériennes aux gratte-ciel de Manhattan, le « chantre de la modernité » aura fait voyager sa plume sous différentes latitudes, sa curiosité pour toute boussole – et *Blaise Cendrars. Le démon du voyage* de titiller la nôtre. ■

Laëtitia Favro

LES MYTHES VIKINGS
FRANÇOIS BUSNEL
176 P., ARTE, 35 €

LES CONTEMPLATIONS. ILLUSTRÉES PAR LES DÉBUTS DE LA PHOTOGRAPHIE (1826-1910)
VICTOR HUGO
400 P., DIANE DE SELLIERS, 230 €

BLAISE CENDRARS. LE DÉMON DU VOYAGE
BENOÎT HEIMERMANN
204 P., PAULSEN, 39,90 €

Photographie

◆ Inspirés par le Père-Lachaise, des cimetières monumentaux poussent en Europe au début du XIXe siècle, notamment en Italie. Photographe de stars et auteur de reportages, Jean-Luc Bertini a arpenté les plus grands cimetières de la péninsule pour capturer la lumière et la grâce des statues et mausolées, nous invitant à des *Contemplations italiennes*, aussi douces qu'inquiétantes.

France, un album de famille se situe quant à lui du côté des vivants. Yann Arthus-Bertrand avoue préférer les visages aux paysages, ce qu'atteste cet ouvrage colossal, fruit de trente ans de photographie d'habitants de notre pays. Des images, légendées de textes sociologiques, montrent les différentes manières d'être français, aux quatre coins de l'Hexagone comme en outre-mer. La France apparaît diverse, solidaire, joyeuse, consciente de ce qu'elle est ici et maintenant. ■

Gladys Marivat

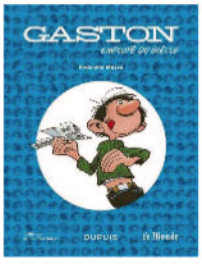
CONTEMPLATIONS ITALIENNES
JEAN-LUC BERTINI
POSTFACE DE PIERRE MICHON, 216 P., ROBERT LAFFONT, 44 €

FRANCE, UN ALBUM DE FAMILLE
YANN ARTHUS-BERTRAND, HERVÉ LE BRAS
PRÉFACE DE FABIEN BRIZARD , 800 P., ACTES SUD, 49,90 €

Bande dessinée

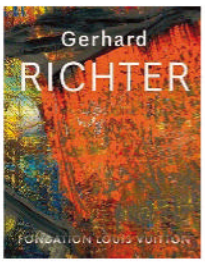
◆ Alors que Gaston Lagaffe fêtera l'an prochain ses 70 ans, les éditions de La Martinière publient *Gaston employé du siècle*, un hommage érudit et réjouissant signé Rodolphe Massé, spécialiste du neuvième art. L'ouvrage revient sur la création de cet antihéros apparu en 1957 dans *Spirou*, à travers une riche iconographie et des chapitres thématiques aux accents presque philosophiques, qui rappellent combien Gaston est un témoin des évolutions de la société : « Jouer au bureau, éloge de l'enfant intérieur » ou « Gaston précurseur du *slow working* », sans oublier les objets cultes qui ont bâti la légende du gaffeur. Dans une interview finale, le dessinateur Delaf, qui vient de reprendre la série, révèle qu'un nouvel album de Gaston paraîtra en novembre 2026. ■

Mathieu Charrier



GASTON EMPLOYÉ DU SIÈCLE
RODOLPHE MASSÉ
152 P., LA MARTINIÈRE, 26,50 €

JEAN-LUC BERTINI/ROBERT LAFFONT – YANN ARTHUS-BERTRAND/ACTES SUD



Beaux-arts

◆ Le 25 octobre, la Fondation Cartier s'est installée place du Palais-Royal à Paris, dans un bâtiment réaménagé par l'architecte Jean Nouvel. Ce nouveau temple de l'art contemporain offre aux visiteurs une surface de 8 500 mètres carrés, dont 6 500 dédiés à l'exposition inaugurale qui retrace quarante ans de création internationale. Le catalogue *Exposition générale* fait ainsi état de cette impressionnante chronologie, réunissant les plus grands plasticiens, de Giuseppe Penone à David Hammons.

Il suffit de traverser la rue pour s'extasier au musée du Louvre devant l'œuvre monumentale du peintre français David, qui a imprimé à jamais la mémoire collective avec ses tableaux devenus iconiques, comme *La Mort de Marat* (1793) ou *Le Sacre de Napoléon* (1807). Toutes ces images sont présentes dans l'album *Jacques-Louis David* qui accompagne le parcours, pour retranscrire l'effervescence des années de la Révolution.

Un autre génie a été marqué de manière indélébile par son époque, l'Allemand Gerhard Richter, aujourd'hui âgé de 93 ans, à qui la Fondation Louis Vuitton consacre une rétrospective à la mesure de son talent. La publication *Gerhard Richter* rend compte de l'émotion qui nous étreint face à ses toiles exécutées d'après des photographies, particulièrement quand elles évoquent sa famille et le spectre de la Seconde Guerre mondiale. ■ **Gabrielle Martin**

EXPOSITION GÉNÉRALE
COLLECTIF
364 P., FONDATION CARTIER POUR L'ART CONTEMPORAIN, 55 €

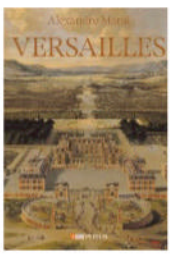
JACQUES-LOUIS DAVID
COLLECTIF
372 P., MUSÉE DU LOUVRE/HAZAN, 49 €

GERHARD RICHTER
COLLECTIF
416 P., FONDATION LOUIS VUITTON/ CITADELLES & MAZENOD, 49,90 €

Histoire

◆ Ce n'est pas un livre, c'est une bible! *Versailles* rassemble l'ensemble des connaissances sur le château, voire sur la ville, depuis que cet ensemble architectural, forgé par Louis XIV, fascine le monde. Pas moins de 1 536 pages nous conduisent dans ce petit prieuré, installé sur les restes d'un domaine antique, avant que Louis XIII ne décide de construire un premier château afin d'abriter ses chasses. Magnifiquement relié, agrémenté de plans et de gravures, le texte montre la pierre, les jardins, autant que ceux qui sont passés par cette cour. Plus qu'un monument, Versailles est un lieu de mémoire, et le livre d'Alexandre Maral l'atteste.

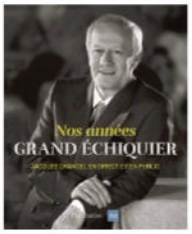
Chez Perrin toujours, Marie Favereau a dirigé un collectif remarquablement illustré sur *Les Empires anciens*, pour ravir les amateurs de géopolitique en ces temps troublés. ■ **Fabrice d'Almeida**

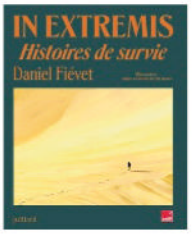


VERSAILLES. DES ORIGINES À NOS JOURS
ALEXANDRE MARAL
1536 P., PERRIN, 45 €

LES EMPIRES ANCIENS
MARIE FAVEREAU (DIR.)
408 P., PERRIN/L'HISTOIRE, 35 €

Société





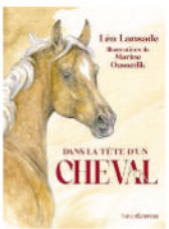
◆ En ce temps-là, Jacques Chancel était en direct et en public à la télévision. *Nos années Grand Échiquier,* serti de photos inédites, de documents d'archives de l'INA, et un brin nostalgique, nous fait voyager dans l'actualité culturelle des années 1970 et 1980. Dans la même collection, *Nos années Boomerang* (Flammarion/France Inter) rassemble une sélection des entretiens sur les ondes d'Augustin Trapenard.

Et l'on fera aussi revivre le podcast « In Extremis », de Daniel Fiévet, producteur et animateur sur France Inter, dans un beau livre du même nom. Naufragés du *Bounty,* mauvaises aventures de Saint-Ex dans les sables ou des astronautes d'*Apollo 13* dans l'espace… on se laisse entraîner par les mots comme si la voix y était, les superbes illustrations en plus. ■ **Solange Bied-Charreton**

NOS ANNÉES GRAND ÉCHIQUIER
MARTINE CHANCEL
224 P., FLAMMARION/INA, 30 €

IN EXTREMIS. HISTOIRES DE SURVIE
DANIEL FIÉVET
216 P., JULLIARD, 34,90 €

Sciences

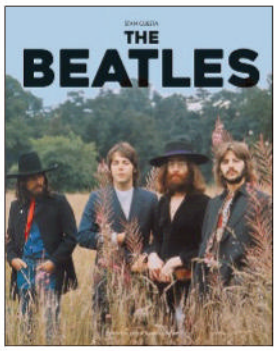


◆ La vie est fascinante à toutes les échelles. Les animaux, en premier lieu, sont des énigmes pour nous: que pensent-ils, comment voient-ils le monde? *Dans la tête d'un cheval* propose un changement réussi de perspective, comme l'ouvrage initial de Léa Lansade, mais cette fois-ci en version illustrée par Marine Oussedik – pour plus d'immersion et de poésie.

Si l'on étend notre angle de vue, il faut peut-être interroger deux astrophysiciennes: Thérèse Encrenaz et Athéna Coustenis. *L'Énigme de la vie dans le Cosmos* nous donne le vertige par la beauté de ses images et la grandeur de ses questionnements. La quête d'une vie extraterrestre est décidément un voyage existentiel pour nous, humains. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

DANS LA TÊTE D'UN CHEVAL
LÉA LANSADE, MARINE OUSSEDIK
224 P., HUMENSCIENCES, 28 €

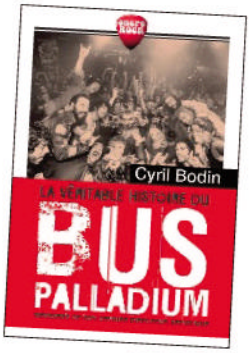
L'ÉNIGME DE LA VIE DANS LE COSMOS
THÉRÈSE ENCRENAZ, ATHÉNA COUSTENIS
240 P, EYROLLES, 29,90 €



Musique

◆ Des livres sur les Beatles, il y en a eu à la pelle rien que pour les éditions françaises. Ainsi, quand est annoncé un nouveau volume consacré au plus grand groupe de tous les temps, certain esquissent un bâillement. Quelle erreur ! Ce formidable ouvrage signé Stan Cuesta, belle plume et admirateur des plus légitimes en la matière, tout simplement intitulé *The Beatles*, est le premier à revenir sur l'intégralité des œuvres de la formation puis des quatre membres solos jusqu'aux dernières livraisons de Ringo Starr ! Un cadeau idéal pour néophytes ou passionnés par un groupe qui, contrairement à la célèbre photo, n'a jamais marché dans les clous et mis la marge au centre du monde.

Paris aussi sut briller par décibels dans un club iconique durant six décennies : le Bus Palladium, ouvert à Pigalle en 1965 dans le but initial de faire venir les jeunes de banlieue par autocars dans une capitale encore sans RER. Dans *La Véritable Histoire du Bus Palladium*, Cyril Bodin, à la tête de l'établissement de 2010 à 2022, nous raconte tout : Gainsbourg, Bashung, Téléphone, Lady Gaga… La vérité derrière la légende de l'ultime club rock de Paris où la mixité sociale n'était pas qu'un mot à la mode. ■ **Mathieu Alterman**

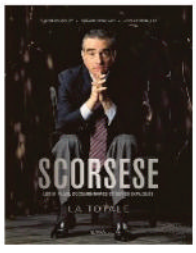


THE BEATLES
STAN CUESTA
364 P., LE LAYEUR/MARQUE-PAGES, 42 €

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU BUS PALLADIUM
CYRIL BODIN
250 P., ERICK BONNIER/ENCRE ROCK, 21 €

Cinéma

◆ *L'Aventure Lumière* rassemble des photogrammes restaurés des premiers films jamais réalisés, présents dans deux documentaires, *Lumière, l'aventure commence* et *Lumière, l'aventure continue,* imaginés par Thierry Frémaux. Le monde tel qu'il fut entre 1895 et 1905 grâce aux opérateurs qui ont parcouru la planète pour en rendre compte. En regard de chaque photogramme, un texte précis, informé, pédagogique. Passionnant. Et surtout émouvant.



L'affiche de cinéma, elle, a connu trois vies au moins : graphique, dessinée, réaliste. Sans tomber dans le « c'était mieux avant », *Affiches de cinéma* montre que celles du siècle dernier étaient aussi inventives que sublimes. Grand collectionneur, Dominique Besson en déroule l'histoire de 1895 à 2011. Les films défilent, les souvenirs remontent…

Enfin, jamais hagiographique, toujours admiratif. Comme pour Spielberg, les trois auteurs de *Scorsese. La totale* plongent dans la filmographie exhaustive de Martin Scorsese dont le style, selon Nicolas Saada, cinéaste et préfacier, *« mêle la tradition hollywoodienne et les expérimentations du cinéma européen d'après-guerre »*. Genèse de chaque film, coulisses du tournage, contexte artistique… C'est effectivement la totale. Beau travail. ■ **Éric Libiot**

L'AVENTURE LUMIÈRE
THIERRY FRÉMAUX
480 P., ACTES SUD, 53 €

AFFICHES DE CINÉMA
DOMINIQUE BESSON
220 P., CITADELLES & MAZENOD, 77 €

SCORSESE. LA TOTALE
ARNAUD DEVILLARD, OLIVIER BOUQUET, NICOLAS SCHALLER
504 P., E/P/A, 59,95 €

Pop culture

◆ David Lynch nous a quittés il y a un an mais son héritage reste tenace, notamment dans le domaine de la pop culture. C'est à ce legs que Johan Chiaramonte et Camille Mathieu prêtent révérence avec *Mystères à Twin Peaks*. Plus qu'une énième analyse, ce très bel ouvrage met en lumière un certain nombre de motifs, autant de clés pour tenter de décrypter le phénomène sous un angle ludique.

On ne compte plus le nombre d'ouvrages revenant sur la filmographie du réalisateur de *Titanic*. *James Cameron insubmersible* se distingue par sa superbe iconographie et sa direction artistique très léchée mais également par la qualité de ses chapitres écrits par l'équipe de l'excellent magazine *Rockyrama*. Indispensable pour tous les fans du grand cinéaste qui pourraient bien en apprendre encore plus sur le maître ! ■

Ilan Ferry

MYSTÈRES À TWIN PEAKS
JOHANN CHIARAMONTE, CAMILLE MATHIEU
208 P., GRÜND, 39,95 €

JAMES CAMERON INSUBMERSIBLE
COLLECTIF
200 P., ROCKYRAMA, 39 €

Sports

◆ C'est un peu le Gorafi du sport : née d'une blague entre amis, la Fédération française de la lose est devenue un site et un ensemble de comptes sur les réseaux sociaux très suivis, où l'on « *célèbre la défaite avec panache* ». *Le Tour du monde en 80 loses* est un florilège omnisports d'ironies glorieuses, un atlas des « *hauts lieux de la lose* », avec quelques savoureuses uchronies !

Autre tour de la Terre avec Vincent Duluc, grande plume et leader de la rubrique football à *L'Équipe*. Six mois avant le prochain Mondial, il offre une version illustrée et abrégée de son *Dictionnaire amoureux de la Coupe du monde* paru en 2022. Les 107 entrées, dont certaines intégralement recomposées (Mbappé, Messi), racontent comment ce tournoi a façonné son sport… et nous-mêmes. ■ **Hubert Artus**

LE TOUR DU MONDE EN 80 LOSES
FÉDÉRATION FRANÇAISE DE LA LOSE
256 P., MARABOUT, 29,90 €

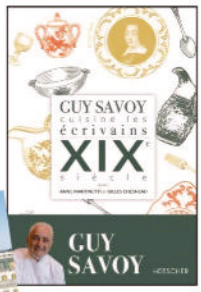
DICTIONNAIRE AMOUREUX ILLUSTRÉ DE LA COUPE DU MONDE
VINCENT DULUC
290 P., PLON/GRÜND, 35 €

Graphisme

DRUILLET-VAMPIRES
PHILIPPE DRUILLET, BRAM STOKER
504 P., BARBIER, 54,90 €

◆ Dans l'entretien qu'il donne à Jean-Baptiste Barbier en ouverture de ce somptueux album, Philippe Druillet avoue être un « *vampirologue EXPERT à tous les niveaux* », une sorte de Van Helsing donc, même s'il aurait préféré être vampire ; « *c'est le drame de* [sa] *vie* » de ne pas l'être. De fait, le père de Sloane et cofondateur de *Métal hurlant* le prouveici : à côté du roman de Bram Stoker, illustré par Druillet, c'est tout l'univers de l'artiste qui se décline en dents longues et en travers. Affiches, illustrations, planches de « son » Nosferatu, notes éparses et diverses, critique assassine du *Nosferatu* de Werner Herzog… La totale. En bonus, des amis bébéastes (Bilal, Liberatore, Cestac, Blutch, Sattouf, etc.) croquent ce héros immortel et mythique. ■ **E.L.**

Gastronomie



◆ L'esprit français passe par le plaisir des mots, mais aussi par celui de la bouche. Le meilleur symbole n'en est-il pas Alexandre Dumas ? L'auteur des *Trois Mousquetaires* est d'ailleurs au « menu » du nouveau volet de l'entreprise littéraire et gastronomique de Guy Savoy avec sa série dans laquelle il « *cuisine les écrivains* ». Pour ce cru 2025, il évoque donc les auteurs du XIXe – Balzac, Hugo, Chateaubriand, George Sand… – en nous proposant des mets aussi alléchants que la soupe aux choux « caviar-saucisse », les écrevisses à la nage ou le vacherin à la truffe noire.

On aura aussi plaisir à visiter la capitale avec la nouvelle édition du fameux *On va déguster Paris,* sous l'égide de François-Régis Gaudry[1], encyclopédie ludique qui mêle histoire (pas seulement) culinaire, recettes et bonnes adresses.

Enfin, *Le Goût de l'excellence* nous fait suivre le chemin des meilleurs produits bruts (fruits rouges, pommes, poires, cacao, agrumes…) jusqu'aux ateliers des plus brillants chefs pâtissiers. Sous le patronage de l'association Relais Desserts, la journaliste Claire Pichon nous propose un bel album, aux photos magnifiques, qui rend hommage à toute une chaîne du savoir-faire. Difficile de résister à la tarte aux fraises ou à la roquette et huile d'olive à la vanille… ■ **Baptiste Liger**

1. Sa fidèle complice Elvira Masson propose, elle, l'impeccable petit livre pratique, au titre explicite, *Recettes pour 1. Cuisiner pour soi* (Seuil).

GUY SAVOY CUISINE LES ÉCRIVAINS. XIXe SIÈCLE
GUY SAVOY, ANNE MARTINETTI, GILLES CHESNEAU
258 P., HERSCHER, 30 €

ON VA DÉGUSTER PARIS. NOUVELLE ÉDITION
FRANÇOIS-RÉGIS GAUDRY, CHARLES PATIN O'COOHOON, STÉPHANE SOLIER
450 P., MARABOUT, 42,90 €

LE GOÛT DE L'EXCELLENCE
CLAIRE PICHON
320 P., LA MARTINIÈRE, 45 €

Mode

SACS. LES ICONIQUES
LUCIA SAVI
242 P., HUGO IMAGE, 34,95 €

◆ Il faut savoir ne pas être trop pragmatique. Ainsi, selon Lucia Savi, « *les sacs n'ont jamais eu pour unique objectif de transporter et protéger nos effets personnels […], ils représentent un biais privilégié pour exprimer sa personnalité ou sa place dans la société* ». Conservatrice au Design Museum de Londres, elle illustre son propos dans *Sacs. Les Iconiques*, à travers 30 modèles ayant marqué la culture populaire. Au-delà de l'histoire de modèles bien connus (le Birkin, le Bamboo…), on trouve des portraits des créateurs et une riche iconographie. Sur le même sujet, on signalera aussi la parution du luxueux *Fashionphile: The Book of Iconic Bags* (Assouline, 280 p., 120 €). Et on fera la chasse aux sacs dans le dernier volet de la très chic collection « Défilés » de La Martinière, consacré à Jean-Paul Gaultier et à ses collections de 1977 à 2020. ■ **Baptiste Liger**

Sydney Sweeney et Amanda Seyfried, dans *La Femme de ménage* de Paul Feig, d'après le roman éponyme de Freida McFadden.

Le thriller psychologique

Si un genre a le vent en poupe, c'est lui ! Avec ses personnages qui nous ressemblent, ses décors anodins, ses intrigues retorses, son suspense irrésistible, le thriller psychologique n'a pas attendu *La Femme de ménage* pour offrir à l'édition certains de ses plus grands succès récents…

DANIEL MCFADDEN/LIONSGATE - GAGE SKIDMORE/WIKIPEDIA

Entretien

« AVEC *LA FEMME DE MÉNAGE*, IL FAUT PARVENIR À SURPRENDRE UN PUBLIC DÉJÀ CONQUIS ! »

Sept ans après *L'Ombre d'Emily*, adapté du roman *Disparue* de Darcey Bell, le réalisateur Paul Feig s'attaque à un autre fleuron du thriller psychologique, version « domestic noir », avec *La Femme de ménage* tiré du phénomène littéraire éponyme signé Freida McFadden. Rencontre avec un cinéaste qui aime cultiver le mystère !

Connaissiez-vous le livre original avant qu'on vous propose de l'adapter au cinéma ?

Paul Feig. Non. On m'a d'abord envoyé le scénario, que j'ai vraiment beaucoup aimé. Ce n'est qu'après avoir accepté de travailler sur ce projet que je suis allé lire le livre de Freida McFadden. Je l'ai adoré, et j'ai pu réintégrer dans le scénario plusieurs éléments du roman qui avaient été écartés. C'est rare de travailler sur un film dont le matériau d'origine est aussi bon.

Qu'est-ce qui vous a tant plu dans ce livre ?

P.F. J'adore sa structure en forme de récit enchâssé et raconté de deux points de vue différents. Ce genre de procédé est génial car il permet de berner le public en jouant sur ses attentes et sur ce qu'il pense avoir vu. Freida McFadden a cette capacité de faire accepter au lecteur ce qu'il ne devrait pas accepter.

Aviez-vous déjà le casting en tête en lisant le scénario ?

P.F. Sydney Sweeney était déjà attachée au projet quand on m'a envoyé le script. C'était un choix parfait car, en lisant le scénario, je ne voyais qu'elle pour le rôle-titre. Amanda Seyfried et moi voulions travailler ensemble depuis de nombreuses années. Lorsque je l'ai vue dans la série *The Dropout*, j'ai été bluffé par son jeu, sa capacité de passer d'un état à l'autre, cela correspondait exactement à ce que nous cherchions pour le personnage de Nina. Nous aimions l'idée que Sydney et Amanda aient à peu près la même morphologie, car cela introduisait un élément absent du livre et pourtant crucial dans le film. Blake Lively, que j'ai dirigée dans *L'Ombre d'Emily*, ne cessait de me chanter les louanges de Brandon Sklenar avec qui elle avait joué dans *Jamais plus*. Il s'est révélé aussi polyvalent et drôle que dans les souvenirs de Blake, ce qui en a fait un très bon Andrew.

***La Femme de ménage* traite des apparences trompeuses, un sujet que l'on retrouve aussi dans vos films…**

P.F. Oui, et c'est d'autant plus vrai dans ce film où l'on a tendance à tout juger en fonction des apparences. Au premier abord, Nina semble n'être qu'une inoffensive riche femme au foyer, Andrew un mari idéal et Millie une fille paumée mais, plus on gratte la surface, plus on se rend compte à quel point tout cela est faux. Contrairement au livre, nous avons voulu que la dégradation des personnages – en particulier de Nina – passe avant tout par les costumes et non le physique. •••

Sydney Sweeney joue le rôle de Millie, la femme de ménage, dans l'adaptation de Paul Feig.

Quelles ont été vos influences ?

P.F. Je suis un grand admirateur d'Alfred Hitchcock. Les thrillers qu'il réalisait étaient efficaces mais toujours amusants dans la manière dont il caractérisait ses personnages. Je regarde beaucoup de thrillers, et j'ai l'impression que, ces dernières années, ils ont un peu perdu de leur dimension ludique et c'est quelque chose que je voulais ramener ici.

L'émancipation féminine et la sororité sont au cœur de votre filmographie mais, depuis *L'Ombre d'Emily*, en 2018, le ton semble plus sombre…

P.F. Oui, je pense que le ton est plus sombre et je veux désormais réaliser des films aux enjeux dramatiques plus élevés. Cela vient du fait que je viens de la comédie. J'ai cette envie de susciter des émotions fortes chez le spectateur mais sans jamais perdre de vue l'aspect « fun ». Je suis content de voir qu'une nouvelle génération de cinéastes, de Zach Cregger [*Barbare*] à Jordan Peele [*Nope*], parvient elle aussi à redonner du fun à ce genre qu'est le thriller et qui, par essence, implique un réel engagement émotionnel de la part du public. Je suis à un stade de ma carrière où je veux pouvoir susciter ce genre d'émotions dans le cadre de l'expérience collective qu'est la salle de cinéma. Je ne veux plus faire de films pour les plateformes de streaming.

Pensez-vous que le streaming a changé la manière de raconter des histoires ?

P.F. Non, un film reste un film qu'il soit diffusé en salles ou chez soi. Mais on doit garder en tête que, dans le cadre très particulier du streaming, les spectateurs peuvent arrêter au bout de trente secondes. Cela peut influencer la structure, mais j'essaie toujours d'avoir une ouverture marquante. Avec *La Femme de ménage*, c'est la première fois depuis longtemps que je commence un film de manière plus lente, et c'était agréable. Parfois, la course effrénée pour capter l'attention immédiatement est fatigante. Au cinéma, on a plus de liberté : il suffit de faire en sorte que le public s'attache rapidement aux personnages. Sur une plateforme, ce n'est pas toujours possible : il faut accrocher très vite les spectateurs pour éviter qu'ils zappent !

C'est votre seconde adaptation d'un best-seller. Qu'aimez-vous dans cet exercice ?

P.F. Le fait de travailler sur une histoire dont on sait qu'elle a fait ses preuves auprès d'un public déjà conquis. Mais c'est à double tranchant car ce public connaît déjà les ficelles et pourtant il faut parvenir à le surprendre ! Pour *La Femme de ménage*, je dis à tout le monde : « Achetez le livre, mais regardez le film d'abord ! » Lors des projections tests, nous avons réalisé que les spectateurs qui n'avaient pas lu le livre vivent une expérience totalement différente de ceux qui l'ont lu. Mais l'adaptation de best-sellers est un exercice difficile car les lecteurs sont très exigeants !

La Femme de ménage appartient au « domestic noir », est-ce un genre avec lequel vous êtes familier ?

P.F. Oui. Ce que j'aime, dans ce genre, c'est qu'il nous donne à voir des choses étranges et dangereuses dans des lieux totalement anodins et en pleine journée. Son adaptation au cinéma représente un vrai défi car il est plus difficile de créer l'effroi en plein soleil que dans l'ombre ! Pour ce film, mon directeur de la photographie et moi voulions que la maison de Nina et Andrew ressemble à un décor issu des films de Nancy Meyers : lumineuse, blanche, accueillante, puis amoindri petit à petit au point de retirer toute brillance à la fin. Idem pour le décor du grenier : je voulais une petite fenêtre unique afin de pouvoir projeter une lumière très dure, transformant une pièce charmante en un endroit sinistre. C'est, pour moi, l'essence du « domestic noir » : rendre inconfortable un lieu censé être rassurant.

Quel livre rêveriez-vous d'adapter au cinéma ?

P.F. C'est une question difficile : il y a tellement de bons thrillers qui fonctionnement parfaitement sur le papier mais moins sur grand écran. Quand j'ai lu *La Femme de ménage*, je savais instinctivement que c'était un sujet fait pour le cinéma. J'aimerais beaucoup adapter *La Prof*, un autre roman de Freida McFadden qui joue aussi sur la multiplicité de points de vue et les rebondissements.

La Femme de ménage est une tétralogie, peut-on espérer voir arriver des suites au cinéma ?

P.F. Tout dépendra du succès de ce premier film. Nous avons adoré le tourner, et j'aime beaucoup le personnage de Millie. J'adorerais lui faire vivre une nouvelle aventure. ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

→ **La Femme de ménage**
de Paul Feig, avec Sydney Sweeney, Amanda Seyfried, Brandon Sklenar…
En salles le 24 décembre.

LIONSGATE

À la page et à l'écran

LES BONNES RECETTES DES MAÎTRES DE L'ANGOISSE

Fort de ses 5 millions d'exemplaires vendus dans le monde, *La Femme de ménage* appartient au club très fermé des best-sellers ayant fait le bonheur des librairies avant de s'offrir un second souffle au cinéma avec un succès tout aussi fracassant.

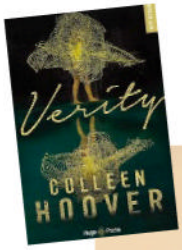
***Rebecca,* d'Alfred Hitchcock (1940) d'après le roman *Rebecca* de Daphné du Maurier, avec Joan Fontaine et Judith Anderson.**

Moins angoissant que *Le Silence des agneaux* mais bien plus dérangeant que n'importe quel épisode d'*Arabesque,* le thriller psychologique – genre auquel la saga de McFadden appartient – reste encore aujourd'hui très prisé des amateurs de sensations fortes. Chaînon manquant entre les œuvres d'Agatha Christie et celles d'Alfred Hitchcock, il emprunte à la première son goût pour les mystères ouatés et au second son sens du suspense. C'est d'ailleurs au maître que l'on doit l'une des premières adaptations véritablement réussies du genre avec *Rebecca*. Réalisé en 1940 et tiré du livre éponyme de Daphné du Maurier publié en 1938, *Rebecca* contenait déjà tous les ingrédients inhérents au thriller psychologique avec son intrigue centrée sur une jeune femme fraîchement mariée à un riche veuf hanté par le souvenir de sa précédente épouse, morte dans de mystérieuses circonstances. Sans le savoir, Hitchcock et du Maurier inauguraient une tendance qui ne prendrait sa pleine mesure que soixante-treize ans plus tard sous le nom de « domestic noir », utilisant les codes du roman noir et du thriller en prenant comme cible les dynamiques au sein des cellules familiales ou maritales. Ce « domestic noir » est plus actuel que jamais car il se sert de son intrigue pour mettre en exergue une certaine forme de toxicité (le plus souvent masculine). Sa structure à base de récits enchâssés, questionnant constamment notre rapport au réel et ce qui est raconté, répond à des codes bien précis.

HOLLYWOOD DANS LA BRÈCHE

Autre spécificité des grands succès du genre : ils sont pour la plupart écrits par des femmes au style tranchant et acerbe, toujours prêtes à craquer le vernis d'une vie conjugale souvent bien trop belle pour être vraie. Il faudra toutefois attendre 2013 et l'immense succès des *Apparences* de Gillian Flynn (plus de 20 millions d'exemplaires vendus dans le monde) et de son adaptation cinématographique, *Gone Girl*, signée David Fincher (avec Ben Affleck et Rosamund Pike), pour que le genre prenne son essor. Galvanisé par les 370 millions de dollars récoltés par le film dans le monde (pour un budget de 61 millions de dollars), Hollywood s'engouffre dans la brèche et adapte illico presto des succès littéraires comme *La Fille du train* de Paula Hawkins en 2016, *L'Ombre d'Emily* de Bell Darcey en 2018 ou encore *La Femme à la fenêtre* d'A.J. Finn en 2021, lequel atterrira directement sur Netflix pour cause de covid.

Le thriller façon « charme mortel de la bourgeoisie » devient à la mode et investit tous les médias, en particulier des plateformes comme Netflix ou Prime Video. Ce n'était qu'une question de temps avant que *La Femme de ménage* vienne s'ajouter à la liste, comme pour mieux rasseoir la prédominance du grand écran sur le genre. En attendant l'adaptation de *Verity* de Collen Hoover (autre succès de librairie qui, à l'image de *La Femme de ménage*, a commencé son ascension sur TikTok) prévue pour l'année prochaine avec Anne Hathaway et Dakota Johnson, on peut dire que le genre a encore de beaux jours devant lui. ■ **I.F.**



Colleen Hoover.

HEMISPHERES FILMS, S.N. FILMS CONSTELLATION – DR

Généalogie et variation du genre

MILLE FAÇONS DE FRISSONNER AVEC LA PSYCHÉ

Puisant ses racines dans les romans d'Agatha Christie et d'Edgar Allan Poe, le thriller psychologique s'est ramifié au fil des époques, donnant naissance à des sous-genres comme le thriller domestique, aujourd'hui couronné de succès avec *La Femme de ménage*. Décryptage d'une famille littéraire et de ses rejetons.

Patricia Highsmith (1921-1995), référence du genre. Ci-dessous : Gillian Flynn, l'une de ses « héritières ».

Comme la catégorie qu'il a fini par désigner, au sein du genre policier, le terme « *thriller* » trouve son origine dans la langue de Shakespeare : « *to thrill* » signifie faire frémir, faire frissonner. Tout polar met en lumière le côté sombre d'un individu, de la société ou du genre humain en général, le thriller y ajoute le code du suspense. Une horlogerie de la tension, donc, cette dernière zigzaguant entre les nerfs et la psyché. Logique qu'entre les thrillers dits violents (de Thomas Harris à Franck Thilliez, en passant par Patricia Cornwell), ésotériques (Dan Brown), historiques (Ken Follett), judiciaires (John Grisham), fantastiques et horrifiques (Stephen King, *who else ?*), on en compte un qui est désigné « psychologique » (Patricia Highsmith, Mary Higgins Clark, Gillian Flynn).

L'INTRIGUE COMME PRÉTEXTE

Quand le bon vieux roman d'énigme (hier : Arthur Conan Doyle, Gaston Leroux, Agatha Christie ; de nos jours : le « cosy crime ») se concentre sur l'enquête en vue de la résoudre, le thriller la considère comme une trame parmi d'autres, celles-ci variant selon que l'affaire soit meurtrière, politique, scientifique, ésotérique… Dans le cas du thriller psychologique, un événement dramatique voire tragique vient troubler la vie d'un protagoniste. L'intrigue de départ sera un prétexte pour se focaliser sur un portrait familial, social ou individuel. Pour sonder les pensées (louables ou coupables), les peurs, obsessions, soupçons ou paranoïas du ou des personnages. Le canevas du thriller participe à l'enfoncer dans une spirale infernale : victime ou suspect, son sentiment de réalité et son schéma mental sont faussés par l'impact de l'enquête. Le thriller psychologique semble davantage un héritier de la lignée mentaliste et gothique d'Edgar Allan Poe que de celle, plus rationaliste et moraliste, du roman de détective à l'anglaise – ces deux branches constituant la cellule souche de ce genre littéraire dans son intégralité.

Parmi tous ces héritiers, d'autres récits se servent de l'intrigue comme prétexte. Mais le thriller psychologique est le seul à pouvoir, à ce point, mettre la narration au second plan, au profit des états d'âme des personnages. Ce faisant, il peut au besoin s'affranchir de l'action pure (puisqu'il surligne les méandres intimes) et de la trame procédurale. Si bien que, dans de telles fictions, les enquêteurs, détectives et autres policiers sont souvent au second plan – voire absents. C'est le cas chez Patricia Highsmith, autrice de référence : dans *L'Inconnu du Nord-Express* (1950), un meurtrier en devenir et un psychopathe se rencontrent dans un train, ils vont « s'échanger » les meurtres qu'ils veulent commettre, mais les enquêteurs arrivent bien plus tard dans

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES – DR

Le film *Gone Girl* de David Fincher sorti en 2014, d'après le roman *Les Apparences* de l'autrice américaine Gillian Flynn.

TWENTIETH CENTURY FOX

l'histoire. Idem dans les cinq romans avec son escroc séducteur et meurtrier Tom Ripley. Aujourd'hui, ces caractéristiques évoquent forcément Gillian Flynn aux États-Unis, adaptée elle aussi rapidement, dès son premier roman (*Gone Girl*), ou la Belge Barbara Abel pour la littérature en langue française. Progressivement, le suspect, le bourreau, mais surtout la victime prennent les traits de la « *girl* (ou du *boy*) *next door* ».

SUSPENSE À DOMICILE

Sous l'effet combiné de la multiplication des plateformes d'écriture comme de publication, de nombreuses fictions sont partagées, lues, publiées, et fatalement se sont uniformisées. Ainsi les années 2010 ont-elles vu l'apparition du thriller domestique ou « domestic noir », qui hérite aussi bien de la « chick litt » (la littérature féminine de la décennie précédente) que du thriller psychologique. De la première, on retrouve la figure invariable d'une héroïne. Du second, on retrouve des femmes et des couples revendiqués ordinaires, menant une vie banale, bouleversée par un incident déclencheur. Les ressorts de l'intrigue se resserrent dans un milieu… domestique. L'identification entre personnage et lecteur cède alors facilement pour un effet miroir parfois trop gros. Enfin, le « domestic noir » est aussi fait pour être adapté sur écrans, d'où une surenchère de cliffhangers, dialogues et autres facilités pas toujours heureuses. Tout comme la romantasy, la dark romance et autres feel-good, il s'agit d'un réel genre romanesque autant que d'un phénomène éditorial exploité comme tel – de là les nombreuses séries.

Avec une arme fatale : les titres. Attention, farandole : *Les Apparences* de Gillian Flynn (2012), intitulé *Gone Girl* originellement, *La Fille du train* de Paula Hawkins (2015), *La Fille d'avant* de J.P. Delaney (2017), *Le Secret du mari* de Liane Moriarty (2013), *Le Couple d'à-côté* de Shari Lapena (2016), *La Femme à la fenêtre* d'A.J. Finn (2018), et bien entendu *La Prof*, *La Psy*, ou *La Femme de ménage* de Freida McFadden. Du quotidien, du féminin, du mariage (et du divorce), et autant de filles et femmes en titre. Des noms d'autrices… jusqu'au ridicule : peu après la parution de sa *Fille d'avant*, on découvrit que derrière le pseudonyme asexué de J.P. Delaney se cachait l'Anglais Tony Strong, déjà auteur de thrillers. On notera cependant ceci, qui redore le blason de l'affaire : si le « domestic » est apparu avant le phénomène MeToo, il a également su s'y adapter, et en porter des valeurs. Quoi qu'on pense des très nombreuses fictions de Freida McFadden, ses thématiques s'inscrivent ainsi dans l'époque : invisibilisation des femmes, violences, maltraitances. En cela, ces thrillers dits domestiques sont dans la lignée des romans de Patricia Highsmith, laquelle traita souvent du (alors) tabou de l'homosexualité, voire de bisexualité. Or, les tabous et les violences ont toujours été des zones occultes de nos psychés… ■

Hubert Artus

« SÉRIE BLÊME », LA PETITE SŒUR ÉPHÉMÈRE DE LA « SÉRIE NOIRE »

Quatre ans après avoir mis la couleur noire à la mode littéraire, Marcel Duhamel a donné chair romanesque à une teinte : le blême, qui caractérise la frousse. En 1949, Gallimard créa la « Série blême », sur le modèle de la « Série noire », qui commençait à connaître un grand succès. Si celle-ci était dévolue aux enquêtes criminelles et aux polars durs (« hard boiled »), sa petite sœur était consacrée à l'angoisse et au suspense purs. Un fond ainsi dépeint par son initiateur : *« Ni* tough *ni argotique, elle groupera le meilleur des auteurs américains et anglais, maîtres du "suspense", c'est-à-dire de l'angoisse.* […] *La brutalité directe de la Série noire est remplacée par une violence intérieure, latente. Un monde semi-fantastique, au bord du cauchemar, mais solidement étayé par des détails réalistes, s'empare de la victime et du lecteur. »* Sur la forme, les maquettes de couverture reprenaient celles de la collection aînée, mais le noir et le jaune étaient remplacés par un vert à liseré blanc, puis rouge. Elle fut lancée avec *J'ai épousé une ombre* de l'Américain William Irish, dont elle publierait bientôt *La Sirène du Mississippi*. Elle accueillit immédiatement des autrices : Nancy Rutledge, Helen McCloy, Hilda Lawrence, Mildred David. La collection fit paraître aussi les premiers titres en France de David Goodis : *Cauchemar* et *La Nuit tombe*. Ils furent plus tard repris chez son « aînée ». Faute du succès escompté, la « Série blême » cessa en effet rapidement en 1951, après vingt-deux titres publiés. **H.A.**

Noir et tricolore

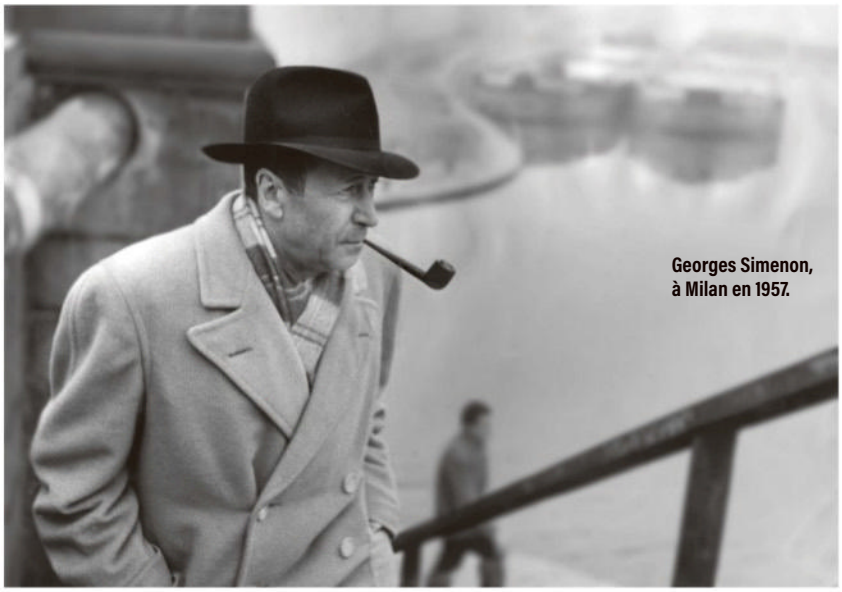
L'ART FRANÇAIS DU MALAISE

Né dans les années 1940 avec Simenon, un temps disparu puis ressuscité dans les années 1990, le thriller à la française trouve sa force dans l'exploration obstinée de l'esprit humain. Aujourd'hui, une nouvelle génération portée par Franck Thilliez reprend le flambeau pour sonder nos tourments intérieurs et tordre le quotidien.

En France, il faut voir le parcours du combattant qu'a dû traverser le polar pour être enfin accepté dans la cour des grands. Alors, imaginez un peu le destin chahuté de son sale rejeton, le thriller, et de ses auteurs, des illuminés infusés au roman anglo-saxon, des artisans du suspense et de la peur qui font de l'esprit humain la plus troublante des scènes de crime. Coincés entre les romans policiers à papa et la veine sociale et engagée héritée de la « Série noire », ils ont eu besoin de temps pour mettre à exécution leur plan machiavélique : fureter dans les recoins les plus sombres de la psyché humaine pour torturer le lecteur.

Bien avant que le terme « *thriller* » n'apparaisse en France, un triumvirat d'auteurs a donné une nouvelle coloration au suspense en insistant sur sa dimension psychologique. Si Georges Simenon est entré au panthéon littéraire grâce au commissaire Maigret, on sait moins qu'il est aussi l'auteur d'œuvres autrement plus dures et retorses qui font passer les contemporains du thriller pour des enfants de chœur. « *Un malaise presque insoutenable* », voilà comment Jean-Jacques Pauvert décrivait au micro de France Culture *La neige était sale* (1948).

Quelques années plus tard, c'est le duo Boileau-Narcejac qui creuse à son tour ce sillon. Dans les années 1950, les deux compères deviennent même les principaux pourvoyeurs du cinéma de suspense avec notamment deux adaptations entrées dans la légende. À partir de *Celle qui n'était plus* (1952), Henri-Georges Clouzot réalise *Les Diaboliques* et offre à Simone Signoret l'un de ses plus beaux rôles. Alfred Hitchcock porte, lui, à l'écran *D'entre les morts* (1954), offrant avec *Sueurs froides* l'un des plus grands films de l'histoire du cinéma. L'étrange qui s'installe partout, les illusions et le vertige, la paranoïa des personnages comme du lecteur : tous les ingrédients du thriller psychologique sont déjà là. Enfin, il faut rendre hommage à un écrivain mésestimé qui a marqué toute une génération. Avec des romans comme *Piège pour Cendrillon* (1963) ou *L'Été meurtrier* (1977), Sébastien Japrisot a bâti le suspense comme un orfèvre, multipliant les indices, les jeux de piste et les rebondissements, axant le récit non pas sur l'enquête mais sur l'exploration de l'esprit humain, entre trouble de l'identité et mémoire perdue.



Georges Simenon, à Milan en 1957.

MONDADORI PORTFOLIO/EMILIO RONCHINI/AKG

TORTURER LE LECTEUR

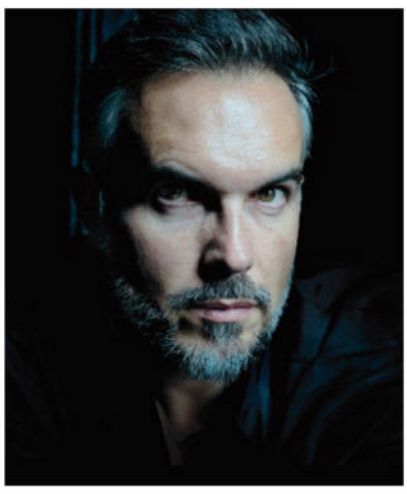
Des jalons solides, de belles promesses et puis plus rien. Tout au long des années 1970 et 1980, la « Série noire » de Jean-Patrick Manchette et Didier Daeninckx emporte tout sur son passage, emmenant le noir vers d'autres rivages plus sociaux, plus politiques. Au diable la manipulation du lecteur, on cherche d'abord à le confronter à la folie de notre monde. Il faudra attendre le mitan des années 1990 pour que ressurgisse la tentation psychologique. Avec *Les Rivières pourpres* (1998), son deuxième roman, Jean-Christophe Grangé nous emmène sur le terrain de l'ésotérisme où la rationalité des enquêteurs et du lecteur se fracasse contre nos abîmes mentaux. Avec cet immense succès de librairie, l'esprit humain, ses croyances et ses perceptions, sa folie qui sommeille, sont de nouveau au cœur de l'intrigue.

Dans son sillage, la plus large frange du genre s'est construite en empruntant aux codes du polar et on a vu émerger une longue série de techniciens du thriller, des horlogers du mal et leurs romans labyrinthes, conçus pour torturer le lecteur. Leur chef de file : Franck Thilliez. Depuis *Conscience animale* (2002), l'ingénieur reconverti en écrivain a ramené sa science dans le récit, façonnant de redoutables machines narratives. « *Mes thrillers découlent du polar à la différence*

Ci-contre : *Sueurs froides* (1958) d'Alfred Hitchcock, adapté *D'entre les morts* de Boileau et Narcejac. En bas : Maxime Chattam. Au centre : Karine Giebel.

que leur moteur n'est pas l'enquête mais la peur, nous explique-t-il. *Cela suppose une mécanique de précision, des chapitres courts, qui finissent par des cliffhangers pour maintenir une tension psychologique. Il faut que le lecteur sente un danger imminent tout en étant frustré de ne jamais le voir arriver.* » Parmi ses dispositifs marquants : *Vertige* en 2011, dans lequel trois hommes se réveillent enchaînés au fond d'un trou, *Puzzle* (2013), récit d'une chasse au trésor impitoyable ou encore *À retardement*, son dernier roman, plongée vertigineuse dans les méandres de la psychiatrie.

Autre fer de lance, autre pourvoyeur de best-seller, Maxime Chattam. Avec « La trilogie du mal », la série « Ludivine Vancker » ou des romans plus récents comme *Prime Time* (2024), il a disposé un peu partout ses pièges



à loups romanesques qui vous saisissent sans ménagement et font gicler le sang. Une course à l'horreur dans laquelle les femmes ne sont pas en reste ! Dans un monde d'hommes, elles sont de plus en plus nombreuses à tirer leur épingle du jeu, prenant comme modèle Karine Giebel, référence du thriller en France, à qui l'on doit *Les Morsures de l'ombre* (2007), huis clos oppressant entre un prisonnier et sa geôlière, ou *Glen Affric* (2023), récit en immersion dans la tête d'un jeune homme harcelé, cocotte-minute prête à exploser. Parmi la relève, Cécile Cabanac et sa *Petite Ritournelle de l'horreur* (2022), Céline Denjan, ou la Belge Barbara Abel.

UNE BIFURCATION DU RÉEL

À rebours d'un genre pensé comme une excroissance du polar, d'autres auteurs ont au contraire cherché à désincarcérer le thriller du noir pour s'affranchir de ses codes. Plus qu'un procédé littéraire clinique, le thriller est devenu sous leur plume une nappe d'étrange, de malaise, de psychose susceptible de recouvrir n'importe quel type d'histoire. Des romans d'atmosphère, plus lyriques, plus littéraires, comme une bifurcation soudaine du réel. Avant d'être le grand feuilletoniste du XX^e^ siècle, le Prix Goncourt 2013, Pierre Lemaitre, a incarné cet élan. En racontant la descente aux enfers d'une femme qui sombre peu à peu dans la folie, entre illusion et barbarie, *Robe de marié* (2009) sonde nos âmes avec un suspense de tous les instants mais avec l'ampleur d'un grand roman. À sa manière, le Suisse Joël Dicker a lui aussi participé à cette « évasion » du thriller hors du noir. Grand prix du roman de l'Académie française et Goncourt des lycéens en 2012, *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* réussira même le défi de faire entrer le genre dans la course aux lauriers.

La nouvelle génération, surtout, semble vouloir se libérer des entraves traditionnelles. « *Il n'y a rien de plus intéressant pour moi que de naviguer entre les genres et passer sans prévenir de la blanche à la noire* », résume Jérémy Fel, auteur de *Nous sommes les chasseurs* (2021) et *Malgré toute ma rage* (2023). « *À l'horlogerie narrative, je privilégie un côté organique, un malaise qui se répand partout, qui me dépasse et donc qui dépasse toute classification.* » De jeunes romanciers travaillent aujourd'hui le matériau de la peur et du tourment psychologique avec d'autres focales, d'autres armes que la simple construction narrative. Dimitri

Rouchon-Borie, par exemple, dans *Le Démon de la Colline aux loups* (2021), façonne un monologue criminel à la puissance littéraire déconcertante dans lequel la tension psychologique naît autant de la langue habitée, dévorante que de l'histoire sordide qui nous est contée. Avec *34m²,* Louise Mey offre au thriller psychologique une dimension sociale et féministe en disséquant la paranoïa d'une femme sous emprise. Et si, plus qu'un genre littéraire, le thriller était finalement une ambition ? Celle de comprendre, ce qui chez nous, ne tourne pas rond. ■

Léonard Desbrières

PARAMOUNT PICTURES – RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL – LIBRAIRIE EYROLLES

La Vérité sur Bébé Donge d'Henri Decoin (1952), d'après Simenon. Page de droite en bas : *Que la bête meure* (1969) de Claude Chabrol, adapté du roman policier du Britannique Nicholas Blake.

Au cinéma

DE LA TENSION PLUTÔT QUE DE L'ACTION

Porté par des cinéastes comme Chabrol ou Granier-Deferre, le thriller psychologique a durablement façonné une veine singulière du cinéma français. Peu spectaculaire mais constamment riche en conflits intérieurs, il est aujourd'hui un peu en retrait du grand écran. Mais il n'a jamais disparu. Explications.

Généralement, ça bouge peu. Il y est plutôt question de face-à-face, d'emprise, de manipulation, de toile d'araignée qui se tend ; mais sans araignée. Le tout situé autour d'une table, en appartement, en chambre ou en couloir, en tout cas souvent en lieu clos, là où les secrets se cachent sous les tapis. Vous venez de lire une définition du thriller psychologique. Que chacun pourra remettre en question puisque dans l'univers policier, film et roman, les frontières sont floues et perméables, raison pour laquelle le genre est si productif et si aimé – à défaut d'être toujours aimable car il y est quand même question d'un monde (personnel) en plein chaos. Mais s'il faut partir d'un cadre (plus ou moins) bien tracé, on suivra François Guérif, bible vivante du genre, éditeur acharné, père de la collection « Rivages Noir », cinéphile émérite, qui, un jour de grande inspiration, mit tout le monde d'accord : « *Le roman policier est raconté du point de vue de la police, le roman noir de celui du criminel, et le thriller de celui de la victime.* » Bien vu. Et ça fonctionne aussi pour le grand écran.

Le thriller psychologique, dans sa version cinéma français, a navigué dans différentes époques ; il n'a jamais vraiment disparu mais s'est fait plus discret selon les périodes, quand l'enquête policière ou le film noir prenait les devants *(lire encadré ci-contre).* Il y a d'ailleurs une raison pour laquelle le thriller psychologique a toujours fréquenté le grand écran : il est beaucoup moins clivant que les autres (sous-)genres. Le film policier, qui aligne des enquêtes du point A au point B, frustre les amateurs d'émotions, les intrigues à énigmes, qui se dévoilent dans une sempiternelle scène finale, agacent les passionnés d'action ; quant au film noir, il met mal à l'aise les adeptes de l'ordre. Alors que le thriller psychologique, qui prend fait et cause pour un quidam, homme ou femme, victime d'un pervers/sociopathe/criminel/psychopathe, au choix, permet une identification plus forte de la part des spectateurs qui voient dans ces films un lien potentiel avec leur propre existence. On ne saurait souhaiter pareille mésaventure à personne, évidemment, mais il va de soi que ce genre-là déploie une gamme de codes facilement reconnaissables : décor quotidien, disparition, vengeance amoureuse, affaires de famille, passé trouble revenu à la surface… Il faut voir, dans cette proximité, une des raisons du succès de ce type de films et de romans.

MENSONGES, JALOUSIE, PERVERSITÉ ET CULPABILITÉ

À la réflexion, il faudrait peut-être revoir le début de cet article… Ça ne bouge pas si peu dans le thriller psychologique. Mais ça bouge surtout dans la tête des personnages. Qui ressassent les faits et gestes du postier ou de la crémière. Qui échafaudent mille raisons au comportement étrange de leurs voisins. Qui se posent autant de questions sur les explications troubles données par leur conjoint. Et parce que le cinéma français s'est plus souvent nourri de verbe que d'action, à l'inverse du cinéma américain, ce genre-là y a régulièrement trouvé un terreau propice. Grâce, il faut le reconnaître, à la littérature. Comme le genre policier en général qui peut dire merci aux plumitifs même si quelques films sont issus de la seule imagination des scénaristes.

Harry, un ami qui vous veut du bien, par exemple, est si bien écrit par Dominik Moll, également réalisateur, et Gilles Marchand que ce film sorti en août 2000, resté dans les mémoires, est considéré à juste titre comme un des phares du genre. Pour le reste, les romanciers ont bien bossé. Georges Simenon le premier, écrivain à ce point prolifique qu'il a écumé tous les paysages du genre – policier,

GAUMONT

noir, thriller – pour explorer « *le dur métier d'Homme* ». Les cinéastes français l'ont bien servi, à commencer par Henri Decoin et sa *Vérité sur Bébé Donge* (1952), l'un des plus grands romans de Simenon, et chef-d'œuvre du thriller psychologique dans lequel une femme empoisonne son mari (résumé succinct). Ou Pierre Granier-Deferre avec *Le Chat* en 1971, duel au sommet d'un couple, Jean Gabin et Simone Signoret, entre phrases assassines et silence mortel. Claude Chabrol[1] également a honoré Simenon : *Les Fantômes du chapelier* et *Betty* flirtent avec le genre sans y tomber totalement. Mais ce pas de côté permet d'évoquer le cinéaste français qui a, davantage que d'autres, œuvré avec bonheur dans le genre thriller psychologique, là aussi aidé par les romans de quelques belles plumes comme Charlotte Armstrong pour *La Rupture* et *Merci pour le chocolat*. Mais une bonne partie de la filmographie de Chabrol, adaptation ou pas, s'inscrit dans le genre : *Que la bête meure*, *Le Boucher*, *Masques*, *Au cœur du mensonge*… Personne ne va s'étonner que le cinéaste soit si proche de ce type d'intrigues, lui qui a si souvent ausculté ce qui se passe derrière les portes fermées des (belles) demeures françaises. Il y a parfois des policiers chez Chabrol, quelques crimes également, mais plus sûrement des affrontements de classe sociale, une mise en scène des mensonges, de la jalousie, de la perversité, de la culpabilité. Toutes choses explorées par la romancière Patricia Highsmith, la reine incontestée du genre, que le cinéma français a régulièrement portée à l'écran : *Plein soleil* de René Clément, *Dites-lui que je l'aime* de Claude Miller, *Eaux profondes* de Michel Deville et *Le Cri du hibou* de Claude Chabrol (évidemment).

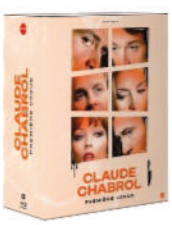
BRÈVE HISTOIRE FRANÇAISE DU RÉCIT POLICIER À L'ÉCRAN

Dans le sillon de la littérature populaire et policière, le cinéma muet s'est accroché aux feuilletons et aux héros aventureux, type *Fantômas*. Quand le parlant est arrivé, en 1927, le genre s'est davantage structuré. Le réalisme poétique, avec ses personnages ambigus et ses intrigues proches du crime, s'est épanoui dans les années 1930 – *Pépé le Moko, Hôtel du Nord, Le jour se lève*… En même temps que les premières adaptations de Maigret. Le film noir tricolore, influencé par son grand frère américain, a fait florès après-guerre en plongeant dans la pègre de Pigalle sous l'impulsion des romanciers Albert Simonin et Auguste Le Breton. La nouvelle vague, elle, a fait les yeux doux aux romans noirs américains (Truffaut et Goodis, Chabrol et Ellin, Godard et Westlake…) et la génération suivante (Tavernier, Corneau, Boisset…) a œuvré dans le même corpus tout en politisant davantage ses films. Si Jacques Audiard est ensuite devenu la tête de pont du polar au cinéma en le renouvelant sans cesse, le genre s'est confortablement installé à la télé depuis une bonne vingtaine d'années et met plutôt à l'honneur l'enquête policière. **E.L.**

Louis Jouvet et Arletty dans *Hôtel du Nord* (1938) de Marcel Carné.

Pas la peine de plonger dans les dictionnaires pour savoir que ces films-là datent du siècle dernier. Les succès en librairie du thriller psychologique sont fréquents, mais en ce moment il a peu de référents sur grand écran. Plus sûrement à la télé ou sur les plateformes ; en 2018, Harlan Coben signait avec Netflix l'adaptation de quatorze (!) de ses romans. Le genre ne coûte pas cher à produire et trouve dans une diffusion à la maison une exploitation naturelle, eu égard à l'effet miroir. Le cinéma français, lui, délaisse plutôt ce type d'histoires aujourd'hui à cause d'une génération d'artistes qui préfère jouer le spectacle grand large, parfois avec bonheur – *L'Amour ouf*, *Le Comte de Monte-Cristo* –, parfois sans convaincre le public – *Chien 51*, *L'homme qui rétrécit*. C'est finalement la loi d'un genre plus modeste que d'autres et avec lequel les cinéastes n'imaginent pas, à tort, faire des étincelles. Mais il attend son heure. Et reviendra pour qui sait attendre. ■

Éric Libiot



1. Le coffret *Claude Chabrol. Première vague* comptant sept films *(Les Biches, La Femme infidèle, Que la bête meure, Le Boucher…)* avec livret et bonus en pagaille vient de sortir chez Tamasa (79,90 €).

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA – SOCIETÉ D'EXPLOITATION ET DE DISTRIBUTION DE FILMS (SEDIF)

Son trait minimaliste et poétique est sa marque de fabrique, que l'on retrouve jusque dans les pages du *New York Times*. Dessinatrice de presse, illustratrice et désormais romancière, Marion Fayolle a imposé son style, à la fois symbolique et figuratif, faisant la part belle aux images fortes pour dire l'invisible et l'intime, et qui caractérise aujourd'hui son écriture. Depuis la ferme drômoise où elle s'est installée, celle qui reste attachée à ses racines ardéchoises se confie sur son travail, son rapport au monde et sur sa double actualité hivernale: la parution d'un recueil de dessins et de son deuxième roman, *Petit fruit*.

Marion Fayolle

D'UN INSTINCT À L'AUTRE

Les univers de Marion Fayolle ont quelque chose d'onirique ; des espaces où un surréalisme épuré déploie le récit, les sentiments et les liens entre les personnages. On aura d'abord découvert son travail d'illustratrice, caractérisé par un trait simple, faussement naïf. Celui-ci s'étale le plus souvent sur fond blanc, où évoluent des personnages, *« des pantins »*, dira-t-elle, qui représentent des sentiments, expriment une humaine poésie sans artifices. Au fil de son parcours, elle laisse les mots envahir ses pages, ajoute deux romans à son œuvre sans se déparer de son sens de l'image et de sa subtilité dans l'art du récit.

Nous rencontrons Marion Fayolle par écrans interposés, car elle vit dans son propre cocon poétique depuis presque huit ans avec son fils et son compagnon : une ferme, dans la Drôme, entourée d'animaux. *« Je participe au monde moderne, mais j'ai besoin de m'évader dans une réalité parallèle, de réinventer les choses sur fond blanc, d'enlever tout ce qui m'encombre, tout ce qui m'angoisse, et de repartir sur quelque chose de vierge. Pour sentir que s'il y a le monde réel, le monde imaginaire fait aussi partie de ma vie. »*

Comme un retour aux sources pour Marion Fayolle, qui naît en 1988 dans la campagne ardéchoise, où elle grandit avec sa famille, leurs animaux et l'omniprésence de la nature. Après un bac littéraire obtenu à Valence, elle poursuit son désir de se lancer dans le dessin, et part étudier à Strasbourg à l'École des arts décoratifs. C'est là que, pendant cinq années, elle affine ses talents d'illustratrice, découvre la possibilité de dessiner d'autres choses que ce que l'on voit, *« dessiner ce qu'on pense, ce qu'on ressent, utiliser le dessin pour incarner une forme d'abstraction ou d'invisible »*. Là, elle développe son attrait pour le récit poétique : *« Je n'avais en tout cas pas envie de faire du dessin exposé sur les murs, d'art, j'ai senti que j'étais vraiment attirée par l'objet du livre, et par la narration. »*

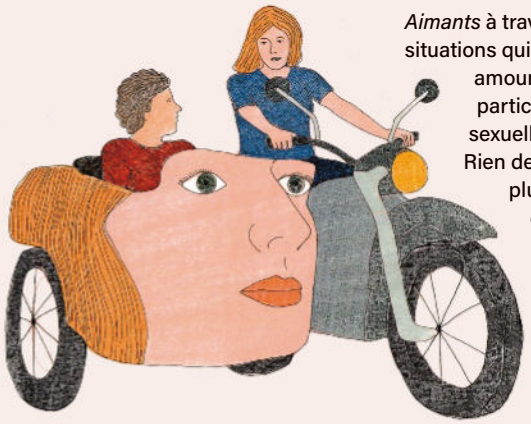
DESSINER L'AMBIVALENCE

Car dans ses recueils de dessins thématisés – *La Tendresse des pierres* (2013), par exemple, abordait la maladie de son père, *Les Coquins* (2014) traitait de sexualité, *Les Petits* (2020) de parentalité… –, l'illustratrice construit sa narration par l'addition d'images autonomes. *« Dans un objet relié, on peut faire coexister plein*

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

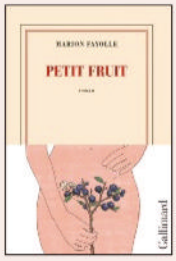
LES CONTOURS DE L'AMOUR

Un roman sur le désir d'enfant, *Petit fruit*, et un recueil de dessins sur les couples, *Les Aimants*, rendent compte de l'imaginaire singulier de Marion Fayolle, qui sait capter nos émotions, tout en couleurs et délicatesse.

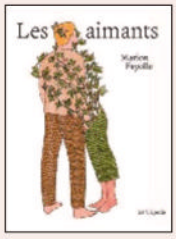


Un couple croqué dans *Les Aimants*.

C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui ont quitté le confort de leur vie pour devenir glaneurs, vivre de cueillette sauvage, sans planter ni cultiver. Le lecteur ne connaîtra ni leur nom ni leur apparence ; leurs contours sont définis par leurs sentiments et désirs, parmi lesquels celui d'être trois. Car le couple espère un enfant qui ne vient pas, et cette absence envahit le ventre et l'esprit de la femme. Les saisons passent, les dons de la nature leur permettent de prospérer, mais le petit fruit tant attendu n'arrive pas. Puis un homme se présente chez eux ; un homme qui ne dit rien, qui a les mains violettes et qui semble fasciné par la femme. Alors que cette dernière se prend de tendresse pour ce troisième inattendu, son époux peine à accepter que sa femme crée un lien avec un autre. Second roman de Marion Fayolle, *Petit fruit* est une gracieuse histoire d'amour, de désir et de possession, où les métaphores et les couleurs se conjuguent en une délicieuse poésie feutrée.
Par ailleurs, un bon dessin valant mieux qu'un long discours, Marion Fayolle, à l'aise au crayon et au clavier, déroule aussi la carte de ses tendres *Aimants* à travers une multitude de situations qui esquissent des relations amoureuses, des attachements particuliers, des équations sexuelles, des baisers volés. Rien de réaliste dans ces pages, plutôt une mise en trait et en couleurs des liens qui nous unissent ; ou qui unissent les aimants et les amants. C'est poétique et absurde – l'immense flotte de Glen Baxter dans l'air. Ici, c'est un couple dont seules les ombres s'embrassent, là un autre couple enlacé grâce à des serre-joints, plus loin un paon qui figure un sexe féminin ou un homme qui se promène avec son sexe en laisse. L'amour éclate mais l'humour également, comme ces ballons de baudruche en forme de visage, et Marion Fayolle finit par saisir ce qui lie les couples, quel que soit le genre : un imaginaire intime qui s'invente sur une plage face à un coucher de soleil ou lors d'un ballet d'autotamponneuses. **M.M. et Éric Libiot**



★★★☆☆
PETIT FRUIT
MARION FAYOLLE
128 P., GALLIMARD, 16 €.
EN LIBRAIRIES
LE 8 JANVIER.



EXTRAIT

★★★★☆
LES AIMANTS
MARION FAYOLLE
128 P., LE TRIPODE, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

d'émotions, plein de visions, et c'est la somme de tout ça qui, pour moi, finit par atteindre une sorte de justesse. » Le tout, dans une première partie de sa carrière, sans un seul mot, laissant libre cours aux représentations du lecteur. En fonction de la personne qui regarde le dessin, celui-ci sera interprété différemment : « *Les livres sont pour moi plus des questions que des réponses,* nous explique-t-elle. *J'aime quand ils viennent raconter des ambivalences, des contradictions, incarner un discours qui est dans la nuance et qui montre qu'une même chose est multiple.* »

Cette multiplicité, elle la cultive en ce qu'elle n'illustre pas un message précis ; le dessin arrive en tant que dessin, pas en tant qu'idée, un peu comme un rêve dont on n'a pas toutes les clés. Ses illustrations sont donc offertes à l'interprétation des lecteurs – parmi lesquels, nous confie-t-elle, de nombreux psychanalystes qui les utilisent pour faire parler leurs patients –, telles des allégories volontairement nimbées de mystère.

« COMME SI C'ÉTAIT LE NOYAU DES GENS »

En 2011, elle publie *L'Homme en pièces*, son projet d'études, avant de commencer à dessiner pour la presse en parallèle de ses recueils d'illustrations. Les mots viennent ensuite se mêler aux images, mais n'existent indépendamment d'elles que par loisir, sans dessein de publication. « *Pour moi, l'écriture, c'était beaucoup plus sérieux que le dessin, c'était quelque chose qui m'intimidait beaucoup.* » Puis vient la naissance de son fils ; alors que le garçon est petit, il a, pendant un temps, besoin que sa mère reste auprès de lui lorsqu'il s'endort. « *J'avais beaucoup de mal à ce moment-là à trouver du temps pour moi, donc plutôt que de le vivre comme une contrainte, je me suis dit que c'était un petit moment qu'il m'offrait, où j'étais dans le calme, l'obscurité, le silence.* »

Dans ce cadre informel, affranchie de la vertigineuse table de l'écrivain, elle commence à écrire sur son téléphone : « *Je me disais "j'écris parce que je ne peux pas dessiner dans le noir, donc j'écris des choses que j'aimerais dessiner".* » Mais l'exercice déverrouille l'écriture, qui se fait de plus en plus un plaisir, et permet notamment à Marion Fayolle d'explorer des territoires qu'elle n'atteint pas en dessins. « *On arrive dans une période qui me questionne beaucoup, un besoin pour les lecteurs de se reconnaître, une injonction à représenter*

MARION FAYOLLE/MAGNANI 2025

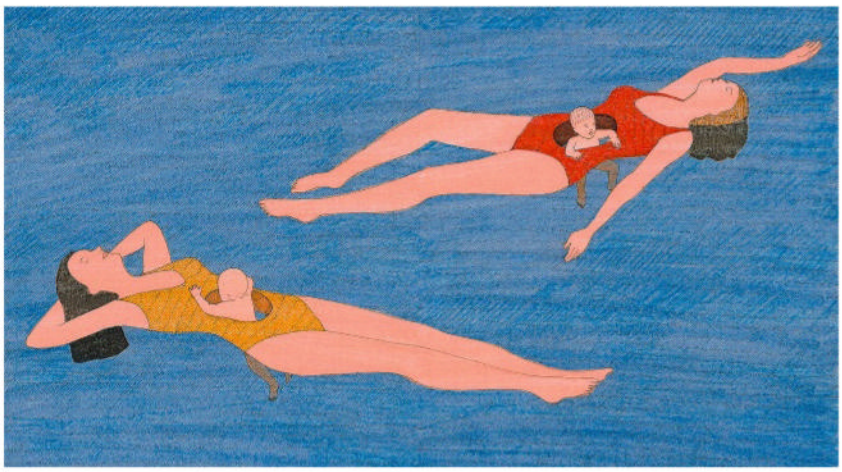


Illustration tirée des *Petits* (2020), un recueil de poèmes dessinés.

le réel, à se dire qu'il faut une multiplicité de corps, ce que je comprends en tant que réponse à des questions d'inclusivité et de politique. Moi, j'ai toujours défendu que je ne représentais pas des corps, mais des sortes de petits pantins : ce que je veux représenter, c'est comme si c'était le noyau des gens et pas leur aspect physique. Mais en dessinant, on est quand même bien obligé à un moment de faire un choix, une forme qui ressemble à un humain. Le texte peut s'émanciper de ça. On n'est pas obligé de décrire ses personnages, ils peuvent ne pas avoir d'apparence physique, ni de noms. »

Elle publie pour la première fois ses textes en 2022, dans un recueil de poésie, *Postillons*, ses « *premières gouttelettes vers la littérature* » puis son premier roman, *Du même bois*, en 2024, chez Gallimard. Depuis lors, Marion Fayolle vogue librement de l'illustration à l'écriture, alternant des temps méditatifs en dessin, la radio allumée, avec des sessions d'écriture plus fiévreuses, parfois « *en compagnonnage créatif* » avec des amis (« *comme quand on court à deux, si on a un point de côté on ne s'arrête pas !* »). Et l'on remarque rapidement que son inspiration littéraire a quelque chose d'éminemment pictural : « *J'aime avoir une écriture consciente, qui se laisse un peu faire par des images presque subliminales, qui viennent traverser les différentes couches du récit, comme si l'écriture était à la fois un fil et à la fois quelque chose de transparent. Comme si toutes les pages du livre étaient écrites sur des calques, et qu'on pouvait aussi, une fois le livre fermé, voir surgir quelque chose en transparence qui serait une autre lecture.* » Car, l'autrice le reconnaît volontiers, l'on ressent une grande porosité entre sa manière d'écrire et de dessiner. La plume ainsi viendrait simplement s'ajouter à la mallette de l'artiste, comme un outil supplémentaire pour donner vie aux inspirations, animer ces petits pantins, les aider à tendre un grand miroir aux lecteurs par un mécanisme nouveau.

Une mallette dont l'abondance des outils profite justement à cette rentrée d'hiver, qui voit la publication simultanée de deux livres de Marion Fayolle : un recueil d'illustrations, *Les Aimants*, et un roman, *Petit fruit*. Dans *Les Aimants*, qui s'inscrit à la suite des *Coquins* et des *Petits*, il est question – sans réponses, donc – d'amour, de relations amoureuses – saines, inquiétantes, selon le regard du lecteur –, de passion, de désir… Elle a donc réalisé les deux titres durant la même période, voguant de l'un à l'autre dans leur construction, leur permettant de s'entre-alimenter.

> « Je participe au monde moderne, mais j'ai besoin de m'évader dans une réalité parallèle, de réinventer les choses sur fond blanc »

L'ESPACE DU RÊVE

Car la question de l'amour, plus largement des liens entre les personnes, est omniprésente dans l'œuvre de Marion Fayolle. Ses personnages se croisent, se touchent, modifient leur corps ou celui de l'autre, s'emparent de l'espace, allégories des relations humaines. Dans *Petit fruit*, elle aborde la question du désir de maternité, la croise avec celle de la volonté de posséder, d'investir le corps de l'autre. Il y a là un homme et une femme, sans noms, dont la difficulté à avoir un enfant commence à prendre de la place, à empiéter sur le corps féminin. Jusqu'à l'arrivée d'un inconnu, un homme aux mains violettes, violettes comme la robe de la femme. Silencieux, mystérieux, mais pas inquiétant, il devient, comme le dit l'autrice, « *ce troisième qui vient vivre à la maison et qui n'est pas le troisième espéré* ». Et dont l'image s'est imposée à elle en rêve : « *J'ai fait un rêve autour de ce désir d'enfant, avec ce personnage qui venait frapper à la porte, et qui était quelqu'un avec qui on ne pouvait pas dialoguer, qui était comme derrière une vitre. Tout ce qu'on essayait de lui dire, ça ne l'atteignait pas, il était là sans être là. Et c'était très énigmatique, très étonnant. je me suis réveillée, je l'ai noté et j'ai commencé à écrire autour de ça, de ce personnage qui vient s'immiscer dans le couple.* »

C'est là que s'ouvre donc ce roman, qui fait valser les trois personnages sur trois temps, comme s'ils avaient été dessinés avec des outils différents. Leur danse révèle ainsi les creux, les manques, constitue cette dentelle feutrée qui, en deux romans déjà, définit le style unique de Marion Fayolle. Que cette image lui soit venue en rêve ne nous surprend guère ; l'autrice semble habitée par un instinct créatif : « *Avant tout, je fais ça parce que j'ai besoin de le faire, envie de le faire, j'écris à partir d'une sorte de force vitale. Je trouve ça fort et beau, d'écrire quelque chose en sincérité et de faire une espèce de don en espérant que les mots qu'on a écrits pour soi puissent faire du bien à quelqu'un d'autre, et exister, être transportés dans d'autres vies par d'autres corps…* » Un instinct créatif qui porte ses fruits, ceux-là d'une indubitable grandeur. ■

Margaux Morasso

MARION FAYOLLE/MAGNANI 2020

UNE CUVÉE 2025
sous le signe de Flaubert

La première phrase des uns peut être celle des autres. À l'image de ce célèbre incipit: « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar ». C'est en effet à partir du début de *Salammbô* de Gustave Flaubert que les participants au concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine* et Librinova devaient composer leur texte. Cette idée, on la doit à celui qui a accepté d'être président du jury, pour cette 8e édition: Miguel Bonnefoy. Près de 400 brèves fictions ont ainsi été envoyées et six d'entre elles ont été retenues pour une publication numérique. Dont *La Dévoration* de Richard Donini – notre préférée! –, que nous avons choisi de publier dans nos pages.

La Dévoration

PAR RICHARD DONINI

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

Gustave Flaubert posa sa plume et relut à haute voix, attentif à la juste cadence, à l'exacte sonorité des mots qui passaient d'abord par le souffle, puis vibraient dans la gorge, résonnaient dans la poitrine pour enfin trouver leur rythme.

Écrire était affaire de corps. Chaque phrase devenait une épreuve physique. Les mots étaient *chair*, substance vivante qu'il pétrissait, incarnait, lacérait, mettait à mort pour mieux les ressusciter. Flaubert n'effleurait pas l'imaginaire: il le vivait, le transpirait. Il fallait qu'il passât par tous les pores de sa peau avant de le coucher sur le papier.

« Mégara… » murmura-t-il. Le nom roulait sur sa langue comme un fruit charnu et sacré.

Le soir tombait sur Croisset dans une apothéose de pourpre et d'ambre. Par la fenêtre ouverte montaient les derniers plaisirs de l'été. Des voix de canotiers se mêlaient au clapotis des rames, des nageurs aux torses cuivrés s'abandonnaient à l'étreinte paresseuse d'une Seine améthyste, leurs corps scintillant dans l'onde comme des faunes d'une Arcadie normande. Quelques femmes en corset blanc se baignaient plus discrètement, leurs chevilles nues dans l'eau claire provoquant chez Gustave un trouble qu'il chassait aussitôt. Cette sensualité champêtre qui s'épanouissait au crépuscule de septembre contrastait étrangement avec l'incendie qui dévorait l'écrivain.

Il ferma les yeux. Les contrées de l'esprit obéissent à d'autres géographies que celles des cartes.

Pour Flaubert, en cet instant, la Seine charriait les parfums de la Méditerranée antique, les peupliers qui bordaient son pavillon se muaient en cyprès funéraires, les hirondelles en ibis sacrés et, dans le bruissement des frondaisons, il percevait les psalmodies sanglantes des prêtres de Moloch. Les voix de Carthage l'appelaient: plaintes de vierges immolées, rires de vestales, râles d'amour et d'agonie mêlés. Transmutation du réel, alchimie qui transformait le plomb normand en or carthaginois. Parmi ce chœur montant de la terre punique, une incantation dominait, plus pure et plus déchirante: celle de Salammbô.

Pourquoi Carthage? Pourquoi cette Afrique morte et oubliée quand la France se pâmait devant les marquises de Balzac et les grisettes de Murger? Écrire sur Carthage en 1857, c'était tourner le dos à son siècle, à cette modernité industrielle que célébraient ses contemporains, alors que Paris l'attendait.

Depuis l'acquittement du procès Bovary, toutes les portes lui étaient ouvertes. Les salons se disputaient l'auteur qui avait tenu tête au procureur impérial. Sainte-Beuve le courtisait, les Goncourt l'invitaient à leurs dîners littéraires, George Sand lui écrivait son admiration. Il pouvait quitter Rouen, « Athènes de l'épicerie » qu'il exécrait, s'installer boulevard du Temple, fréquenter Magny, devenir l'un de ces écrivains parisiens qui dictaient les modes et façonnaient l'opinion de leur temps. Mais quelque chose en lui se refusait à la facilité.

La beauté se conquérait loin du fracas des gloires éphémères.

Sept années s'étaient écoulées depuis que Gustave avait foulé la terre d'Afrique, respiré l'air brûlant de Tunis, marché sur les ruines de l'antique Carthage. C'était là qu'il avait entrevu Salammbô, senti sa présence charnelle sur les pierres mortes. Depuis, la fille d'Hamilcar hantait ses nuits. Il fallait qu'il la conquît, dénudât sa chair sous les voiles sacrés, caressât ses seins de vierge consacrée, pénétrât les secrets de son ventre.

C'était une faim de mâle, une concupiscence de démiurge qui voulait posséder jusqu'à l'âme de ses créatures. Flaubert était un ogre qui se nourrissait de ses chimères comme Saturne dévorait ses enfants. Cette pensée le faisait frémir.

***Salammbô* par Jean-Paul Sinibaldi, huile sur toile d'après le roman de Gustave Flaubert, 1885.**

Ceux qui l'avaient vu à l'œuvre témoignaient des lectures extraordinaires qu'il avait faites de *Madame Bovary* dans son jardin devenu « gueuloir », hurlant ses phrases, gesticulant comme un possédé, incarnant tour à tour l'héroïne et ses amants, épousant leurs désirs, vivant leurs extases jusqu'à l'hallucination. Il mimait leurs étreintes, se tordait dans leur volupté. Il arrivait qu'il vomît après ces séances, vidé par ce don de soi à sa créature. Pour lui, écrire, c'était aussi cela : une union mystique entre l'homme et ses chimères, qui le laissait épuisé, transfiguré.

Emma Bovary, tout le monde la connaissait sans la reconnaître. Cette bourgeoise habitait chaque salon de France, et pourtant personne n'avait su la voir avant lui. Compagne dans la médiocrité, il l'avait arrachée à l'anonymat. Salammbô, elle, surgissait d'un autre âge. Elle représentait le double mystique d'Emma, son reflet exotique et sacré. La Carthaginoise parlait à Gustave, non pas en mots – les dieux ne s'abaissent pas au langage – mais en visions. Elle dévoilait son visage : des traits fins et cruels où se mêlaient la pureté virginale et la perversité sacrée, des yeux de jais immenses, une bouche faite pour prononcer des incantations et recevoir des baisers mortels. Là où la Bovary se consumait d'ennui provincial, Salammbô brûlait de passion métaphysique. L'une expirait empoisonnée dans un bourg normand, l'autre périrait de ses extases dans la splendeur d'un palais carthaginois. Mais le même mal les rongeait : l'absolu.

Le président du jury
MIGUEL BONNEFOY

L'un n'empêche pas l'autre : voilà comment on pourrait résumer la vie de Miguel Bonnefoy, qu'un large public a découvert en 2025 avec un incroyable doublé lors de la saison des récompenses littéraires – à savoir l'attribution du grand prix du roman de l'Académie française et du prix Femina pour *Le Rêve du jaguar* (Rivages Poches) ! Né en 1986 d'une mère vénézuélienne et d'un père chilien, il grandit entre Caracas, Paris et Lisbonne. Après des études de lettres à la Sorbonne, il se lance dans l'écriture. Lauréat du prix du Jeune Écrivain pour sa nouvelle *Icare*, ce charismatique garçon est repéré par des éditeurs et il publie en 2015 son premier roman, *Le Voyage d'Octavio*. S'ensuivront entre autres *Sucre noir*, *Héritage* et *L'Inventeur*, qui confirmeront la singularité de cet auteur, réputé pour être un « champion » des rencontres littéraires.

COLLECTION PARTICULIÈRE, ITALIE - AURÉLIE LAMACHERE/LEEXTRA./MAISON DEYROLLE/ÉDITIONS RIVAGES

Les ruines de Carthage par William Linton.

Cette révélation éblouissait et effrayait Flaubert. Car il mesurait l'ampleur de la tâche qui l'attendait. Il ne s'agissait pas d'écrire un roman historique, ni de faire revivre une époque disparue. Il devait créer un mythe, incarner dans une seule femme toute la beauté et la cruauté de l'Orient immémorial. Pour cela, il deviendrait carthaginois, penserait dans une langue morte, communierait avec les dieux barbares de l'Afrique antique.

Trois coups discrets, presque timides, l'arrachèrent à sa rêverie.

— Monsieur, dit sa gouvernante après avoir entrouvert la porte, je sais que vous ne souhaitez pas être dérangé, mais…

— Si vous le savez, Suzanne, pourquoi le faites-vous alors ? maugréa-t-il.

— C'est que Monsieur Bouilhet est arrivé.

Flaubert se leva d'un bond.

— Nom de Dieu ! Mais pourquoi ne pas le dire tout de suite ? Faites-le monter, voyons, faites-le monter !

Bouilhet. L'ami de toujours, le confident littéraire, le seul homme dont il respectait sans réserve le jugement. Bouilhet, à la fois déversoir et accoucheur, voyait dans la pensée de Flaubert plus clairement que l'écrivain lui-même. Combien de soirées avaient-ils passées à débattre de prosodie, à disséquer les vers de Leconte de Lisle ou les romans de Balzac ! Louis comprendrait l'enjeu de cette nouvelle œuvre.

Celui-ci entra, vêtu de son éternel costume noir et l'œil toujours aussi vif. Embrassa son ami et s'installa dans le fauteuil de cuir près de la cheminée.

— Alors ? dit-il en désignant le manuscrit. Toujours empêtré dans ton roman carthaginois ?

Flaubert versa deux verres de cette petite prune de Domfront qui avait la vertu de réveiller les morts.

— « Empêtré » est le mot juste, Louis. Je viens d'en écrire les premiers mots…

— Montre-moi donc cette phrase miraculeuse.

Bouilhet lut attentivement, les lèvres remuant légèrement.

— Il est parfait, cet incipit. On y est d'emblée. Il contient tout : l'exotisme, la précision géographique et la promesse des jardins qui annonce la luxuriance de ton style. Je la vois, cette Carthage ! Cette phrase, c'est un portail. Il ne te reste plus qu'à le franchir.

Flaubert prit une profonde inspiration, puis secoua la tête.

— Cette phrase m'a coûté trois jours de travail. Trois jours ! Et maintenant, je prévois quatre années au moins pour achever le roman.

— Tu exagères toujours ! La perfection, mon ami, est l'ennemi du bon.

— Non, mon vieux, du médiocre ! répliqua Flaubert avec une véhémence soudaine.

Il se dirigea vers une armoire et en sortit un épais dossier relié de ficelles.

— Regarde ! Une des dernières versions du manuscrit de Bovary. Regarde les ratures, les ajouts, les corrections. Une phrase biffée, réécrite dix fois ! Un paragraphe entier transporté d'un chapitre à l'autre. Des mots essayés, rejetés, puis repris. C'est un supplice, Louis !

Bouilhet feuilleta le manuscrit, sidéré par la densité des corrections, ce palimpseste halluciné où l'on voyait la pensée de Flaubert s'affiner, se préciser, jusqu'à atteindre cette limpidité trompeuse qui caractérisait son style.

— C'est… c'est effrayant, finit-il par dire. On dirait les gribouillis d'un possédé. Ou les calculs d'un savant fou.

— Les deux peut-être, admit Flaubert avec un demi-sourire. Les critiques guettent ma chute. Ils ont été surpris par Bovary, ils ne s'attendaient pas à ce qu'un provincial, un amateur, produisît une œuvre de cette trempe. Maintenant, ils m'observent. Ils attendent que je trébuche.

Bouilhet reposa le manuscrit et fixa son ami.

— Tu te préoccupes trop de ce que pensent les autres, Gustave. Écris pour toi, pour ta propre satisfaction. C'est ce que tu as toujours fait, au fond.

Flaubert se laissa retomber dans son fauteuil, soudain épuisé.

— Je ne sais plus pourquoi j'écris…

Il y eut un silence que Bouilhet n'essaya pas de rompre. Puis Flaubert reprit, plus bas :

— Tu sais ce que je crois ? Je crois qu'il n'y a que le style qui compte. Le reste n'est que vanité. Seul le style est vrai, il est la façon dont un homme regarde le monde. Et si ce style est assez puissant, assez précis, assez parfait, alors peut-être, peut-être seulement, touche-t-il à l'éternel…

Flaubert se leva brusquement.

— Je veux te montrer quelque chose.

Il l'entraîna dans une pièce voisine, plus petite que son cabinet de travail, mais tout aussi encombrée de livres. Il ouvrit un coffre et en sortit un à un plusieurs objets : une petite statuette grossièrement taillée, un fragment de poterie, un morceau de tissu durci par le temps.

— Voilà tout ce que j'ai rapporté de Carthage. Des bribes, des miettes, de la poussière. Rien qui puisse faire revivre un monde !

Louis soupesa la statuette, examina avec intérêt les autres reliques.

— Mais tu as tes souvenirs, Gustave. Tes impressions.

— Mes souvenirs… Si tu savais comme ils s'effacent, comme ils se transforment. J'ai parcouru l'emplacement de Carthage sous un soleil de plomb, j'ai cru voir surgir des ombres entre les ruines, j'ai cru entendre des voix portées par le vent du désert. Mais était-ce vraiment la Carthage que j'imaginais, ou une Carthage reconstruite par mes lectures, par mes fantasmes d'Occidental ?

Il reprit les objets et les rangea avec un soin méticuleux.

— Je veux créer une Carthage assez crédible pour s'imposer comme une vérité. Plus vraie encore !

Bouilhet hocha la tête, comprenant soudain l'ampleur du défi que s'était fixé Flaubert.

WIKIPÉDIA

— Mais, pour cela, il te faut une documentation titanesque !

— Exactement ! s'exclama Flaubert. Je lis tout. Absolument tout ce qui concerne Carthage, les guerres puniques, la civilisation phénicienne. Des traités d'architecture, des récits de voyage, des études religieuses. Je veux savoir comment ils s'habillaient, ce qu'ils mangeaient, quels dieux ils adoraient et de quelle manière. Je veux connaître la couleur exacte du ciel au-dessus de Carthage, la forme précise des nuages, le bruit que faisait le vent en soufflant entre les colonnes des temples.

Bouilhet sourit, à la fois amusé et impressionné par la passion maniaque de son ami.

— À ce train-là, tu n'en finiras jamais.

— Si ! Je finirai ! Je dois finir ! lança Flaubert en frappant du poing sur la table. Je ne vais pas passer ma vie sur ce roman. Quatre ans, pas plus !

Ils retournèrent dans le cabinet de travail. La lumière avait changé. Sur le fleuve, les ombres s'allongeaient. Une brise légère, presque imperceptible, faisait frémir les rideaux, créant des jeux d'ombres qui ondulaient sur les murs.

— Alors, cette première phrase, dit Bouilhet. Elle est écrite. Qu'est-ce qui vient ensuite ?

— Demain.

— Quoi demain ?

— Je me lèverai à l'aube. Je relirai cette phrase. Je la modifierai probablement. Puis j'écrirai la suivante. Et ainsi de suite, jour après jour…

Bouilhet secoua la tête, mi-amusé, mi-consterné.

— Louis, il n'y a que la folie qui vaille. La folie et le style.

Suzanne était venue apporter des bougies et un souper que les deux hommes avaient à peine touché. Maintenant, ils fumaient en contemplant le long serpent obscur de la Seine.

— Mais dis-moi, Gustave. Pourquoi Mégara ?

La question allait droit au cœur du problème.

— C'est là que j'ai eu ma révélation.

Flaubert se leva, marcha vers la bibliothèque où s'alignaient ses carnets de voyage.

— Écoute ça : 15 mai 1850. Nous avons visité les ruines de Mégara. Rien ne subsiste des jardins fameux décrits par les historiens, mais on devine encore l'ordonnancement des terrasses. Du Camp a photographié une mosaïque représentant des poissons. Moi, j'ai senti quelque chose d'autre. Une présence, dirais-je si je n'avais peur du ridicule. Comme si les fantômes de l'ancienne Carthage rôdaient encore entre ces pierres.

Bouilhet hocha la tête. Il connaissait cette faculté de son ami à faire ressurgir la vie là où d'autres ne voyaient que ruines, à communiquer avec les époques mortes.

— E ton héroïne ? Comment s'appellera-t-elle ?

— Salammbô. Fille d'Hamilcar Barca, prêtresse de Tanit.

Le nom flotta dans la pièce comme un sortilège. Bouilhet le répéta à mi-voix, en goûta l'écho.

— C'est beau. Oriental et mystérieux. D'où vient-il ?

— De nulle part et de partout. Je l'ai forgé en pensant à ces noms puniques que j'ai relevés dans les inscriptions : Abdmelqart, Hannibal, Hasdrubal… Il fallait quelque chose qui sonnât authentique sans être documenté. La liberté dans la contrainte.

Ils parlèrent ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit. Bouilhet questionnait, suggérait, approuvait ou critiquait avec cette franchise brutale qui est la marque de l'amitié vraie. Flaubert exposait ses projets, ses doutes, ses ambitions démesurées. Il voulait rivaliser avec l'*Iliade*, rien de moins. Faire de cette guerre obscure entre Carthage et ses mercenaires révoltés une épopée comparable aux plus légendaires.

— Tu as lu *Les Martyrs* de Chateaubriand ? demanda Louis.

— Ah ! cette rhétorique creuse, ces personnages de carton-pâte… Non, moi je veux du sang, de la chair, de la vérité ! Que l'on sente l'odeur de l'encens dans les temples, la puanteur des charniers après les batailles !

Bouilhet sourit. Il retrouvait le Gustave d'autrefois qui scandalisait déjà leurs professeurs au collège de Rouen par ses compositions trop libres, trop passionnées.

— Attention quand même… L'époque n'est pas à l'audace.

Quand Bouilhet repartit, la maison retomba dans le silence. Un silence saturé de nard et de prières sauvages. Gustave Flaubert regagna son cabinet de travail. Dans la pénombre vacillante des bougies, les ombres se mirent à danser comme des hiérodules, les murs se couvrirent de mosaïques d'or et de porphyre. Par les fenêtres ouvertes montèrent des parfums de cinnamome. Son bureau se mua en palais. Et là, dans un froissement du temps, Salammbô apparut, entièrement dévoilée, sa nudité palpitant dans l'ombre dorée. Elle se donnait à lui. Enfin.

C'était à Croisset, faubourg de Rouen… ■

Le lauréat
RICHARD DONINI

DR

Un certain usage des mots peut en amener un autre. C'est le cas de Richard Donini, *« natif de l'Athènes du Nord »* (Valenciennes), qui a exercé les *« métiers de communicant et de concepteur au sein de grandes enseignes, avant de fonder [sa] propre agence free-lance »*. Ainsi, après avoir longtemps *« vendu des mots pour vendre des produits »*, s'est-il laissé tenter par une autre forme d'écriture en participant à divers concours de nouvelles. S'il a choisi de participer à l'opération organisée par *Lire Magazine* et Librinova, c'est notamment en raison de la *« radicalité de la contrainte »* proposée par Miguel Bonnefoy et de cette fameuse phrase de Flaubert. Il a d'ailleurs eu l'idée de sa nouvelle, *La Dévoration*, en se remémorant *« une visite à Croisset il y a quelques années avec un ami normand, le poète Emmanuel Dall'Aglio. Et ce fut un choc »*. Citant également Gracq, Céline ou Del Amo, cet amoureux du style vient de terminer une pièce de théâtre, *La Nuit contumace*, et avance dans son projet de roman monde, *« vaste fresque d'une centaine de récits qui révèlent ce que l'humanité n'a jamais voulu retenir de son histoire »*. À la lecture de la nouvelle ici publiée, certains éditeurs seraient-ils tentés d'y jeter un œil ?

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Après la terre (*Humus*, prix Interallié 2023), l'eau : GASPARD KŒNIG raconte dans *Aqua* les déboires d'une commune de l'Orne qui, possédant sa source, ne veut sous aucun prétexte être raccordée au réseau intercommunal. Cela pourrait ressembler à une version hydraulique de Clochermerle, et il y a de ça. Mais Kœnig explore son sujet dans toutes ses dimensions : politiques, techniques, agricoles, écologiques et idéologiques. C'est passionnant, souvent drôle, parfois vertigineux et toujours romanesque. Un récit très réussi, où tout coule de source.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur ouest-france.fr, à partir du 8 janvier.

« Le roman doit affronter son époque »

Après *Humus*, votre nouveau roman, *Aqua*, s'inscrit dans une série consacrée aux quatre éléments. Comment s'est imposé ce projet de tétralogie ?

Gaspard Koenig. Rien n'était prémédité. En finissant *Humus*, j'ai réalisé que je ne connaissais pas grand-chose à la terre, aux sols et que j'avais tout découvert en écrivant le livre. Mon ignorance était le reflet de notre déconnexion du vivant et des éléments fondamentaux qui le composent : la terre, l'eau, l'air et le feu. J'ai donc eu l'envie de poursuivre cette exploration qui a été tout aussi instructive avec *Aqua* qu'avec *Humus*.

***Aqua*, comme *Humus*, repose sur une impressionnante documentation qui fait de vos romans des hybrides entre la fiction et l'essai.**

G.K. Je considère le roman comme le genre le plus noble, le genre suprême, celui où l'on prend le plus de risques. Écrire un roman, contrairement à un essai, c'est écrire sans filet. L'exercice est plus intéressant, sans parler du plaisir bien supérieur de l'écriture, du mot, du style. Mais ce plaisir s'appuie en effet sur un travail d'enquête approfondi. Pendant près de cinq mois, je suis allé sur le terrain, j'ai rencontré des fonctionnaires spécialistes de l'eau, des préfets, des élus, des hydrologues. Cette masse d'informations, à moi d'en faire ensuite un vecteur d'imaginaire, de poésie. Quand on a compris ce qu'est précisément une source, on peut l'extrapoler de manière beaucoup plus littéraire.

À propos d'informations, racontez-nous l'histoire du dernier verre d'eau de Jules César…

G.K. C'est une blague d'hydrologues, mais qui en dit long sur la nature de l'eau. En fait, la quantité d'eau sur Terre est stable, c'est une masse finie. Mais, bien sûr, elle circule en permanence, composée de milliards de molécules. Statistiquement, si l'on calcule la façon dont elles se répartissent dans l'espace et le temps, on peut en déduire que, dans l'eau que je bois, il est possible de retrouver quelques molécules qui composaient le dernier verre d'eau de Jules César. L'eau nous lie, même si celle de l'époque de César était infiniment plus pure que la nôtre.

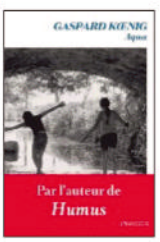
La littérature d'aujourd'hui s'empare-t-elle suffisamment de la question écologique ?

G.K. À l'évidence non. Le roman doit affronter son époque. Personnellement, je ne peux plus écrire sur autre chose. Quand on comprend la gravité du défi écologique, tout le reste semble dérisoire. Or, j'ai le sentiment qu'un certain nombre d'écrivains refusent l'obstacle. L'abondante production actuelle d'autofiction m'apparaît comme une forme de déni. Pour ne pas affronter le réel, l'extérieur, on parle de soi.

L'écologie, la pratiquez-vous dans votre vie quotidienne ?

G.K. En m'y intéressant, j'y viens forcément. Depuis *Humus*, je ne peux plus jeter un seul déchet organique dans une poubelle noire. Je cultive désormais mon jardin, j'ai la chance d'avoir ma source, ma pompe, mes panneaux solaires, une mare. Je suis bien plus heureux comme ça. ■

Propos recueillis par B.Le. (avec Jean Hurtin)



EXTRAIT

★★★★☆

AQUA

GASPARD KŒNIG

432 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €.

EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

AUDREY SOVIGNET – CARRE/L'OBSERVATOIRE

63 ET DE QUATRE POUR **PIERRE LEMAITRE !**

64

MÉLISSA DA COSTA LE COUP DU CHAPITEAU

LE CAHIER CRITIQUE

76 L'ÉGALITÉ DES CERVEAUX VUE PAR **LIONEL SHRIVER**

88 **ANTOINE COMPAGNON** EX-FAN DES SIXTIES

BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - ÉVA VERMAND/BELFOND - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BENJAMIN DIERSTEIN

Dernier feu d'artifice

Avec *14 juillet*, l'auteur clôt sa trilogie politique et policière « Bleus, blancs, rouges », consacrée aux ombres et lumières de la Ve République. Une ambition romanesque portée par une écriture précise, incarnée, rapide. Une saga passionnante de bout en bout.

Parce qu'un jour il faut bien conclure. Écrire le mot « fin » après la dernière phrase des trois tomes qui racontent les années plus ou moins sombres, et surtout agitées, de la France des années 1970-1980. Deux mille cinq cents pages furieuses et romanesques qui dessinent la politique et le crime de la Ve République, entre l'arrestation de Mesrine, les attentats d'Action directe, la compromission de la Françafrique, l'arrivée de la gauche au pouvoir, les barbouzes et la guerre des polices. Trois tomes signés Benjamin Dierstein : *Bleus, blancs, rouges*, *L'étendard sanglant est levé*, enfin *14 juillet,* qui paraît le 7 janvier. Ce qui se fait de mieux dans le secteur ; James Ellroy et son *American Tabloïd* en ligne de mire. Référence assumée et revendiquée sans une virgule de prétention, puisque les qualités sont là, par un quadra breton qui replace le roman noir dans le tumulte des eaux boueuses ayant fait les grandes heures du genre, bien loin des historiettes de *serial killer* tricolore qui envahissent les étagères.

JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION

Dans ce dernier tome, Jacquie Lienard et Marco Paolini, les deux policiers rivaux, et Robert Vauthier, le mercenaire, sont toujours les héros parmi des dizaines de personnages. L'une arpente la voie royale qui la mène au service de sécurité de l'Élysée, l'autre s'embourbe dans les affaires du SAC, le troisième fait le coup de main au sein d'une politique étrangère qui cache son jeu. La plongée sous les ors de la République mitterrandienne est passionnante, comme l'est la volonté de Dierstein de s'attacher davantage à l'intimité de son trio, entre douleurs muettes et désillusions programmées.

L'encre de *14 juillet* est encore fraîche et Benjamin Dierstein, joint par téléphone à la gare de Montauban, entre deux trains pour se rendre à un festival, prend justement conscience qu'une page se tourne : *« J'ai toujours du mal à me rendre compte que c'est fini car je travaille énormément à la réécriture. D'autant que je terminais le tome 2 au moment où je me lançais dans ce*

tome 3. En tout, ça m'a pris cinq ans. Mais là, ça y est. Fini. Terminé. Je suis bien sûr triste de quitter mes personnages parce que je les aime bien, mais je sais que je vais les retrouver pour faire le pont entre ma première trilogie et celle-là. » Quand c'est fini, y'en a encore ! On imagine (avec bonheur) ces centaines de pages à lire pour que les unes et les autres rejoignent les années 2010, époque à laquelle se situent *La sirène qui fume*, *La Défaite des idoles* et *La Cour des mirages*.

« UN AN ET DEMI SUR LA DOC »

On imagine aussi Benjamin Dierstein se replonger dans des kilos de documentation, récits, essais, podcasts, journaux, qu'il avale au petit déjeuner et ailleurs. « *J'ai passé un an et demi sur la doc. Je note tout. J'ai une mémoire pourrie et j'ai besoin d'une trace écrite. À la fin du livre, je remercie tous ces auteurs qui m'ont aidé et inspiré. C'est important. Bien sûr, je remets à ma sauce ce dont ils parlent mais c'est quand même eux qui m'ont donné les infos nécessaires que j'intègre ensuite à mon plan.* » Et revoici Ellroy. L'écrivain américain, il l'a dit et redit, construit d'abord un chapitrage déjà gros comme un roman pour ensuite le détailler et y mettre les formes. Benjamin Dierstein le suit à la trace : « *Ce qui m'excite le plus, c'est de construire ce plan. Le moment où le livre commence à naître. Les idées arrivent de partout, les personnages se mettent à vivre. Mais je ne m'interdis pas d'improviser et de changer de direction quand je suis dans le roman proprement dit. D'autant que l'écriture est aussi un grand plaisir. Je m'éclate. J'écris vite. Instinctivement. Ensuite, je réécris et je réécris encore. Je passe pas mal de temps avec mon dictionnaire des synonymes. Enfin, je revois tout avec Aurélien Masson, mon éditeur, dont le regard extérieur est essentiel.* » Rome ne s'est pas faite en un jour. Cette trilogie non plus.

On ne va pas se cacher derrière le petit doigt de son clavier : l'ampleur romanesque de la trilogie diersteinienne a peu à voir avec les lettres françaises, plutôt avec ce qui se fait outre-Atlantique. Le désir des romanciers s'épanouit aussi à travers leurs lectures, quitte à bousculer les traditions littéraires. « *Je ne suis pas du genre à avoir peur de cette ambition romanesque. Je bosse beaucoup pour m'assurer que ça fonctionne. Je suis persuadé qu'à force de travail on peut réussir un truc qui tienne la route.* » L'art de la litote. Ici, tous les dérapages sont contrôlés et le récit fonce à toute allure. La littérature et l'Histoire, main dans la main. ■ **Éric Libiot**

EXTRAIT

★★★★★
14 JUILLET
BENJAMIN DIERSTEIN
850 P., FLAMMARION, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

En fin de compte

PIERRE LEMAITRE referme lui aussi un chapitre, celui des « Années glorieuses », sa fresque politico-familiale se déroulant sur trente années (1945-1975) dans la France de l'après-guerre.

BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY

Selon le proverbe bien connu « chose promise, chose due », *Les Belles Promesses* boucle donc la boucle en réglant les comptes. Chez les Pelletier, ils sont courants, ils remontent à loin pour certains, ils sont tout nouveaux pour d'autres. Retrouvons donc cette famille que nous avions laissée en 1959, à la mort de Louis, son patriarche franco-libanais. Quatre ans ont passé, et les comptes sont bons pour l'un de ses fils, François, celui qui avait été de l'autre côté du rideau de fer dans le tome précédent : le journaliste est devenu romancier, et il organise une séance de signatures pour la sortie de son troisième livre. Tous les Pelletier s'y rendent : Angèle, la grand-mère, sa fille Hélène et son mari, l'épouse de François, celle de Jean, et les petits-enfants. Tous, sauf Jean, le frère aîné. En chemin, il a fait un petit détour aux grandes répercussions : témoin d'un incendie, il est entré dans l'immeuble en flammes, et… a sauvé un bébé. Pour la première fois, il a commis un acte héroïque. Les conséquences se déploient jusqu'à former une trame intime et familiale, nous permettant de retrouver les enfants du couple : Colette, qui continue à taire un traumatisme, et Philippe, qui entre dans l'excitation pubère.

Les lecteurs de Pierre Lemaitre se souviennent que si Jean a toujours été indécis et mollasson, il a également cédé à la violence. Ce tome rouvrant tous les comptes, il resserrera le piège autour de lui. Grâce à sa trame, *Les Belles Promesses* remplit la mission ultime : relier les nouvelles intrigues du tome et les anciennes histoires de la fresque, être ce roman qui accueille et clôt tout un cycle. Deux autres trames concernent aussi la famille, tout en racontant la France qui finit de se moderniser dans les années 1960. D'une part, la construction progressive du boulevard périphérique autour de Paris. D'autre part, le remembrement agricole dans les campagnes, provoquant un exode urbain vers Paris. Et donc, vers les Pelletier…

Le premier volet (*Le Grand Monde*, dont l'action se passait en 1948) lorgnait le roman d'aventures. Le suivant (*Le Silence et la Colère*, situé en 1952) avait des accents politiques et sociaux. Le troisième (*Un avenir radieux*, sis en 1959) tendait vers l'espionnage. Assez logiquement, malgré la ruse et l'humour noir de Lemaitre, ce volet final est un superbe roman psychologique et tragique. Toutes les couleurs des promesses… ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★★★
LES BELLES PROMESSES
PIERRE LEMAITRE
512 P., CALMANN-LÉVY, 23,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 JANVIER.

Mélissa Da Costa
Fauves

Après un énième affrontement avec son paternel, alcoolique notoire, en colère contre le monde entier, Tony, 17 ans, fait son baluchon et quitte le domicile familial. Au beau milieu de la nuit, allongé sur un banc, il observe le ballet d'une troupe composite en train de démonter un large chapiteau et voit là une occasion de fuir Paris pour de bon. Embauché dans un cirque, lancé sur les routes de France, il découvre un monde des marges fascinant, une famille de saltimbanques au talent aussi grand que leurs fêlures. À leur tête, Chavo, héritier d'une longue lignée, dresseur de fauves au regard perçant dont la dureté n'a d'égal que son amour pour les siens. Tony se place sous sa coupe, tente de faire ses preuves pour gravir les échelons avec une obsession grandissante pour les félins tapis dans ces cages et notamment Asia, panthère nébuleuse, majestueuse, indomptable. Mais en même temps, il joue à un jeu dangereux avec Sabrina, guérisseuse et compagne de Chavo, qui l'initie à la vie en même temps qu'elle apaise ses maux. C'est le monde avec sa beauté, ses peines et sa violence qui se rejoue dans cette communauté itinérante. Les hommes se tuent à la tâche et noient leurs douleurs dans l'alcool, les femmes servent, souffrent mais ourdissent en coulisse une sourde révolte. Entre une solidarité indéfectible et une animalité féroce prête partout à surgir et rugir, Tony a-t-il trouvé un éden ou se reconstruire ou un nouvel enfer, propice au pire ? Dans un cirque, au plus près des fauves, le roman d'une rédemption impossible. Un tour de piste réussi : avec *Fauves*, la mue de Mélissa Da Costa se poursuit. ■ **Léonard Desbrières**

FAUVES
MÉLISSA DA COSTA
480 P., 23,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

2020
Après une éclosion sur la plateforme d'autoédition monbestseller.com, et un succès éclatant dans la petite maison d'édition Carnets nord et surtout au Livre de Poche avec *Tout le bleu du ciel*, Mélissa Da Costa a 30 ans quand elle rejoint Albin Michel où elle publiera *Les Lendemains*, première pierre d'une irrésistible ascension vers les sommets.

2024
Selon un rapport du *Figaro*, Mélissa Da Costa devient l'autrice la plus lue de France, prenant la place qu'occupait Guillaume Musso depuis douze ans. Elle a conservé cette année la première place avec 1162730 exemplaires vendus, toujours devant Guillaume Musso et Morgane Moncomble.

2026
Avec *Fauves*, son neuvième roman, Mélissa Da Costa prend ses lecteurs à contrepied et s'éloigne du registre feel-good qui lui a longtemps collé à la peau et qu'elle a toujours réfuté.

I
DÉFIER

1

La porte du bar s'ouvre à la volée. Un instant, la nuit se trouble, déchirée par les voix d'hommes, un morceau de Pink Floyd – « Pigs » –, et par la lumière orangée du pub, une lueur faiblarde, étouffée par la fumée opaque des cigarettes. La silhouette qui surgit est mince, déliée, titubante. Elle s'arrête et semble se demander ce qu'elle fait là. Le jeune garçon, puisque c'est un garçon, et pas encore un homme, sweat à capuche gris au col déchiré, manches tachées d'auréoles sombres, visage tuméfié et baskets dénouées, crache au sol. Il y met toute sa rage. Une fois, deux fois. Puis il remonte sur son épaule un sac lourd au tissu usé. Un de ces sacs de collégien qui ont un jour été customisés à coups de Blanco. Les prénoms d'amis ou d'amoureuses. Oubliés en partie ; le blanc est délavé. Le jeune homme remonte son jean débraillé. Il n'a pas refermé sa braguette. Puis il se remet en route. Tout est calme sur cette rive. L'inverse de l'autre berge, en face, où ça cogne, ça chuinte, ça grince. Les grues portiques s'agitent sous les néons agressifs. Les chariots élévateurs hurlent une mélodie dissonante. Les nacelles déploient leurs bras métalliques. Les bateaux de service accostent les géants des mers : porte-conteneurs, huiliers, pétroliers, minéraliers. Les monstres, comme aimait les appeler son père, André, du temps où il faisait partie de ce chantier.

Le jeune homme cherche quelque chose dans la poche arrière de son jean. Un paquet de cigarettes humide qu'il extrait, victorieux, celui qu'il a réussi à subtiliser au vieux Fernand dans le bar, trop occupé qu'il était à fixer le jeu de fléchettes. Il pleut à verse mais il ne semble pas s'en formaliser. Il fait claquer son briquet une fois, deux, trois, parvient enfin à embraser la cigarette. Il inspire avec soulagement. La berge est déserte. Mal famée. On raconte des histoires sordides de viols, d'agressions, de bagarres. Entre les conteneurs rouillés et abandonnés, on trouve parfois un type en train d'uriner ou un autre en train de cuver, allongé à même le sol. À l'époque où il venait avec André, celui-ci ne manquait pas de les montrer du doigt, plein de hargne et de mépris, se croyant meilleur qu'eux. « Regarde-moi ces pauvres merdes. » Il parlait fort, exprès. Une bonne bagarre pour clôturer une soirée de beuverie, c'était la cerise sur le gâteau, même s'il en sortait vaincu. La bouche sanguinolente, l'œil mauvais, le verbe incertain, il balbutiait : « Il a eu son compte. Le salaud a eu son compte, tu peux me croire. » Et son fils jamais ne cherchait à le contredire.

Il marche, toujours. Ses pas le portent au hasard, pourrait-on croire tant il semble perdu, jusqu'à la jonction de la berge silencieuse et d'une rue plus animée. Rue Stanislas. Quelques boutiques, dont les vitrines allumées luisent dans la nuit, un abri de bus et le néon blafard d'une pharmacie. Plus loin, la place du marché, où ça s'agite. Bruits métalliques, ordres secs, moteurs de camions qui effectuent des marches arrière, coups de marteau. Le jeune homme se dirige par-là, vaguement intrigué. Il jette sa clope par terre, ne l'écrase même pas. La pluie se charge de l'éteindre. Une pluie qui redouble d'intensité. Le grand chapiteau qui ornait encore la place principale de Chauvant quelques heures auparavant, jaune et bleu, criard, n'est plus. La toile baigne dans l'eau, au sol. Des hommes – une dizaine – s'activent à la lueur d'un projecteur pour démonter la structure métallique, regrouper les piquets, les glisser dans des housses qu'ils jettent ensuite à l'arrière de camions, pressés. Le jeune homme se laisse tomber sur un banc malgré l'averse. Il passe sa main sur sa bouche tuméfiée. Il regarde s'activer les hommes.

« On accélère ! ordonne un type aux cheveux noirs gominés qui porte un costume ridicule sur le dos, noir et or. Ça se lève, les rafales vont arriver à une heure, on a intérêt à tout remballer avant ! »

Personne ne moufte. Sur son banc, le jeune homme se laisse aller, bercé par le va-et-vient énergique des hommes qui accélèrent le mouvement. Au fond de la place, une file de camionnettes et d'authentiques roulottes aux couleurs jaune et bleu de la compagnie de cirque s'est formée, attendant patiemment la fin de l'opération de démontage. En lettres blanches, sur chacune d'entre elles on peut lire : COMPAGNIE PULKO. Puis, en caractères plus petits : *cirque familial et authentique.*

IL GRIMACE EN SE RENDANT COMPTE QU'IL FORMULE LES MÊMES REMARQUES QU'ANDRÉ. SON PATERNEL LUI A DÉTEINT DESSUS

Il perd la notion du temps, somnole quelques instants. Quand il se réveille, ses vêtements et ses cheveux sont trempés. La bâche jaune et bleu a disparu, pliée par les hommes, chargée à bord du plus gros camion. Les ouvriers hissent les dernières caisses renfermant les éléments de structure métallique. L'homme au costume ridicule noir et or éteint le projecteur. Là-bas, la longue file de fourgons s'anime : les feux de croisement s'allument, les moteurs toussotent. La compagnie Pulko est prête à partir. *Bon débarras*, songe le jeune homme. *Des manouches, y en a bien assez partout.* Il grimace en se rendant compte qu'il formule les mêmes remarques qu'André. Son paternel lui a déteint dessus. *Non ! Plutôt crever !*

Soudain, peut-être à la pensée de son père, il est pris d'une brusque bouffée d'angoisse. L'ivresse l'a anesthésié quelques heures, lui a fait oublier les douleurs dans son corps : sa lèvre éclatée, et puis son doigt. Il a dû se briser une phalange, là où la peau noircit. L'alcool lui a surtout fait oublier l'essentiel : il ne peut plus remettre les pieds chez lui après cette soirée. Pas avant longtemps. Il connaît André. Il ne lui pardonnera pas de sitôt… C'est pourquoi il a entassé pêle-mêle dans son sac ses papiers d'identité, un cutter, dix ans d'économies en petites coupures et un anorak. Le premier bus du matin passera dans cinq heures. C'est long. Trop long. Le vent s'est mis à souffler. Des rafales le feront bientôt grelotter. Il se lève dans un sursaut, fait quelques pas précipités.

« Hé ! » crie-t-il.

Sur la place, deux hommes referment la lourde porte du camion contenant le chapiteau démonté. Celui au costume noir et or fume un gros cigare, insensible à la pluie. Les autres ont tous disparu. Ils ont rejoint les camionnettes et les roulottes, pressés de déguerpir. Bientôt il ne restera plus personne. Juste une place vide.

« Hé ! » répète-t-il plus fort.

Près du camion, les ouvriers se retournent.

« Oui ? lance l'un des deux en le lorgnant d'un œil noir.

— Vous embauchez ? »

Un silence. Les deux hommes échangent un regard, hésitent. Il répète, plus pressant : « Vous cherchez de la main-d'œuvre ? Pour monter, démonter le chapiteau. Distribuer des tracts, vider les poubelles, n'importe quoi. Vous cherchez des gens ? »

L'un d'eux finit par lui désigner le costume noir et or.

« Lui. Chavo. Demande. »

Ce sont les seuls mots qu'il prononce, avec un léger accent slave, avant de se détourner.

Le jeune homme ne se le fait pas dire deux fois. Il apostrophe aussitôt le dénommé Chavo : « Hé ! Hé, Chavo ? »

« QU'EST-CE QU'IL Y A, PADRE ? — JE TE PRÉSENTE TONY. TU LE FAIS MONTER AVEC LES CHEVAUX »

L'homme recrache une fumée grise qui s'évanouit dans la nuit, l'inspecte des pieds à la tête, le cigare toujours aux lèvres. C'est un homme d'âge mûr dont le maquillage, abondamment appliqué, masque en partie les rides. Il doit avoir quarante ans. Peut-être quarante-cinq. Ses yeux verts évoquent ceux d'un chat. Vifs. Méfiants.

« Oui ? » finit-il par lâcher.

Le jeune homme est déstabilisé par la froideur du regard. Mais il se reprend bien vite.

« Vous embauchez ? Je peux faire n'importe quoi. Je ne rechigne pas à la tâche. J'ai bossé sur le chantier là-bas. »

Il désigne d'un geste du menton le bras de mer et l'autre rive. Le port industriel. Chavo l'observe avec une intensité qui le met mal à l'aise, l'œil affûté, tranchant.

« T'es majeur ?

— Oui ! répond-il avec soulagement.Oui, je suis majeur !

— Je veux pas d'emmerdes.

— Il n'y en aura pas. Je vous le promets. »

Chavo se baisse, éteint son cigare contre le bitume, se relève.

« Bien. Ici on tolère pas les bagarreurs. Si c'est ton cas, t'as intérêt à passer ton chemin. »

Le jeune homme hoche la tête, les épaules légèrement courbées, affichant une mine de repentir.

« Ton nom ?

— Hein ?

— C'est quoi ton nom ?

— Tony.

— Tony, t'as rien contre le fait de dormir avec les chevaux ? »

Il ouvre la bouche, étonné, mais le regard vert glacial l'empêche d'hésiter trop longtemps.

« Non. Ça me va.

— Bon, alors viens. Le vent s'est levé et les animaux commencent à s'agacer. »

D'un geste, il ordonne à Tony de le suivre. Ils traversent la place d'un pas vif. Le vent balaie la grand-place déserte. En fin de convoi, après les camionnettes et les roulottes, se trouvent deux semi-remorques portant la mention : ATTENTION, TRANSPORT D'ANIMAUX. Chavo s'arrête devant le dernier, donne deux coups dans la carrosserie. Le chauffeur, endormi derrière son volant, se redresse brusquement.

« Ouvre, Freddy ! »

L'homme descend illico du véhicule avec un regard plein de déférence. Visiblement, Chavo est le grand chef, ici.

« Qu'est-ce qu'il y a, Padre ?

— Je te présente Tony. Tu le fais monter avec les chevaux. »

Le dénommé Freddy jette un regard étonné au jeune homme, puis à Chavo, mais il ne bronche pas. Il hoche la tête.

« Viens, Tony ! »

Ils font le tour du semi-remorque. Tony remonte son sac sur l'épaule, repousse les cheveux ruisselants qui lui collent au front. Les portes s'ouvrent dans un grincement. Une odeur d'écurie prend Tony au nez : crottin, paille, copeaux, cuir des bêtes. Un cheval s'ébroue dans l'obscurité.

« Tout doux ! » lance sèchement Freddy à la bête. Puis, se tournant vers Tony : « Grimpe. Tu as de la paille pour dormir. »

Tony se hisse, étouffe un cri de douleur après s'être appuyé sur sa main blessée. Le faible éclairage de la place lui permet d'apercevoir les silhouettes de cinq chevaux parqués dans de minuscules box métalliques tapissés de paille, et les ballots qui lui serviront de couchage.

« T'as besoin de pisser ? lui lance Chavo. On a six heures de route, alors si t'as besoin, vaut mieux le dire tout de suite.

— Non, ça va.

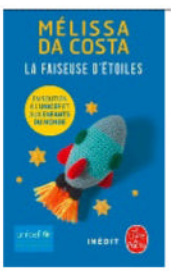
— Bon. »

Les lourdes portes se referment sur lui, le plongeant dans une obscurité totale. Dehors, le gravier crisse sous les chaussures des deux hommes. Ils parlent, et Tony attrape quelques paroles au vol.

« Il va faire quoi le gosse ? demande Freddy.

— Je sais pas. Ce qui se présentera. »

Ils s'éloignent, bientôt Tony n'entend plus rien hormis les claquements agacés des sabots des bêtes et le sifflement des rafales. Il a menti. Il a dix-sept ans. Il en paraît légèrement plus à cause de son air dur, de ses mâchoires contractées en permanence. Il a la tête d'un type qu'il ne faut pas emmerder. Il a été à bonne école avec le paternel. ■



L'INFO EN PLUS

Après avoir reversé, en 2023, les droits de son roman *La Faiseuse d'étoiles*, collectant plus de 500 000 euros au profit des programmes d'écovillages à Madagascar, Mélissa Da Costa est devenue il y a quelques semaines ambassadrices de l'Unicef France. Une reconnaissance de son implication constante pour la défense des droits de l'enfant et un moyen pour l'autrice de *« donner un élan nouveau à* [son] *engagement, de transformer les mots en gestes, les intentions en actions, pour contribuer, à* [son] *échelle, à un avenir plus juste pour les générations futures ».*

PATRICIA REZNIKOV

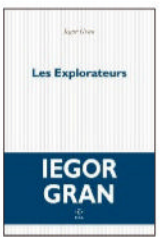
AUDREY SOVIGNET

Là où l'enfance se love

« *L'appartement de mon père est un des rares endroits sur terre où je suis certain d'avoir été* », écrit Hugo Lindenberg dans *Les Années souterraines*. Et pourtant, pas une seule photo de lui dans ce lieu. À 5 ans, après le suicide de sa mère, et jusqu'à ses 15 ans, le narrateur a vécu à l'isolement dans cette geôle paternelle où il était paradoxalement toujours de passage. Sauvé de cet enfer, le voilà qui revient de Californie, où il réside désormais, pour vendre l'appartement de ce père disparu. Mais revoir ce lieu d'une « *enfance sans égards* » est difficile. Il procrastine et s'installe dans un petit hôtel, dans ce quartier du 15e arrondissement, près des anciens abattoirs de Vaugirard. Ça ne s'invente pas. Sa compagne le pousse à solder ce passé car, pense-t-elle, tant qu'il le hantera ils ne pourront avoir d'enfants. Il croise la route d'une jolie veuve et de son fils. Le voici soudain orphelin amoureux de cette mère et père-magicien du garçonnet émerveillé. Ironie du sort, leur appartement est juste au-dessus de celui qu'il a partagé avec son père. Ce géniteur, ce Golem-poupée russe, héritier de la Shoah, opaque et incapable au monde. Ce père qui ne lui a jamais donné les clés de leur appartement et qui y a accueilli une vraie marâtre. Pages terribles sur ce lieu sale, négligé, sans âme et sans amour où, à l'adolescence, il est à peine toléré. Sur l'enfant, arraché à son passé, qui marche tête baissée dans ce « *chemin de ronces* », exilé du dedans. Sur ce garçon qui s'enroule dans une robe de sa mère et qui ne peut inviter personne chez lui. Quelque chose de cette ordalie enfantine nous rappelle Jules Vallès. Héritier de la tombe – creusée par l'histoire du xxe siècle – où son père l'a fait grandir, il doit s'en défaire. Il faut se noyer un peu pour exister, dit-il, et pour ensuite l'écrire. Lindenberg renoue avec la délicatesse et la poésie bouleversantes de son premier roman. Un texte profond, aux mille errements et tristesses, aux chatoiements renversants de l'esprit et du cœur.

COMMENT, À 16 ANS, DONNER VIE À SES RÊVERIES HÉROÏQUES ?

Iegor Gran, lui, nous a habitués à son merveilleux sens de l'absurde, à son humour grinçant, quelque chose de Gogol et d'Alfred Jarry, deux auteurs emblématiques de ses deux patries. Ici, le fin observateur de nos sociétés s'observe lui-même et se raconte en classe de seconde au lycée Marie-Curie de Sceaux. Nous sommes en 1979. Comment, à 16 ans, surmonter le vide abyssal des cours et donner vie à ses rêveries héroïques et amoureuses ? Le narrateur, Siniavski, fils de dissident russe ayant tâté de six ans de Goulag, et quatre copains se lancent dans un jeu d'observation de leurs professeurs. Il leur apparaît vite que ces derniers sont contrôlés à distance par des entités psychiques. Nourris de leurs lectures, Dostoïevski ou *Donjons et Dragons*, ils entrent en clandestinité et les scrutent sans pitié. Bientôt, la planète Zugul est le lieu où tout s'opère. Les enseignants communiquent avec elle via des codes secrets, néons qui clignotent, chaussettes dépareillées, ou à travers les vers de Rimbaud. Le jour où le journal de Zugul est découvert par les profs, c'est le scandale. L'auteur se remémore ses élucubrations adolescentes ou ses discussions sur le pouvoir de la fiction. Plein de tendresse pour ses personnages, il nous rappelle, dans *Les Explorateurs*, que nous avons tous été tentés de voir les adultes comme des mercenaires de la planète Zugul, un astre particulièrement absurde, avant de la rejoindre à notre tour. Réjouissant ! ■



★★★☆☆
LES ANNÉES SOUTERRAINES
HUGO LINDENBERG
272 P., FLAMMARION, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

★★★☆☆
LES EXPLORATEURS
IEGOR GRAN
240 P., P.O.L, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

NICOLAS CHEMLA

Mécaniques de l'errance

Un baroudeur à moto, ancien génie de la French Tech, sillonne le Valais suisse en quête d'un sens à sa vie. Concentré de noirceur et d'énergie, *L'Ensorcelé* fascine par son tempo imparable, son esprit post-décadent et sa critique sociale jamais assénée.

Un voyageur solitaire s'offre un road-trip à moto du côté de la Suisse. Avec sa bécane rutilante, son allure de bûcheron, ses bagues en forme de crânes et son Laguiole en corne d'Aubrac, il fait penser à un *Hell's Angel* mâtiné d'homme des cavernes. Mais les apparences sont trompeuses. Derrière son look suranné se cache un ancien génie de la French Tech, ex-consultant en communication, fondateur d'une boîte à succès qu'il a revendue à prix d'or. Il aurait pu continuer sa trajectoire dans le monde des affaires mais il a préféré prendre la tangente, frappé par la crise de la quarantaine. Sa compagne l'a quitté, et lui-même a l'impression de ne plus comprendre grand-chose au monde qui l'entoure. Il se croyait progressiste, à la page, ouvert d'esprit ; pourtant, la génération de sa fille le regarde comme un véritable dinosaure, bourré de préjugés, vaguement ridicule avec ses références culturelles anachroniques, classiques du rock, peinture impressionniste et chefs-d'œuvre du cinéma américain comme *Easy Rider*, son film culte.

Dans son milieu professionnel aussi, les temps ont changé : le pouvoir est aux mains de managers bien nés qui parlent en novlangue et qui lui font comprendre chaque fois qu'ils le peuvent qu'il n'est pas de leur monde. « *Lui, le fils bâtard d'un chauffeur de taxi immigré et d'une bibliothécaire expatriée, avec son physique de catcheur qu'il n'était pas, et son visage hirsute de montagnard qu'il n'était pas non plus, il avait l'impression d'être un usurpateur, un élément étranger, envahissant, à peine toléré.* » Alors, déçu, meurtri, aigri, il a tout envoyé balader pour se lancer dans des excursions autour du monde, soit à moto, soit à pied. Comme une tentative un peu désespérée de retrouver du sens à la vie. Quand le roman commence, il arpente le Valais suisse, haut lieu des chasses aux sorcières au XV^e^ siècle. Son trajet le mène près d'un barrage. Dans le barrage, il y a une porte. Derrière la porte, un tunnel. Et au bout de ce tunnel ?

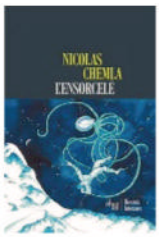
UNE RÉUSSITE TOTALE

Les lecteurs des précédents romans de Nicolas Chemla, notamment *L'Abîme* (2023), retrouveront dans *L'Ensorcelé* les thèmes et l'ambiance de l'auteur, mais dosés différemment, mieux équilibrés sans doute, et plus efficaces. L'influence du décadentisme et de l'esthétique fin-de-siècle s'efface légèrement, ce qui n'empêche

S.PALOMBARI/LE CHERCHE MIDI

pas Chemla d'employer encore des mots comme « chtonien », un adjectif qu'il doit être l'un des derniers écrivains français à écrire couramment. La dimension de critique de la modernité, qu'il s'agisse des nouvelles idéologies à la mode ou des outils d'abrutissement comme TikTok, gagne en revanche du terrain dans l'économie générale du roman. Tout le talent de Nicolas Chemla consiste alors à tisser cet aspect « social » plus prégnant avec la confession du personnage, pour tenir ainsi les deux bouts de la corde.

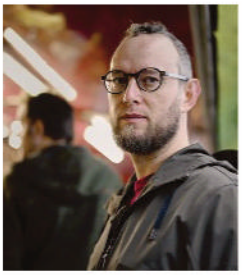
Autant le dire tout de suite, la réussite est totale. Chemla a composé son récit autour d'un seul fil narratif, en articulant les réflexions du personnage avec les flash-back sur sa vie d'avant. Les deux aspects s'enchaînent avec un naturel parfait, aérés régulièrement par les menues péripéties de son excursion dans le Valais. Ça n'a l'air de rien, mais cette composition – au sens musical – a quelque chose d'une mécanique de précision, à la fois complexe et parfaitement fluide, sans à-coups ni ralentissement. La vitesse, tel est d'ailleurs le principal mérite de l'écriture de Chemla, qui a opté pour un flux quasi ininterrompu, découpé en seulement trois chapitres, avec de rares astérismes pour ménager de courtes pauses. Le style oral des conversations, les anglicismes surgis çà et là donnent à la prose un côté quasi brutaliste, qui contraste avec les ornements issus du roman fin-de-siècle et du fantastique. En un mot : ensorcelant ! ■ **Bernard Quiriny**



★★★★★
L'ENSORCELÉ
NICOLAS CHEMLA
256 P., LE CHERCHE MIDI, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

Des hommes dans la caverne

Coincés au fond d'une grotte, les protagonistes du roman de DIMITRI ROUCHON-BORIE cherchent à tout prix à se frayer un chemin vers la lumière. Horrifique et jubilatoire.



Pour Dimitri Rouchon-Borie, ancien chroniqueur judiciaire hanté par l'origine de la violence, le flux de conscience est bien plus qu'une technique d'écriture, c'est un territoire du roman à investir, où prolifèrent les angoisses, les traumas, les cauchemars : véritables moteurs de ses histoires. *Le Démon de la Colline aux loups* nous avait foudroyé en déployant avec un style cru, brutal, l'ultime introspection d'un prisonnier au seuil de l'abîme. *Mouette* parachève avec maestria ce chœur déchirant de psychés gangrenées par le mal. Un homme se réveille dans une grotte étroite et sombre, en partie amnésique. De haute lutte, il progresse dans les goulots de ce qu'il appelle le Boyau, comme s'il était la proie d'un organisme vivant. Jusqu'à atteindre un camp de base établi par trois compagnons de galère. Une microsociété obsédée à l'idée de trouver un chemin vers la lumière, régie par des règles, des croyances, qui va se retrouver bousculée par l'arrivée d'une femme. Qui est-elle ? Que sait-elle de leur tombeau ? Ce roman traite-t-il vraiment de spéléo ? Série B horrifique jubilatoire ambiance *The Descent*, labyrinthe aux confins de la folie piochant autant dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* que dans *Shutter Island*, puissante réflexion sur le pouvoir du langage comme ultime recours pour se raccrocher aux branches du réel, *Mouette* étouffe et tourmente, surprend et tiraille, étreint et émeut. De ces romans de genre tentaculaires, décomplexés, qui vous rappellent pourquoi vous faites ce métier. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
MOUETTE
DIMITRI ROUCHON-BORIE
224 P., LE TRIPODE, 19 €. EN
LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

CAMILLE ANDRÉ CMJN/TRIPODE - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Alerte disparition

Avez-vous déjà entendu parler de la rhytine de Steller ? Il est de toute façon peu probable que vous ayez pu croiser ce mammifère marin. En 1741, un naturaliste allemand, Georg Wilhelm Steller, faisait partie d'une expédition dans un coin du Pacifique Nord – qu'on appellera à cette occasion détroit de Béring ! La vision de cette créature fascina et terrifia à la fois l'équipage, un peu affamé. L'ambitieux Steller songea, lui, à *« la perspective d'accoupler son nom à une découverte »*. Mais qui dit observation dit aussi capture, abattage, dissection pour en savoir plus sur cette *« vache de mer »*, au *« lait riche et doux »*. Mais les vertus de la peau, de la graisse et de la chair de l'animal ne tarderont pas à se révéler, tout comme la sauvagerie humaine – valant à l'espèce de disparaître officiellement en 1768…
Mais *L'Extinction des vaches de mer* dépasse le simple récit d'exploration et la réflexion zoologique dans son dernier tiers, lorsque Adèle Rosenfeld l'ouvre à une réflexion plus large – et bouleversante – sur la mémoire et la transmission.
On aura aussi été sensible au premier roman du Suisse Jonas Sollberger qui, lui aussi, repose sur une disparition animalière. Celle de Moïse, l'oiseau d'Elie, qui s'est envolé dans la forêt ténébreuse, où le danger est partout. Elie l'appelle, tout comme sa sœur et sa mère appellent ce dernier – d'où le titre, *Viens Elie*. L'argument de cette brève fiction est certes minimaliste, mais l'ensemble tient en haleine grâce à une phrase qui n'en finit pas, comme un temps suspendu qui, au fil des pages, révèle son le sujet – celui de l'affirmation de soi. Ce drôle d'oiseau en chacun de nous.

★★★★☆
L'EXTINCTION DES VACHES DE MER
ADÈLE ROSENFELD
160 P., GRASSET, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

★★★☆☆
VIENS ELIE
JONAS SOLLBERGER
144 P., MINUIT, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

ET AUSSI...

★★★★☆

QUERELLE À LA FRANÇAISE
BERTRAND GUILLOT
240 P., LES AVRILS, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 22 JANVIER.

À l'aube du XVe siècle, Paris fut le théâtre d'une polémique littéraire rappelant étrangement les débats entre wokistes et réactionnaires. Bertrand Guillot la relate d'une plume ironique, mais pleine d'affection pour ses protagonistes, rendant toujours digeste un travail très documenté. L'enjeu en est *Le Roman de la rose*, best-seller du temps des copistes, dont la veuve *« italienne »* Christine de Pizan brocarde la balourdise misogyne à la fureur de ceux qui révèrent ce concentré d'esprit français. De l'escarmouche épistolaire à la guerre ouverte, à peine moins violente que celles qui déchirent le royaume, Christine manœuvrera avec plus d'éloquence et de subtilité que ses condescendants contradicteurs. Gouleyant et passionnant. **Antoine Faure**

★★★☆☆

TROIS MEXIQUE
J.-M.G. LE CLÉZIO
132 P., GALLIMARD, 18,50 €. EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

On retrouve dans *Trois Mexique* ce dans quoi le Prix Nobel de littérature excelle : explorer un pays par ses voix les plus secrètes. En suivant les strates de l'histoire mexicaine, il ressuscite un continent d'images, de croyances et de langues mêlées, sans jamais céder au pittoresque. À travers la figure étonnante de sœur Juana Inés de la Cruz, il éclaire un destin de femme qui s'acharne à conquérir son droit à penser, à écrire et à traduire le monde. Dans ces pages précises et sensibles, le Mexique devient un espace d'inventions et de fractures historiques, où les mythes se frottent aux révolutions, où les éclats du baroque nourrissent encore le pays de nos jours. Un livre bref et lumineux, qui rappelle combien la littérature sait restituer la profondeur d'une terre et ceux qui l'ont rêvée. **S.B.**

ÉRIC VUILLARD

L'invention de Billy The Kid

À travers la figure du plus célèbre des hors-la-loi, le lauréat du Goncourt 2017 revisite la naissance d'une nation et de ses mythes fondateurs.

Tout le monde connaît Billy the Kid. Du moins sa légende. Celle écrite par des biographes souvent peu scrupuleux, tel Pat Garrett avec *The Authentic Life of Billy the Kid*, parue en 1882, un an après la mort du Kid… abattu par ce même Pat Garrett. Comment croire dès lors que ce dernier aura résisté à la tentation de faire du Kid un terrible hors-la-loi, pour dorer sa propre légende ? Dès l'ouverture de son récit, *Les Orphelins*, Éric Vuillard s'emploie à déconstruire le mythe. Le 17 août 1877, Billy, 17 ans, tue un premier homme : Frank P. Cahill, forgeron. *« Un honnête artisan buté par un voyou »* ? Pas vraiment, car le meurtre survient dans un *« cloaque de cabanes et de bordels »* où la violence règne. Ancien soldat, Cahill est de quinze ans l'aîné de Billy. Il faut s'en souvenir, remarque l'auteur, *« afin de bien éprouver la charge de viande et de poussière qui s'abat soudain sur Billy »*. Si ce dernier fait feu alors que les poings de son adversaire lui labourent le visage, c'est avant tout pour sauver sa peau.

L'histoire de l'Amérique s'écrit ici, dans un coup de pistolet tiré dans le ventre d'un soudard, *« entre trois barils de haricots et dix cageots de carottes »*. On n'invente pas une conquête de l'Ouest avec si peu. Alors on fabule, on s'empare de la trajectoire d'un gamin mort à 21 ans, plus jeune que Rimbaud, Mozart, *« tout le monde »*. En moins de 200 pages et quelques années de vie, Éric Vuillard croque une page fondatrice de l'histoire américaine, comme dans *L'Ordre du jour*, prix Goncourt 2017. Concernant le Kid, les archives font cependant défaut : sa légende s'écrit donc au conditionnel. Pour pallier ce manque, Éric Vuillard esquisse un nouveau mythe. Celui d'orphelins ayant grandi sans autre cadre que des plaines à perte de vue, la poussière soulevée par les sabots de leurs chevaux et le ciel immense au-dessus de leur tête. Le mythe de garçons vachers qui, après un bref âge d'or, furent soumis aux lois de l'économie de marché. Les photographies placées en début de chaque chapitre disent tout de notre rapport au récit américain : même quand elles ne figurent que paysages désolés ou grossières cabanes de bois, la fascination opère, le *soft power* a fait le job. La plume concise d'Éric Vuillard, sa remarquable puissance d'évocation leur font écho et nous y sommes, dans l'Ouest, avec Billy et les orphelins mal-aimés, figures héroïques de notre imaginaire collectif. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT

★★★★☆

LES ORPHELINS. UNE HISTOIRE DE BILLY THE KID
ÉRIC VUILLARD
176 P., ACTES SUD, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

IVAN GIMENEZ/ACTES SUD

CÉCILE COULON

L'enfant au secret

Dans *Le Visage de la nuit*, l'autrice pousse plus loin encore sa puissance poétique portée par sa veine naturaliste.

L'ancrage est le même, mais ouvre un tout autre horizon. Dans l'œuvre en cours de l'écrivaine, ce nouveau roman est une variation mais aussi une première: il nous ramène sur les lieux du précédent (*La Langue des choses cachées*). Ce hameau si loin de tout, tellement damné, si bien nommé: le Fond du Puits. Mais, les décors étant pour elle de véritables personnages, ses traits ont changé, et le cadre est comme neuf. Au début, ce cadre est un visage: celui d'un enfant de 7 ans, sauvé in extremis d'une fièvre mortelle (« *un mal du fond des temps, infâme et incurable* »), mais au prix d'une atroce défiguration – que les premières pages se plaisent à décrire au détail près. Renié par son père, déjà orphelin de mère, le petit monstre est recueilli au presbytère. Jusqu'à l'âge adulte, il sera nourri, instruit et surtout caché par le prêtre et par « Madame », l'ancienne institutrice elle-même devenue aveugle. Au secret le jour, ne sortant que la nuit et dans les bois. Ramassant bientôt des cadavres d'animaux, réparant ces monstres déchiquetés. Dans les mêmes lieux traîne une jeune fille qui sait. Car elle aussi cache un monstre, mais d'un autre genre.

Alors, ce *Visage de la nuit* devient une fable noire à plusieurs fonds, lourds de secrets, et de suspense. Où déferlent les vieilles lunes du village, où résistent les liens de transmission qui font l'humanité, où se mixent les paraboles. Cécile Coulon y déploie une puissance poétique qu'elle n'avait jamais hissée si haut, si fort, si loin. ■ **Hubert Artus**

★★★☆☆
LE VISAGE DE LA NUIT
CÉCILE COULON
350 P., L'ICONOCLASTE, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

En quête de Perec

Vertigineux roman-enquête, *La Disparition des choses* rouvre l'une des grandes énigmes de George Perec: sa mère, Cécile Peretz, figure ombragée derrière la « disparition » à venir. En automne 1941, pressentant le pire, elle envoie le futur écrivain dans un convoi vers Grenoble, au milieu d'autres enfants juifs à cacher. En conséquence, la judéité de Perec se résuma longtemps à une amnésie. Mise en scène dans sa propre enquête, Olivia Elkaim rencontre notamment de « *jeunes vieux messieurs* » qui ont bien connu l'écrivain. Leurs souvenirs ajoutent à l'émotion fantomatique du récit. Une arche se dessine entre les époques, l'histoire tragique est questionnée en ce qu'elle se répète; personne n'apprend. D'ailleurs, l'écrivaine fait sienne la fameuse phrase du roman *W*: « *Elle mourut sans avoir compris.* » C'est en mère inquiète qu'elle s'aventure dans cet exercice littéraire périlleux et pleinement réussi. ■ **Simon Bentolila**

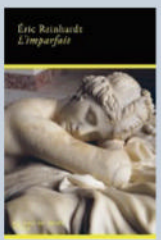
★★★☆☆
LA DISPARITION DES CHOSES
OLIVIA ELKAIM
200 P., STOCK, 19,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

LAURA STEVENS/L'ICONOCLASTE

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ÉRIC REINHARDT

Le trouble. C'est ce que cherchait Éric Reinhardt lorsqu'il a décidé, pour sa « Nuit au musée », de dormir avec l'hermaphrodite de la Galleria Borghese à Rome. Cette sculpture, exactement identique à celle exposée au Louvre, à l'exception de la couche sur laquelle elle repose, fascine l'écrivain. Un être mythologique, doté des organes sexuels masculins et féminins, qui lui rappelle un conte fantastique qu'il a toujours voulu écrire. L'histoire de Gloria, Emmanuelle et Bruno, dentiste de son état et insatisfait chronique. Sa quête de l'amour achoppe toujours au moment de le consommer. Il n'y trouve pas assez de plaisir, il lui manque toujours quelque chose. Son histoire s'entremêle avec la nuit de l'écrivain au milieu de l'une des plus belles collections d'art de Rome, les tableaux du Caravage, les sculptures du Bernin, avec une tarte aux légumes et un verre de chianti. Rien ne se passera comme prévu au cours de cette nuit, la raideur de la direction de la Galleria, les caméras de surveillance qui captent chacun de ses gestes, la salle où trône la sculpture qui est en réfection, tout concourt à l'empêcher de s'allonger auprès du corps de marbre de l'hermaphrodite. De l'autre côté du miroir, Bruno est lui aussi emmené là où il n'aurait jamais pensé aller. Le trouble. C'est ce que le lecteur trouvera en se perdant dans ce récit étrange, fantastique, voire mythologique. Car le talent d'Éric Reinhardt nous permet de croire, le temps de *L'Imparfait*, que l'Olympe se situe peut-être sur les hauteurs du Puy-en-Velay. **Antoine Leiris**



★★★☆☆
L'IMPARFAIT
ÉRIC REINHARDT
272 P., STOCK/MA NUIT AU MUSÉE, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT
NÉHÉMY DAHOMEY

Mal d'enfant

Deux figures de la littérature haïtienne racontent ici le monde de l'enfance, pour l'un passé sans son père, et pour l'autre, à travers l'histoire d'un petit garçon confronté à l'école… de la vie.

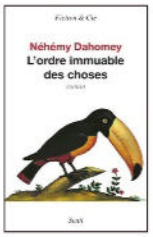
« *Je n'ai jamais dit papa/ et ne le dirai jamais/ je n'ai aujourd'hui/ plus honte de le dire…* » C'était en juillet 2006, le romancier haïtien Louis-Philippe Dalembert évoquait dans un poème (*Le lieu de l'intime*) le vide de ce père parti à l'âge de 32 ou 33 ans, mais il lui faudra attendre des années avant de lui écrire cette « lettre » aujourd'hui publiée. « *Que transmettre quand on n'a pas reçu?* » Avec la paternité, cette question taraude le docteur en littérature habitué aux affaires sensibles *(Mur Méditerranée, Noires blessures, Milwaukee Blues).* Celle-ci est des plus sensibles: comment « tricoter » la figure de Gérard Dalembert, directeur d'école, si longtemps après sa mort en octobre 1963? Élevé par une mère admirable et une grand-mère de tempérament,

baptisée la « Générale », sur fond de dictature de Papa Doc, le dernier de la fratrie Dalembert, né en 1962, a somme toute une enfance heureuse, la faim exceptée, comme nombre de ses camarades orphelins de pères tombés sous les coups du duvaliérisme. C'est tout cela que nous raconte l'auteur, dans *Jamais je n'ai dit papa*, avec une belle et grande pudeur.

Autre figure de la littérature haïtienne, le poète Néhémy Dahomey écrit une œuvre romanesque (*Rapatriés, Combats*) préoccupée par le destin de son pays, souvent à hauteur d'enfant. Le milieu scolaire y joue un rôle central. C'est le lieu d'où observer comment les adultes fabriquent le monde et les rapports sociaux, et de là en redéfinir les contours. *L'Ordre immuable des choses* suit Barthélémy Guidal, dit Lélé. Enfant à Cité-Soleil, plus grand bidonville de Port-au-Prince, Lélé fréquente une école fondée par des femmes « *belles et rassurantes* », dont les formes généreuses l'obsèdent. Il y fait aussi l'expérience de la cruauté de ses camarades, ainsi que de Madame Polo, adepte des châtiments corporels. La même année, Lélé se masturbe et regarde en pleine rue un film pornographique. Comment survivre à ces images traumatisantes? Néhémy Dahomey décrit son narrateur adulte explorant les liens possibles entre littérature et libertinage à partir de sa relation avec l'envoûtante Ea. Ce texte subversif et fantasque, capable de sauter du récit assez classique d'une enfance haïtienne à un essai « *philosophique, politique, érotique et écoféministe* » contre les chats, ouvre les portes de la perception d'Haïti, et inscrit Néhémy Dahomey dans la lignée de la Beat Generation. ■

Marianne Payot et Gladys Marivat

★★★★☆
JE N'AI JAMAIS DIT PAPA
LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT
224 P., ROBERT LAFFONT/ PAVILLONS, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

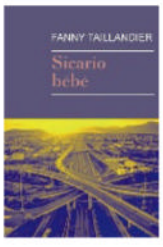


★★★★☆
L'ORDRE IMMUABLE DES CHOSES
NÉHÉMY DAHOMEY
256 P., SEUIL, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

L'espoir en cavale

Ils ont fait un rêve, le rêve de s'aimer au grand jour. On n'est pas sérieux quand on a 17 ans, sauf quand on attend un enfant, qu'on n'a pas les moyens de l'accueillir, qu'on essaie de trouver un boulot honnête sans avoir le bon CV ni la bonne couleur de peau. Alors, quand son coloc Bobby, « *grand dadais que tout le monde prend pour un semi-débile inoffensif* », lui propose un « *contrat* », Blaise accepte. « *Il faut un pilote et un jobbeur. Toi tu seras le pilote. 50 k pour nous deux. […] C'est fou comme une histoire de vie ou de mort tient en peu de lignes.* » Car le contrat en question consiste en un assassinat, commandité par un narcotrafiquant. En cavale, Blaise et Djen traversent la France des périphéries direction la mer, leur espoir. Leurs voix alternées racontent l'impossible abandon de cet espoir quand la vie grandit dans leur ventre, et le désir fou de s'en sortir pour eux, pour leur enfant. À travers leurs mots et leur regard, Fanny Tallandier observe la France contemporaine et entraîne, au fil de *Sicario bébé,* son lecteur dans une aventure où les rires ont le goût des larmes. ■

Laëtitia Favro



★★★★☆
SICARIO BÉBÉ
FANNY TALLANDIER
192 P., RIVAGES, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

LAËTITIA D'ABOVILLE/ROBERT LAFFONT – BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

Le croqueur de diamants

Acteur et réalisateur, Michaël Dichter écrit comme on tourne, des images plein la tête. Au moment de s'élancer dans son premier roman, sans doute s'est-il rappelé *Diamant noir*, thriller en immersion dans le quartier des diamantaires d'Anvers. Sans doute a-t-il repensé à toutes ces heures passées, adolescent, à visionner les classiques de Martin Scorsese, symphonies flamboyantes qui font résonner ambition et argent, famille et truands, religion et amour. Phénomène de foire à Francfort, la grand-messe internationale du livre, cédé en poche avant même sa publication, déjà en cours d'adaptation, *On l'appelait Bennie Diamond* brille par les influences qui l'ont bercé mais surtout par sa générosité, son ambition et sa capacité à recréer sous nos yeux un milieu trouble, interlope et donc romanesque en diable. À la suite de Bennie Goodman, jeune loup aux dents longues, qui rêve de marcher dans les traces d'un grand-père qui l'a renié, on arpente la « Vestingstraat » des années 1970 et 1980, où les aspirations d'une nouvelle génération se fracassent contre les codes et les traditions des anciens. Splendeurs et misères d'un aspirant diamantaire. Un roman d'apprentissage balzacien. Un pur plaisir de lecture. ■ **Léonard Desbrières**

★★★★☆
ON L'APPELAIT BENNIE DIAMOND
MICHAËL DICHTER
300 P., LES LÉONIDES, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

En son front intérieur

C'est un art que de parler de choses graves avec gaieté et autodérision, et Nicolas Delesalle est un parfait représentant de ces artistes de la vie. Avec *L'Art du ricochet*, le grand reporter de *Paris Match* et auteur de *Valse russe* (2023) dresse avec malice la liste de ses échecs et de ses renoncements. Non qu'il soit hors sol – son roman court tout au long d'un reportage de quinze jours effectué en Ukraine par le narrateur, Kolia, son double de papier – mais, avec ces mémorations plus ou moins lourdes, il démontre combien chacune de ces mésaventures lui a permis de rebondir et de se revivifier. Le déclic pour opérer cette « liste » (et ce roman) est une arrestation à la frontière moldave alors qu'il vient d'achever ses investigations en terre ukrainienne meurtrie, au plus près des combattants, en compagnie de sa merveilleuse photographe, Marie. Le temps s'étire, Kolia, menottes aux mains, se souvient : d'un bateau-pirate Playmobil, cadeau de Noël arrivé bien trop tard ; de sa non-sélection, à 8 ans, dans l'équipe de foot ; de la mort au volant, à 18 ans, de l'un de ses camarades ; du divorce de ses parents ; de sa « carrière » avortée de pilote de chasse… Une bonne façon de nous rappeler, dans un style des plus enlevés, la relativité des choses. ■ **M.P.**

★★★★☆
L'ART DU RICOCHET
NICOLAS DELESALLE
252 P., J.C. LATTÈS, 20,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

AURÉLIE LAMACHÈRE/ÉDITIONS LES LÉONIDES – PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

REPENTIR
CÉCILE LADJALI
288 P., ACTES SUD, 21,80 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Charlotte, comédienne en perte d'élan, repart à Marseille pour un rôle qui bouleversera l'ordre fragile de son existence. Notre collaboratrice Cécile Ladjali excelle à saisir l'instabilité intérieure – celle d'une femme qui vacille entre le théâtre, la maternité, les fantômes de ses amours et l'absence dévorante de sa mère. Le texte avance en fulgurances : visions apocalyptiques, éclats de scènes quotidiennes, sensualité des fresques, beauté inquiétante des tableaux qu'elle convoque. À mesure que Charlotte s'enfonce dans ce rôle d'accusée dont elle doit choisir la culpabilité, *Repentir* se fait immersion dans la conscience d'une actrice voulant rejouer sa vie pour mieux la sauver. Une œuvre ardente, enfiévrée et intensément incarnée. Simon Bentolila

SEPT JOURS
FABRICE COLIN
198 P., CALMANN-LÉVY, 18,50 €. EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

Après une dispute au cours de laquelle elle est soudainement descendue de voiture, laissant Julien continuer seul son chemin avec les enfants sur la banquette arrière, Marie a disparu. Évaporée dans la nature, sans que personne ne parvienne à retrouver sa trace. Alors, la famille a dû composer avec son absence et réapprendre à vivre, non sans peine. Mais sept ans plus tard, la voilà qui réapparaît, comme par enchantement, en petite tenue, frigorifiée, expliquant avoir été séquestrée sept jours, dans une cave, par un individu cagoulé. Et le récit de basculer dans l'étrange. Comment expliquer cette perception du temps complètement tronquée ? Marie dit-elle la vérité ? Comment la réintégrer dans ce petit monde qui s'est reconstruit sans elle ? Entre radioscopie du mariage et thriller psychologique, *Sept jours* est un joli tour de force. L.D.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LES AMOURS RUDIMENTAIRES
ÈVE GUERRA
49 P., 49 PAGES, 7,49 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

Addicte à ChatGPT et à l'alcool, la narratrice finit par confier sa vie sentimentale à l'IA pour reprendre l'avantage dans une histoire vouée à l'échec. Cette première nouvelle d'Ève Guerra, Prix Goncourt du premier roman 2024, révèle une maîtrise vive du récit bref. On rit, on s'interroge sur notre époque dématérialisée, et l'on savoure des phrases ciselées, drôles et mélancoliques. *Les Amours rudimentaires* confirme avec éclat la naissance d'une romancière majeure. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
BLEU BACON
YANNICK HAENEL
208 P., FOLIO, 8,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

Dans la solitude vibrante du musée endormi, Yannick Haenel se laisse happer par Bacon : migraine fulgurante, éclaircie soudaine, puis l'impression que les toiles s'animent et l'interrogent, que chaque couleur devient une voix intérieure. Loin du commentaire savant, il signe un récit tenu au plus près des sensations, où la peinture ouvre des brèches, soulève des questions, et révèle un bleu inattendu, presque tendre, qui éclaire son parcours autant qu'il le déstabilise. **S.B.**

★★★☆ ☆
LA REINE DU LABYRINTHE
CAMILLE PASCAL
432 P., POCKET, 9,60 €

Dans ce récit foisonnant, Camille Pascal ressuscite l'affaire du collier avec une précision d'orfèvre et une verve presque théâtrale. Il embrasse la démesure d'une escroquerie devenue mythe, dévoile la rouerie flamboyante de Jeanne de Valois, l'aveuglement candide du cardinal de Rohan et les fissures d'une monarchie déjà vacillante. Porté par des archives exhumées et un sens rare de la mise en scène, le livre transforme un scandale d'Ancien Régime en aventure politique haletante et très actuelle. **S.B.**

JEAN-PHILIPPE DAGUERRE – PAULINE PEYRADE

Scène ouverte au roman

D'un côté, un détournement d'avion bien réel; de l'autre, une chronique campagnarde autour de la vente d'une maison: des récits puzzles audacieux dont les auteurs ne sont autres que deux dramaturges en vue.

Grande première pour Jean-Philippe Daguerre ! Après plusieurs pièces à succès, dont dernièrement *Du charbon dans les veines*, le dramaturge aux neuf Molière délaisse (pour partie) l'écriture théâtrale et se lance dans le roman[1]. Comme à son habitude d'auteur dramatique, le primo-romancier s'est inspiré d'une histoire vraie. *La femme qui n'aimait pas Rabbi Jacob* revient ainsi sur la fin tragique de Danielle Cravenne qui, le 18 octobre 1973, jour de la sortie des *Aventures de Rabbi Jacob* – dont son mari assurait la promotion –, avait détourné un vol Paris-Nice dans l'espoir de faire interdire la diffusion de ce film (qu'elle jugeait scandaleuse en pleine guerre du Kippour). Un coup d'éclat qui s'était soldé par sa mort, sous les balles du GIGN. La construction de ce récit puzzle est audacieuse, avec de courts chapitres reconstituant scrupuleusement la dernière journée de cette femme de 35 ans déboussolée par une dépression nerveuse, et des témoignages, fictifs, de proches qui l'avaient bien connue – dont son époux Georges Cravenne, Louis de Funès, Gérard Oury…

Dramaturge connue depuis une dizaine d'années et traduite dans de nombreuses langues, Pauline Peyrade peut se targuer aussi d'avoir reçu le Goncourt du premier roman en 2023 pour *L'Âge de détruire*. Une distinction qui ne doit rien au hasard, après la lecture des *Habitantes*. L'autrice de 39 ans part d'un postulat on ne peut plus simple : la vente d'une maison située dans « *un hameau cerné par les bois* ». Ou, plus exactement, le refus de la part d'Emily, qui occupe avec sa chienne Loyse cette demeure qui était celle de sa grand-mère – au grand dam du père de la jeune femme, qui aimerait que le processus aille vite… Rien d'original ici, a priori, mais le talent de la romancière est passé par là. Et le récit, impeccablement construit et rythmé par l'insertion habile de courtes lettres, devient saisissant grâce à la fluidité de la langue, et la capacité de Pauline Peyrade d'y mettre au cœur la nature sous toutes ses formes. Car *Les Habitantes* ne sont pas toujours celles qui le revendiquent par papier interposé ! ■

Dominique Poncet et Baptiste Liger

1- La version théâtrale, mise en scène par l'auteur, sera présentée au Petit Montparnasse, à partir du 10 janvier.

★★★☆☆
LA FEMME QUI N'AIMAIT PAS RABBI JACOB
JEAN-PHILIPPE DAGUERRE
176 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

★★★★☆
LES HABITANTES
PAULINE PEYRADE
192 P., MINUIT, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

FRANCIS REY/DÉPARTEMENT DE LA DRÔME – MATHIEU ZAZZO/MINUIT

DANIEL KRAUS

Le noir des profondeurs

Dans *Whalefall*, l'écrivain s'aventure avec talent aux confins du genre: pas de mystère, pas de meurtre, pas de flic, pourtant, vous n'êtes pas au bout de vos surprises…

Imaginez un huis clos hors norme. Dans lequel un homme, Jay Gardiner, se retrouve prisonnier. Ce lieu est en soi un adversaire, peut-être un ennemi, qui pousse Jay à imaginer sa survie à chaque instant. Comment sortir de cet endroit qui pue la mort à petit feu? Les minutes sont comptées. Bientôt, Jay n'aura plus d'oxygène. Ses bouteilles seront vides. Car oui, Jay est un plongeur venu rechercher les restes de son père mort en mer. Il est descendu dans les eaux glaciales du Pacifique, au large de Monastery Beach, Californie. Et il s'est fait avaler par un cachalot… *Whalefall* de Daniel Kraus est l'histoire d'une heure passée dans le corps de l'animal par un homme qui se souvient d'une vie cabossée alors que la fin n'a jamais semblé si proche. Une histoire racontée dans un style magnifique, trivial et poétique, qui raconte un monde étranger à toute raison. Daniel Kraus sait faire vivre tout ce qui ne s'imagine pas.

Dans l'univers du roman noir, quelques titres s'aventurent sur les marges, tels *La Baleine scandaleuse* ou *Londres Express,* des classiques publiés à la « Série noire ». Il faut maintenant ajouter à cette liste ce *Whalefall,* qui ne convoque aucun crime, aucun policier, aucun mystère, mais qui réinvente à chaque page les couleurs du genre: un homme en perdition, un passé trouble, un combat vital. L'originalité et la surprise en plus. Il faut reconnaître à Daniel Kraus, écrivain qui œuvre également dans le fantastique, un incroyable sens romanesque au service d'un homme coincé dans le corps d'un cachalot pendant 300 pages… C'est peu dire que l'exploration intérieure de l'animal oblige à l'imagination et à la richesse sémantique (excellente traduction). Surtout, Kraus mêle passé et présent avec une fluidité remarquable, jouant sur tous les tons: suspense, absurde, émotion, gravité… Si l'écho mythologique (Jonas et la baleine) et littéraire *(Pinocchio, Moby Dick)* n'est pas loin, *Whalefall* est avant tout un grand roman sur l'acceptation des douleurs et de toutes ces luttes qu'il faut gagner. ■

Éric Libiot

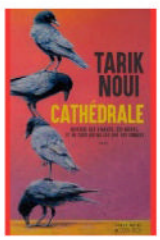
★★★★☆
WHALEFALL (ID.)
DANIEL KRAUS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JONATHAN BAILLEHACHE, 384 P., RIVAGES/NOIR, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Toujours plus haut

Septième roman de TARIK NOUI, *Cathédrale* donne vie à des personnages inédits et déchirants, se révélant à la hauteur de sa grande ambition.

Dans les textes bibliques, Énoch est un patriarche qui aurait échappé à la mort en étant enlevé par Dieu. Dans ce roman, c'est une ville « *trois fois bénite et mille fois maudite* ». À la suite d'une bavure policière, un adolescent passe des mois dans le coma. Très vite après, une jeune femme est déclarée disparue. Tout le monde la recherche: les autorités, mais aussi des clients un peu spéciaux, et surtout son oncle, qui tient à la retrouver avant tout le monde. Manque de chance pour Enoch, mais aubaine pour nous autres lecteurs: cet oncle est le mafieux qui tient la cité en coupe réglée. Chacun a quelque chose à expier. Voilà pourquoi des « illuminés » ont convaincu les autorités d'élever… la plus grande cathédrale du monde. Tel un Sacré-Cœur qui jouerait un rôle de Bonne-Mère avec une puissance de Corcovado. Le chantier est en cours à Enoch mais les signaux sont au rouge: des centaines de milliers de corneilles ont envahi le sol comme le ciel.

Cathédrale nous plonge dans une ville-monde fictive, racontée avec un verbe tragique, lyrique et aussi précis qu'un scalpel. Tarik Noui donne vie à des personnages tantôt classiques (le policier hanté, le mafieux justicier) tantôt inédits et déchirants – les frères Lowry, dont l'un veut devenir femme. Et sainte. Rappelant les villes américaines d'Isola ou de Quinsigamond, inventées par Ed McBain et Jack O'Connell, premier roman purement noir de Tarik Noui, dont *À nos pères* fut adapté au cinéma en 2018, *Cathédrale* est une révélation. ■ **Hubert Artus**



★★★★☆
CATHÉDRALE
TARIK NOUI
336 P, ACTES SUD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

LYNDON FRENCH/RIVAGES NOIR – KARELLE PRUGNAUD/ACTES SUD

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO/BELFOND

LIONEL SHRIVER

Bienvenue en idiocratie

Dans un monde parallèle, les États-Unis s'entichent d'une théorie délirante: il n'y a pas d'idiots, toute sélection par les aptitudes est donc interdite! Une dystopie satirique de la toujours aussi piquante autrice américaine.

Et si les imbéciles prenaient le pouvoir? Ils l'ont déjà dans de nombreux pays, direz-vous. Mais je ne parle pas ici d'un accident électoral, ou d'une défaillance du système. Supposons plutôt que les imbéciles soient volontairement promus aux tâches de direction, propulsés par la collectivité vers les postes à responsabilité et les fonctions majeures, au nom d'un principe selon lequel l'imbécillité n'existe pas, tout le monde étant réputé jouir de capacités intellectuelles analogues. Tel est le point de départ d'*Hystérie collective,* nouveau roman de Lionel Shriver, la plus piquante des romancières anglo-saxonnes en activité. Elle imagine qu'une nouvelle théorie déferle sur l'Amérique, la théorie de la *« parité mentale »,* ou théorie de la neutralité cognitive. Inventée par une intellectuelle progressiste (fictive) du nom de Carswell Dreyfus-Boxford, autrice du best-seller *Le Crime du QI,* elle considère que le fait de réserver les meilleurs postes aux candidats les plus capables, ou de mettre des concours à l'entrée des universités, ou simplement d'attribuer des notes aux élèves des écoles revient à discriminer honteusement les gens bas de plafond, en violant leur dignité et le principe d'égalité. Autant dire que le combat pour les droits civiques n'est pas terminé: après les femmes, les Afro-Américains ou les minorités sexuelles, ce sont les idiots qu'il faut maintenant défendre!

QUAND L'INTELLIGENCE DEVIENT UNE TARE

Tout ceci a l'air loufoque, et ça l'est. Mais justement: c'est en poussant le bouchon que Lionel Shriver se donne les moyens de dénoncer les mécanismes par lesquels une société peut courir à l'autosabotage, voire au suicide, et rendre l'atmosphère intellectuelle irrespirable. Elle s'est fait un malin plaisir d'imaginer à quelles extrémités délirantes conduirait sa théorie de la parité mentale. Pour commencer, des mots comme « idiot », « stupide » ou « crétin », jugés stigmatisants, sont bannis du vocabulaire. Celui qui a le malheur de les prononcer s'expose à une mort sociale immédiate. Dans les cours de littérature, il n'est plus question d'étudier *L'Idiot* de Dostoïevski: les étudiants tomberaient en syncope. Les individus à fort QI, eux, sont de plus en plus mal vus: l'intelligence est désormais une tare, un signe d'arrogance. C'est pourquoi les chaînes déprogramment

les séries *Sherlock* ou *Columbo*, avec leurs personnages intellectuellement brillants, donc excluants. En politique, seuls les abrutis surnagent : les personnalités trop subtiles voient leur cote de popularité sombrer. Dans les facs, les bourses sont attribuées aux plus nuls. Le pompon, c'est la décision de la fédération américaine d'échecs, drapée dans la vertu et l'inclusivité, de sélectionner pour les compétitions internationales les joueurs les plus sots, incapables même de retenir les règles ! Et gare à qui conteste les mérites de la parité mentale : la police de la pensée veille, un propos anodin peut vous faire perdre votre emploi, votre réputation, voire la garde de vos enfants.

C'est ce qui arrive à Pearson, la narratrice, très fière du QI hors du commun de ses rejetons. Sa manie de les encourager à tirer le maximum de leurs capacités lui attire les foudres des services sociaux, qui l'accusent de maltraitance… Nul besoin d'avoir fait Polytechnique (expression que la parité mentale bannirait !) pour identifier les cibles de l'autrice, contemptrice bien connue du wokisme, des théories de « l'appropriation culturelle » ou de la mode des *sensitivity readers*, dont les articles sur le sujet ont plus d'une fois fait scandale en Angleterre. C'est peut-être la limite du roman : en dépit du souci de Shriver d'« habiller » ses personnages, elle peine à maquiller le fait qu'*Hystérie collective* apparaît plus comme une extension de ses écrits polémiques que comme un récit « autonome ». Une autre limite tient à la traduction, l'un des thèmes étant le langage et les mots interdits : les exemples imaginés par Shriver, transposés en français, perdent un peu d'impact, malgré l'excellent travail de Catherine Gibert. Ces bémols mis à part, on ne saurait trop recommander la lecture de cette dystopie sarcastique dont la chute, rafraîchissante et maligne, retourne le scénario comme une chaussette et cloue le fanatisme au pilori. ■ **Bernard Quiriny**

EXTRAIT

★★★★☆
HYSTÉRIE COLLECTIVE [MANIA]
LIONEL SHRIVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CATHERINE GIBERT, 336 P., BELFOND, 22 €

Subversion suisse

Avec *L'Amour et la Fureur*, MARTIN SUTER explore les passions humaines à l'épreuve du capitalisme, à travers un récit enlevé à l'amoralité assumée.

MARCO GROB/PHÉBUS - AUDREY SOVIGNET

Camille aime Noah, mais pas la vie à ses côtés. Lorsqu'elle le lui annonce froidement, le peintre fauché envisage la moindre planche de salut pour leur couple… y compris occire, moyennant finances, celui qu'une sexagénaire fortunée désigne comme responsable de son veuvage. Rebondissements, duperies et fausses coïncidences abondent au fil de *L'Amour et la Fureur* à l'intrigue riche de dialogues et joyeusement amorale. « *Peut-on vivre heureux sans exploiter autrui ?* » semble demander sur tous les tons le Zurichois Martin Suter, bon connaisseur des travers du capitalisme en tant qu'ancien publicitaire, un questionnement guère loin d'être subversif au pays du chocolat et du secret bancaire. ■ **Antoine Faure**

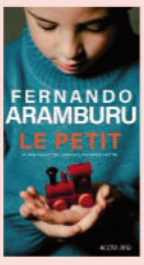
★★★☆☆
L'AMOUR ET LA FUREUR (WUT UND LIEBE)
MARTIN SUTER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR OLIVIER MANNONI. EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.
224 P., PHÉBUS, 21,90 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Chemin de douleur

Confrontation avec l'insoutenable – la mort d'un enfant –, *Le Petit,* dernier livre de l'Espagnol Fernando Aramburu, est aussi un miracle d'équilibre. Et il le sait très bien, car son auteur l'a doté d'une voix qui s'exprime en italique pour évoquer la méthode qui présida à son écriture ou présenter son enjeu : *« Je suis conscient de servir de support narratif à un malheur aux dimensions telles que toute tentative de le qualifier serait absolument vaine »,* nous avertit le livre. Ce malheur inqualifiable, c'est la mort de Nuco, 6 ans, dans l'explosion qui, en 1980, dévasta l'école d'Ortuella, dans le Pays basque. Un désastre bien réel aux infinies répercussions. On les découvre avec le grand-père, Nicasio, qui feint en permanence de parler à son petit-fils : selon Mariaje, la mère, il ne s'agit pas de folie mais d'un déni choisi. Lequel est insupportable à José Miguel, le père, qui tente de faire primer la vie sans se douter que de son volontarisme désespéré naîtra une autre tragédie. Comment raconter une telle histoire sans verser dans une pornographie de la souffrance à destination des voyeurs ? En se fiant, comme le fait Aramburu, à sa propre intuition et à la parole de la femme que le livre nomme Mariaje et en lui donnant le droit de supprimer ce qu'elle voudra. La décision de ne pas *« se retrancher derrière l'alibi du style »* n'appartient en revanche qu'à l'auteur. Et c'est ainsi que ce petit livre parvient à mettre à nu, sans une once d'esthétisme inopportun, les réactions de ses personnages face au scandale de la mort d'un enfant, et à les restituer dans leur bouleversante humanité. **Alexis Brocas**



★★★★☆
LE PETIT (EL NIÑO)
FERNANDO ARAMBURU
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR SERGE MESTRE, 256 P., ACTES SUD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

ANNA HOPE

Le manoir de la discorde

Avec *Nos héritages*, l'écrivaine britannique nous emporte dans un drame familial où les caractères des protagonistes se dévoilent à l'occasion d'une succession.

« *Cela fait des années qu'elle pleure son mari. Depuis le début de leur mariage.* » Aristo iconoclaste, tombeur pathologique, époux et paternel spectaculairement défaillant, Philip Brooke n'était pas à proprement parler un chic type. À présent, cependant, il est mort, et sa famille – sa veuve Grace, ses trois grands enfants Frannie, Milo et Isa – se retrouve dans la demeure familiale du Sussex, ceinte d'un touffu domaine de 400 hectares, pour lui rendre un dernier hommage et discuter de l'avenir. Que va devenir le manoir, « *l'un des plus beaux et des plus élégants* […] *de style néogrec d'Angleterre ?* » Chacun a son idée sur la question.

Cette histoire de succession n'a, en soi, rien de révolutionnaire mais Anna Hope connaît suffisamment son affaire pour éviter les écueils de la comédie de mœurs plan-plan. Dépression, alcoolisme, adultère, etc., chacun de ses protagonistes a, comme il se doit, ses fêlures et ses démons, et d'anciennes querelles larvées menacent de ressurgir. *Albion*, le titre anglais, prend tout son sens (on n'en dira pas plus) avec l'arrivée de Clara, dont la mère vient de mourir elle aussi, et qui pourrait – ou pourrait ne pas – être la fille cachée de Philip. La jeune New-Yorkaise, qui prépare un doctorat sur « *le long dix-huitième siècle* », est porteuse d'un secret qui risque de dynamiter le fragile équilibre que les quatre autres étaient parvenus à préserver.

On s'aime pourtant, chez les Brooke, on voudrait que les choses s'arrangent. Mais peut-on échapper au passé ? Roman social peuplé de seconds rôles joliment troussés – un vieux hippie attachant, une fillette bien perspicace –, *Nos héritages* est une peinture de caractères, et une peinture tout court : le personnage principal reste sans doute le manoir lui-même, « *cette grande bâtisse dorée et terrifiante* » qui voit tout, et sait l'insigne faiblesse des hommes. ■

Fabrice Colin

EXTRAIT

★★★☆☆

NOS HÉRITAGES (ALBION)
ANNA HOPE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARGUERITE CAPELLE
334 P., GALLIMARD, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

Un été fondateur

« *Je ne peux pas continuer, je vais continuer.* » Dans *Septembre noir,* le nouveau roman de Sandro Veronesi, une phrase en exergue signée Beckett, la même qui trônait déjà en majesté de *Chaos calme*, chef-d'œuvre couronné du Femina étranger en 2008. Tout sauf un hasard tant, à l'image du théâtre du génie irlandais, la littérature du double prix Strega traîne, de livre en livre, des héros qui se ressemblent, des hommes bousculés dans leurs certitudes, aux prises avec des fantômes venus leur rappeler le chaos et l'absurdité de la vie. Après Pietro Palladini, veuf scotché sur son banc, en rupture avec le monde, ou Marco Carrera dans *Le Colibri*, ophtalmologue réputé qui n'a jamais vu clair dans l'existence, c'est au tour de Luigi Bellandi d'intégrer cette galerie de champions tragiques.

Professeur et traducteur émérite, le voilà qui se remémore cet été 1972, sur la Riviera Toscane, synonyme aussi bien d'éveil à la vie que de fin de l'innocence. Alors adolescent, celui qu'on surnomme Gigio navigue sur les flots avec son père, découvre les joies du rock, le vertige du désir et des premiers amours. Mais en sourdine, la menace gronde. Celle d'un drame familial prêt à éclater et celle d'un terrible attentat perpétré aux Jeux olympiques de Munich par l'organisation terroriste Septembre noir. Entre la déflagration intime et la stupeur d'un massacre qui marque l'Histoire au fer rouge, Gigio découvre, à 12 ans seulement, la violence du monde des adultes et choisit de se raccrocher aux mots et au langage. Une vocation comme une bouée de sauvetage. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆

SEPTEMBRE NOIR (SETTEMBRE NERO)
SANDRO VERONESI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DOMINIQUE VITTOZ,
320 P., GRASSET, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – MARCO DELOGU/GRASSET

María, Ava, et les autres

Féroce et tendre. Ces adjectifs accompagnaient déjà la lecture des *Vilaines* (2021) et d'*Histoire d'une domestication* (2024), les deux premiers romans de Camila Sosa Villada, encensés en Argentine, son pays, et à l'étranger. Ils s'imposent à nouveau avec *Je suis une idiote de t'aimer,* neuf histoires portées par des voix fortes auxquelles la vie ne fait pas de cadeau mais qui s'en accommodent avec panache. Il était une fois « *dans un fumoir de Harlem, une nuit d'hiver amerloque* », deux coiffeuses trans, María et Ava, touchées par la grâce de Billie Holiday. « *Dès que nous avons fait connaissance, elle s'est ouverte à nous comme si nous étions ses meilleures amies.* » Un même lien unit, dans une autre nouvelle, Martincito à doña Rita. « *Elle lui prêtait des livres. Quelle sorte d'amitié était-ce, ça ?* » Pour « *la femme écran* » de l'histoire éponyme, il s'agit plutôt de monnayer ses services à des « *pédés cachés dans des sarcophages* » ayant besoin de se faire passer, le temps d'une soirée en famille, pour hétérosexuels. Chaotiques, ces trajectoires mêlent, sur un air de saudade, mélancolie, espoir, nostalgie, et la complexité d'un monde croqué par une plume aussi sublime que les marginaux qu'elle esquisse. ■

Laëtitia Favro

Les misérables

Depuis trois décennies et onze romans, cette écrivaine brésilienne (vivant désormais au Portugal) met en fiction les dérèglements socio-économiques de son pays natal. Après *Celles qu'on tue*, consacré aux victimes de viols ou de féminicides, *Ceux qui ne sont rien* poursuit sa mise en lumière des invisibilisés : celles et ceux qui vivent dans la rue depuis longtemps, ceux qui viennent de les rejoindre (chômeurs sans aides de l'État), ou encore qui y zonent, dealent, contrôlent voire tuent (cartels, policiers). La ville n'est pas située, mais se présente comme une métropole réaliste et identifiable. Les chapitres alternent entre six protagonistes majeurs, parmi lesquels : un sans-abri arpentant la ville pour en fouiller les poubelles, une jeune toxicomane, un fossoyeur qui perd la foi en Dieu après avoir enterré seul tous les morts du covid, un écrivain qui amasse les carnets mais perd ses droits, ou une femme transgenre en lutte pour se réapproprier les siens. S'y greffent des personnages secondaires assez secoués, pour l'arrière-plan. Variant les registres, passant de l'intime au social, et en progressant à travers la tragédie d'une mère qui veut venger le meurtre de son fils, ce roman en fragments élargit la focale intersectionnelle sur bien des invisibles. ■

Hubert Artus

★★★★☆

JE SUIS UNE IDIOTE DE T'AIMER (SOY UNA TONTA POR QUERERTE)

CAMILA SOSA VILLADA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR LAURE ALCOBA, 200 P., MÉTAILIÉ, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

★★★☆☆

CEUX QUI NE SONT RIEN (MENOS QUE UM)

PATRÍCIA MELO

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR ÉLODIE DUPAU, 464 P., BUCHET-CHASTEL, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

ALEJANDRO GUYOT/MÉTAILIÉ – ADRIANO HEITMANN/BUCHET-CHASTEL

3 RAISONS DE LIRE

MATARA DE MATIAS RIIKONEN

Un retour en enfance

Durant un été, une colonie de garçons fonde Matara, une république miniature dotée de sa propre constitution, de ses lois, de ses castes : les optimates en toges, les soldats et les plébéiens qui exécutent. On ne parle jamais du monde extérieur à la Cité ; il n'existe qu'en marge. Dans cet État, il faut une imagination infaillible pour intégrer la troupe. Avec *Matara*, le Finlandais Mathias Riikonen explore ce pouvoir sans limites propre à l'enfance.

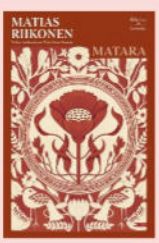
Une langue tannique

La forêt est un espace de jeu total. Elle forme une entité fondatrice, faite d'humus et de bruissements, à la fois réelle et mythologique. Elle conserve les ultimes états de l'enfance. Riikonen la magnifie grâce à une langue sensorielle et mystique : *« Le bois d'épicéas était silencieux et sombre, il ressemblait aux descriptions que l'Augure faisait du monde inférieur où résidaient les animaux trépassés et le souvenir des garçons d'avant. »*

Un regard social

Si Matara est un monde inventé par des enfants, il révèle pourtant les mécanismes immuables des civilisations : rites, hiérarchies, conquêtes, rapports de domination… En écho à leurs apprentissages, les garçons reproduisent instinctivement le désir de pouvoir et la violence comme langage politique. Ils se façonnent déjà en futurs adultes, prêts à affronter le vertige d'un monde fondé sur les inégalités, tout en s'édifiant paradoxalement à travers elles.

Marie Jouvin



★★★★★

MATARA (ID.)

MATIAS RIIKONEN

TRADUIT DU FINNOIS PAR CLAIRE SAINT-GERMAIN, 350 P., LES LÉONIDES, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER

Jeunesse funambule

C'était la pépite estivale irlandaise de 2024, mais comme Oisín McKenna vit à Londres depuis sept ans, on pourrait dire aussi londonienne. D'autant qu'il fait de la capitale anglaise le décor très présent – tantôt branché, tantôt queer, tantôt populaire – de son intrigue. Au cours d'un week-end caniculaire, les personnages trentenaires de *Lundi, c'est loin* en parcourent largement les rues, déambulant, rejoignant famille ou amis. Pendant la semaine, au contraire, Ed, Maggie, Callum et les autres sont *« trop occupés à trouver de quoi payer le loyer »*. Pour toucher à cette stabilité adulte que n'offrent ni *« les boulots précaires* [ni] *les proprios foireux »* ni le polyamour, il faudrait quitter la ville, prendre le risque de s'éloigner les uns des autres et de basculer dans *« la vie sérieuse »*. À l'effervescence urbaine se mêle celle de leurs pensées et de leurs sentiments, qu'Oisín McKenna déplie à mesure qu'ils leur arrivent, et qu'il est parfois difficile d'exprimer. Le jeune auteur ménage ainsi un suspense émotionnel très fin – c'est-à-dire sans grands rebondissements inutiles –, et pose les bonnes questions, politiques, sociales, économiques, qui concernent en fait toute une partie de la jeunesse précarisée des grandes villes. ■

Juliette Savard

Aidées par Médée

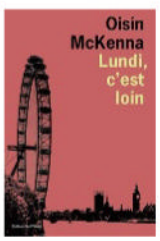
Dans les deux premières histoires, elle arrive comme une rock star à bord de sa Volkswagen Jetta (couleur vert camouflage). Dreadlocks, yeux gris, serpents tatoués au bras, elle dit : *« Bonjour, je suis Médée, je suis venue t'aider. »* Dans les sept suivantes, elle apparaîtra de façon différente, tel un fantôme. Ainsi Médée surgit-elle depuis l'Antiquité en plein XXIe siècle, pour prêter main-forte à huit femmes et un homme, voix narratives de neuf nouvelles sur fond de cartels narcos, de patriarcat, de militaires faibles, d'élus corrompus, de féminicides, de racisme. D'une part, il y a ces micro-fictions, formant chacune un tableau tantôt grinçant, tantôt tragique, tantôt radical de la situation, sous le prisme intersectionnel ou familial. D'autre part, il y a cette dystopie audacieuse : imaginer Médée fuyant son histoire tragique avec Jason. Enfin, ces neuf nouvelles se faisant écho, l'ensemble hisse haut la controverse, la subversion, la provocation. Plus pop et expérimental que *Chiennes de garde*, qui procédait d'un mécanisme similaire, porté par une inventivité pétillante, *Mexico Médée* est une conjugaison sublime entre passé et présent transgressifs. ■

Hubert Artus

L'autre Malaisie

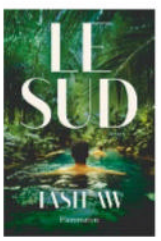
Année 1997, en pleine crise économique asiatique. Jay Lim, 16 ans, narrateur et protagoniste de cette histoire, quitte le chaos ambiant de Kuala Lumpur pour les vergers à perte de vue du sud de la Malaisie. Après la mort de son grand-père, Jack, son père a hérité d'une ferme et d'un domaine agricole tenus tant bien que mal par Fong et son fils, Chuan, lignée illégitime du patriarche. Un été dans le Sud qui va peu à peu se transformer en voyage initiatique pour l'adolescent et en jeu de miroirs révélateur pour les deux familles. D'un côté, les intellectuels venus de la ville découvrent dans cette orgie de nature un nouvel horizon pour redéfinir leurs aspirations, de l'autre, ceux qui ont trimé ici toute leur vie, qui rêvent de fuir pour toucher à l'ailleurs. Et en toile de fond, un relation secrète entre Jay et Chuan, leur amour désaccordé, le sexe maladroit mais la passion qui éveille au monde. Premier tome de ce que l'auteur annonce déjà comme un quartet ample, ambitieux, retraçant la destinée d'une famille malaisienne aux prises avec les conflits de génération, l'ascension sociale, le racisme, les questions de genre et de sexe, *Le Sud* rappelle *À l'est d'Éden* de John Steinbeck dans sa manière de raconter l'histoire d'un pays en entrelaçant le destin de deux clans. Poétique, sensuel et brûlant. ■

Léonard Desbrières



★★★★☆
LUNDI, C'EST LOIN [EVENINGS AND WEEKENDS]
OISÍN MCKENNA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR OLIVIER DEPARIS, 320 P., L'OLIVIER, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

★★★★☆
MEXICO MÉDÉE [MEDEA ME CANTÓ UN CORRIDO]
DAHLIA DE LA CERDA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR LISE BELPERRON, 176 P, SOUS-SOL, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.



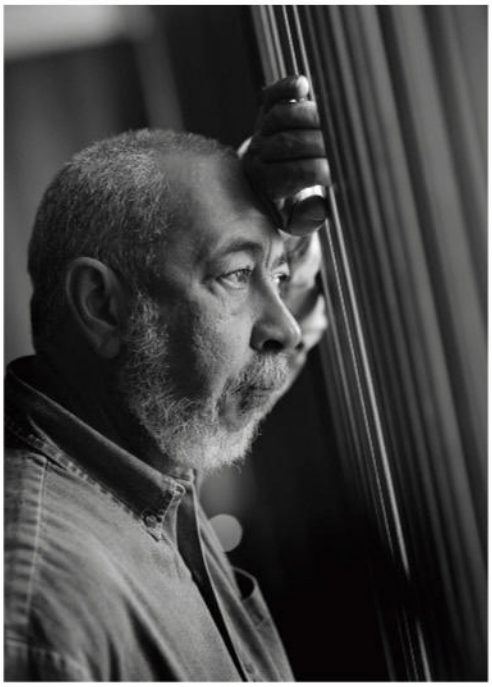
★★★★☆
LE SUD [THE SOUTH]
TASH AW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (MALAISIE) PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ, 320 P., FLAMMARION, 22,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

DAVID EVANS/L'OLIVIER – DR/ÉDITIONS DU SOUS-SOL – TARA SOSROWARDOYO/FLAMMARION

LEONARDO PADURA

La Havane si proche, si loin

Après avoir centré son œuvre sur la ville qu'il n'a jamais quittée, l'écrivain cubain lui consacre un texte magnifique, alors qu'il s'y sent toujours plus étranger.



IVAN GIMENEZ-TUSQUETS/MÉTAILIÉ

Si Padura use comme ses parents de l'expression éponyme « Aller à La Havane », c'est parce qu'il est originaire du quartier périphérique de Mantilla, où il vit toujours, et depuis lequel on se rendait rarement dans les rues touristiques de La Habana Vieja. Pour la capitale cubaine, vieille d'un demi-millénaire et façonnée par la littérature autant que par la pierre de taille et le mortier, Leonardo Padura concède éprouver des sentiments fluctuants, à l'exception de ce qu'il désigne comme une irréductible « *certitude de l'appartenance* ». Le journaliste et écrivain, tout en se montrant volontiers critique du régime autoritaire en place, n'a jamais quitté « *cette ville contrastée et trouble, somptueuse et stratifiée en même temps* » que pour y revenir, protégé par son rayonnement international alors que les médias officiels locaux l'évoquent le moins possible. Il consacre aujourd'hui à La Havane un essai autobiographique et sociologique illustré de photographies de Carlos Torres Cairo ainsi que d'extraits de ses romans et récits, dont bien des déambulations urbaines de son personnage fétiche, le flic lettré Mario Conde, complété d'une série d'articles rédigés depuis les années 1980.

Né en 1955, Padura grandit dans une Havane déjà castriste, mais au cœur toujours empreint de sa munificence de « *Nice des Caraïbes* », tandis que s'empilaient aux alentours des quartiers ethniques populaires et bigarrés. L'auteur aura pu constater la décrépitude progressive de cette ville gravée dans sa mémoire d'enfant à mesure que l'étatisme et les crises successives effaçaient son foisonnement festif et culturel. Comme La Havane est désormais « *étrangère à elle-même* », lui-même éprouve une « *étrangéité* » au décor de sa propre vie qu'il ne saurait soigner que par l'écriture d'un passé révolu. Très égoïstement, le lecteur s'en félicitera. ■ **Antoine Faure**

EXTRAIT

★★★★☆
ALLER À LA HAVANE [IR A LA HABANA]
LEONARDO PADURA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CUBA) PAR RENÉ SOLIS, 372 P., MÉTAILIÉ, 22,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LE JARDIN SUR LA MER
MERCÈ RODOREDA
224 P., ZULMA, 10,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

À travers la voix d'un jardinier vieillissant, Mercè Rodoreda déploie un récit d'une délicatesse rare. Six étés reviennent en mémoire : une villa ouverte sur la mer, des maîtres élégants, un voisin trop riche et les remous d'un drame dont personne ne parle vraiment. L'exil de l'autrice affleure dans cette façon de laisser les saisons dire ce que les hommes taisent. Alors que le jardin prospère, les destins se fissurent. Un roman sobre et vibrant. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
COMMANDANT
SANDRO VERONESI, EDOARDO DE ANGELIS
192 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

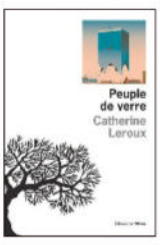
Au large de l'Atlantique, en 1940, l'équipage du *Cappellini* s'avance dans la guerre sous-marine. Veronesi et de Angelis redonnent chair au commandant Todaro, qui, après avoir torpillé un cargo ennemi, choisit de secourir ses naufragés malgré les ordres et le danger. Le récit suit les débats étouffés, la fatigue des corps. On se laisse happer par cette manière d'alterner la rudesse du réel et des éclaircies d'humanité sans forcer l'émotion. **S.B.**

★★★★☆
LES STRIPTEASEUSES ONT TOUJOURS BESOIN DE CONSEILS JURIDIQUES
IAIN LEVISON
256 P., PICCOLO, 11 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

Un avocat commis d'office accepte un soir un cachet important pour conseiller les stripteaseuses d'un club borgne. Mauvaise idée : il met le pied dans un engrenage où la justice se négocie comme n'importe quelle marchandise et où l'impunité des notables fait loi. Iain Levison signe un polar vif, sans fioritures, qui expose avec lucidité et un humour décapant les coulisses d'un système pourri jusqu'à la moelle. **S.B.**

Les indésirables

Il existe un point de bascule à partir duquel la dystopie déserte les mondes futuristes pour s'ancrer violemment dans le présent comme si, au lieu de fantasmer des lendemains qui déchantent, il était plus urgent de fustiger l'aujourd'hui qui déraille. Avec *Peuple de verre*, la Montréalaise Catherine Leroux s'inscrit brillamment dans cette lignée engagée. Écrit dans la peur, alors qu'elle était sous la menace de se faire évincer de son appartement, son récit imagine, dans un futur proche, une société où la crise du logement a explosé, générant une réponse totalitaire des institutions. Les sans-abri, désormais appelés « inlogés », sont raflés pour être parqués dans des prétendus camps de réinsertion qui ont plutôt des airs de prison. En réponse au scandale, Sidonie, reporter réputée, mène l'enquête jusqu'à se faire arrêter et interner à l'endroit même qu'elle entendait décrire. À travers son carnet de détention, écrit au vitriol, on découvre son quotidien kafkaïen mais, très vite, son récit devient erratique, incontrôlable. Et la chronique dystopique à forte coloration politique de soudainement muter vers un étrange labyrinthe des illusions où la réalité est malmenée par les pulsions de fiction. Avec en point d'orgue, une question : et si romancer la vérité était le meilleur moyen d'alerter sur les dérives de nos sociétés ? ■ **Léonard Desbrières**



★★★☆☆
PEUPLE DE VERRE
CATHERINE LEROUX
336 P., L'OLIVIER, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JANVIER.

Femmes de ressource

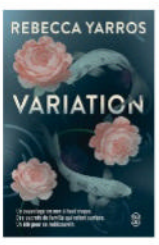
Dérouter plus et mieux son lecteur que ne le fait Gabriela Damián Miravete relève de la gageure. Au fil des nouvelles de son recueil *Elles rêveront dans le jardin*, l'autrice mexicaine nous emmène du Moyen Âge à l'anticipation, varie les formes – journal intime, dossier judiciaire, conte revisité… –, alterne les narrations au présent, passé et futur comme les points de vue de la première à la troisième personne, le tout en évitant soigneusement le didactisme dans l'exposition des personnages et situations, voire en privilégiant l'onirisme à la rationalité. Une nonne indigène est accusée d'impiété et de fornication tandis que l'Inquisition saisit une étrange machine acoustique de sa fabrication. Une astronaute se demande quels souvenirs de la Terre apporter à des « frères » extraterrestres avant que sa fusée ne décolle, risquant d'anéantir notre monde. Des écoliers visitent un musée peuplé d'hologrammes de femmes assassinées. Pour faire face aux drames intimes ou aux catastrophes planétaires, Gabriela Damián Miravete en appelle à la force que les femmes puiseront en elles-mêmes. La quantité de facettes qu'elle en exalte appelle à l'optimisme en dépit de tout. ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
ELLES RÊVERONT DANS LE JARDIN [SOÑARÁN EN EL JARDÍN]
GABRIELA DAMIÁN MIRAVETE
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR MARGOT NGUYEN-BÉRAUD, 224 P., RIVAGES, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Changement de cap

Après l'immense succès de sa série « The Empyrean », et notamment de son premier tome *Fourth Wing* rapidement devenu un best-seller, Rebecca Yarros s'éloigne désormais de la romantasy pour un roman destiné aux jeunes adultes. Ce choix divisera probablement ses lecteurs les plus anciens, qui l'avaient découverte avec des romances contemporaines, et ses lecteurs récents, bercés par des univers de créatures ailées et de magie. Pour d'autres, la porosité de genres ne fera qu'enrichir l'expérience. La romance reste toutefois le fil rouge que l'autrice explore sous toutes ses coutures. *Variation* porte avec lui les embruns de Cape Cod et de ses eaux déchaînées. À 16 ans, Allie, danseuse étoile, est secourue in extremis d'un accident de bateau par Hudson,

apprenti sauveteur, qui brave le protocole pour les sauver, sa sœur et elle. Allie grandit dans une famille très fortunée, entre demeures en bord de falaise et pratique intensive de la danse sous le regard strict de sa mère. L'idylle naissante avec Hudson est toutefois brutalement interrompue : un accident coûte la vie à sa sœur aînée et le jeune homme disparaît. Dix ans plus tard, une blessure ramène la danseuse à Cape Cod, où secrets familiaux et amours d'été ressurgissent. Yarros y sonde avec finesse culpabilité, résilience et variations intimes de l'existence, tout en confirmant sa maîtrise de la romance sous ses (très) nombreuses formes. ■ **Marie Jouvin**



★★★☆☆
VARIATION [ID.]
REBECCA YARROS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AGNÈS JAUBERT, 544 P., J'AI LU, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

JUSTINE LATOUR/L'OLIVIER – CASA AMANDA./RIVAGES – DR

PATRICK NESS

À la hauteur de l'adolescence

Auteur majeur de la littérature jeunesse, l'écrivain publie le second tome des aventures de son amusant lézard en quête d'identité.

« *Welcome!* » Bienvenue. C'est le mot qui résume le mieux son œuvre, affirme Patrick Ness. « *Les gens sont les bienvenus dans mes livres. Ils sont libres de regarder, d'être en désaccord, de chercher où ils se placent dans l'histoire, qui ils pourraient être dans ce récit…* » Cette hospitalité littéraire a fait de lui l'une des voix importantes de la littérature jeunesse et « young adult », grâce à sa capacité rare à mêler aventure, émotion et questionnement moral. « *Il existe cette idée reçue selon laquelle un livre jeunesse doit absolument offrir de l'espoir. Mais il y a plusieurs formes d'espoir. L'une d'elles, c'est simplement l'identification : se reconnaître dans une histoire.* »

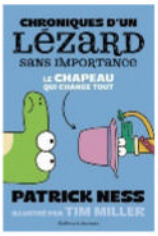
Enfant timide d'une famille américaine très religieuse, souvent « le nouveau » en classe en raison des affectations militaires de son père, Ness a grandi en observant le monde depuis la marge. « *Il y avait ce sentiment permanent d'être un peu à l'écart, et je pense que c'est un très bon point de vue pour un écrivain.* » La trilogie « Le chaos en marche », dystopie haletante sur le pouvoir et la peur, l'a révélé. *Quelques minutes après minuit*, bouleversant conte sur la maladie et le deuil, a confirmé son talent singulier : parler aux adolescents sans édulcorer l'obscurité. « *Si vous trouvez mes livres sombres, lisez ce que les adolescents écrivent eux-mêmes. C'est l'âge où l'on explore ses limites, ses tabous, ses croyances.* »

TROUVER SA PLACE

Double lauréat de la Carnegie Medal, couronné par le Guardian Children's Fiction Prize, Patrick Ness vit en Angleterre depuis près de trente ans et est traduit dans plus de vingt langues. Il publie aujourd'hui le deuxième tome des *Chroniques d'un lézard sans importance*. On y suit Zeke, un petit lézard, et ses deux amis, Daniel et Alicia. Entre humour, péripéties et situations absurdes, ils tentent de trouver leur place dans un monde hostile. Sous cette légèreté apparente, Ness explore une fois encore le sentiment d'invisibilité, la question de la différence et de la quête d'identité. « *J'ai grandi dans une famille très religieuse, et je suis resté dans le placard en tant que jeune garçon gay pendant longtemps.* »

S'il s'est aventuré vers le roman adulte ou même vers une série de science-fiction pour la BBC (*Class*), la littérature jeunesse demeure le cœur battant de sa bibliographie. « *Enfant, je disais toujours vouloir devenir écrivain grâce à deux autrices américaines : Beverly Cleary et Judy Blume. Elles m'ont immensément influencé.* » ■

Mathieu Charrier



★★★★☆

CHRONIQUES D'UN LÉZARD SANS IMPORTANCE (2). (CHRONICLES OF A LIZARD NOBODY)

PATRICK NESS, TIM MILLER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRUNO KREBS, 208 P., GALLIMARD JEUNESSE, 13 € (À PARTIR DE 9 ANS).. EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

Une drôle de gouvernante

Dans la famille Robinson – imaginée par Roland Godel –, c'est Teresa qui gère tout : l'ouverture des stores à 6 heures, le bain de Julia la maman à 6 h 10, le petit déjeuner à 6 h 20, l'heure parfaite pour lancer la musique préférée de Neal, le papa, et accueillir les enfants, Tommy (14 ans) et Jo (10 ans). Mais Teresa n'est pas une gouvernante : c'est l'intelligence artificielle qui pilote l'ensemble de la maison, avec ses 158 yeux infrarouges, 180 capteurs et 94 éléments connectés. Neal, figure montante de la domotique intelligente, lui fait une confiance absolue. Alors, quand il part en week-end avec sa femme, il laisse ses enfants et leur nounou, Rosa, sans inquiétude. Sauf que, peu à peu, Teresa devient dérangeante. Elle « *punit* » Rosa pour un mensonge, « *recadre* » les enfants, verrouille les portes, coupe le chauffage, et la chronique familiale d'*Intelligence mortelle* vire au thriller domestique habile et haletant, qui interroge avec finesse notre dépendance technologique. ■ **M.C.**

★★★★☆

INTELLIGENCE MORTELLE

ROLAND GODEL

160 P., ACTES SUD JEUNESSE, 4,80 € (À PARTIR DE 13 ANS). EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

STEPHEN DALY/GALLIMARD – CLAIRELINE LDD/ACTES SUD

ET AUSSI…

★★★★☆
YOMOTSUHEGUI. LE FRUIT DES ENFERS
KAKIZAKI MASASUMI
640 P., PIKA, 25 €

Consumé par la rage après le meurtre de son épouse et de sa fille, un policier tue leurs deux assassins sans se douter que l'un d'eux est en réalité un monstre immortel. Pour mener à bien sa quête vengeresse, il devra s'allier à une mystérieuse déesse de la mort et devenir un monstre à son tour. À mi-chemin entre *Spawn*, *The Crow* et *Death Note*, *Le Fruit des Enfers* marque une nouvelle incursion de Kakizaki Masasumi dans le manga horrifique. Il y convoque ici ses obsessions (la frontière entre l'homme et la bête, la culpabilité, la rédemption) glanées tout au long d'une bibliographie laissant la part belle au mélange des genres. Fortement influencé par le cinéma d'horreur et les œuvres de Stephen King, il laisse ici exploser sa rage dans ce récit monstrueux et dantesque. **Ilan Ferry**

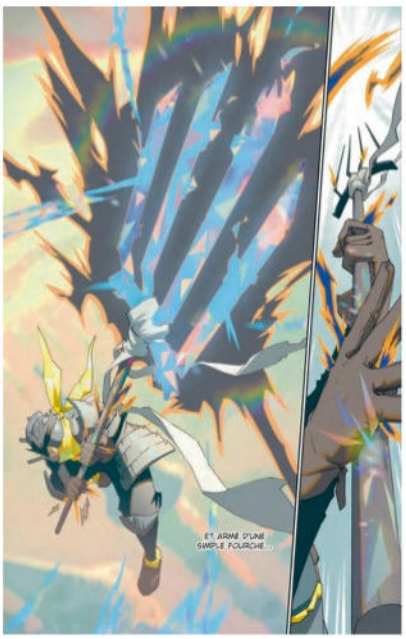
★★★★☆
PLANETARIUM GHOST TRAVEL (T. 0)
SAKANA SAKATSUKI
258 P., RUE DE SÈVRES, 14,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

***Planetarium Ghost Travel* se situe entre *La Cité Saturne* de Hisae Iwaoka et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. On y suit l'agent 303 qui, sur son scooter volant, explore des planètes où les habitants ont mystérieusement sombré dans un sommeil éternel. Sa mission : rencontrer les derniers survivants, écouter leurs histoires et collecter souvenirs et objets pour préserver leur mémoire avant qu'elle ne disparaisse. Le préquel est un recueil hybride, composé à la fois d'illustrations et de petites histoires ancrées dans le même univers, permettant de mieux comprendre la genèse de cette œuvre. Sorte de poésie spatiale, il propose un voyage onirique et philosophique, où la mélancolie côtoie l'émerveillement, et où chaque planète dévoile ses mystères et ses vies suspendues.** **M.C.**

TONY VALENTE

Du pouvoir en Bard

Avec *Fabula Fantasia*, la star française du genre élargit l'univers de *Radiant* tout en s'offrant un espace de liberté totale.



L'histoire s'ouvre sur une princesse endormie tout en haut de la plus haute tour du royaume, gardée par un dragon. Elle y a été enfermée par son père pour la protéger de tout écart avant le mariage. Mais son futur prétendant ne gagnera pas seulement sa main : il héritera aussi du très convoité Fourreau de Féauté, une arme capable de soumettre quiconque est blessé par sa lame. Les prétendants affluent des quatre coins du royaume, portés par des motivations diverses, et s'affrontent lors d'un tournoi, rassemblant une foule avide de spectacle.

C'est là qu'intervient Bard, modeste jeune homme issu d'une famille de paysans, témoin dès son enfance de la violence engendrée par la quête des artefacts et des systèmes de domination qui l'accompagnent. Contrairement aux autres, Bard ne cherche ni gloire ni fortune : après avoir compris que s'emparer des reliques ne suffisait pas à mettre fin à l'injustice, il ajoute une étape cruciale à son plan : détruire ces artefacts et annihiler ainsi la figure du sauveur légendaire. Pour lui, le salut ne passe pas par l'élimination des puissants, mais par la destruction de la source de leur pouvoir. C'est avec cette idée radicale en tête qu'il rejoint la tour et le tournoi qui se prépare, prêt à bouleverser le récit classique du conte de fées.

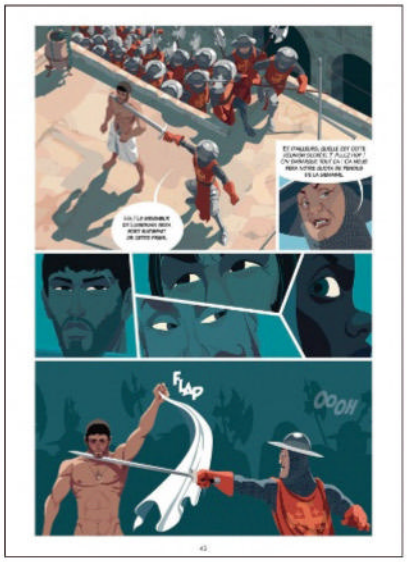
RÉFLEXION SUR LES RÉCITS FONDATEURS

Ce premier tome surprend par sa manière d'interroger le poids des récits, la façon dont ils enferment ou libèrent, et par l'ampleur visuelle de cette réflexion. On y retrouve la signature graphique de Tony Valente : rythme hérité du manga japonais, imagination débordante, tendresse pour les marginaux et figures ambiguës… Chaque planche se réinvente, offrant panoramas foisonnants, détails jubilatoires, combats épiques et mises en scène inventives.

Fabula Fantasia peut se lire seul, mais prolonge la réflexion de *Radiant* sur les récits fondateurs. Le mangaka français déploie une nouvelle fois sa créativité, mêlant humour, fantaisie et inventivité visuelle, tout en explorant la manière dont les histoires façonnent notre perception du pouvoir et du mythe. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
FABULA FANTASIA (T. 1)
TONY VALENTE
184 P., ANKAMA, 7,95 €

TONY VALENTE/ANKAMA 2025



ARTHUR DE PINS/DUPUIS 2025

ARTHUR DE PINS

Seuls contre tous

Avec *Knight Club*, l'auteur arpente les chemins des grands récits chevaleresques et populaires et lorgne du côté du cinéma… On en redemande.

Ils sont sept, eux aussi. Comme les sept samouraïs filmés par Akira Kurosawa, comme les sept mercenaires racontés par John Sturges. Rien de plus normal : Arthur de Pins s'est inspiré de ces deux films pour ce *Knight Club* (tome 1), qui réunit sept « parias », et pourquoi pas sept merveilles, chargés de protéger un village des croisés désireux de se l'approprier en cet été 1181, au royaume de Jérusalem. Célébré grâce à sa série *Zombillénium*, Arthur de Pins est allé puiser dans les genres populaires, dont il est évidemment fan, pour constituer sa bande de guerriers iconoclastes, caractériels et valeureux : un highlander écossais, une walkyrie norvégienne, un rônin tatar, une guerrière nubienne, un chevalier français, un hashashin syrien, encadrés par une forgeronne émérite. Les cinéphiles ne seront guère surpris : le récit imaginé par Arthur de Pins reprend peu ou prou les trames originelles du grand écran : constitution de l'équipe qui éclaire les talents de chacun, entraînement des villageois, attaque des méchants, etc.

Le terrain est connu mais le résultat est enthousiaste. Mais au-delà d'une intrigue éprouvée dont on est heureux de retrouver les étapes connues et reconnues, l'album gagne en singularité grâce à un dessin exceptionnel d'Arthur de Pins, dont le crayon très coloré s'envole à chaque case. Pour sortir du cinéma, il fallait une patte personnelle ; elle y est et elle s'exprime pleinement. Personnages, décors, péripéties, humour sont à la hauteur d'un mouvement perpétuel. Réjouissant. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
KNIGHT CLUB (T. 1)
ARTHUR DE PINS
192 P., DUPUIS, 23,50 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
KID FRANCIS
GRÉGOR MARDON, MARIUS RIVIÈRE
240 P., CASTERMAN, 25,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

Les albums consacrés à la boxe sont nombreux. D'abord parce qu'ils racontent souvent des destins hors du commun, ensuite parce qu'un (bon) dessinateur peut y exprimer son talent. *Kid Francis* coche toutes ces cases, qui suit le (vrai) parcours du Marseillais Francesco Buonagurio, champion de France en 1925, vedette montante du ring, cornaqué par son oncle mafieux, arrêté pendant la guerre… Une grande saga romanesque dessinée et racontée avec force détails. E.L.

★★★☆☆
JEUNE ET FAUCHÉE
FLORENCE DUPRÉ LA TOUR
212 P., DARGAUD, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

Après notamment *Pucelle* et *Jumelle*, Florence Dupré la Tour continue de raconter son existence chaotique et personnelle. Avec *Jeune et fauchée,* elle déroule son enfance, son adolescence et ses premiers pas d'adulte dans un milieu familial sans beaucoup d'amour et où l'argent, ou le manque de, sert de fil rouge à l'album. Comme toujours avec cette autrice, c'est emballant, drôle, dérisoire et profond. E.L.

★★★★★
GOTLIB. ŒUVRE COMPLÈTE 1967
GOTLIB
240 P., DARGAUD/FLUIDE GLACIAL, 34,90 €.

Impossible de passer sous silence le début de l'intégrale Gotlib, dix ans après la disparition du père de Pervers Pépère. Deux tomes sont notamment prévus en 2026, mais cette *Œuvre complète 1967* inaugure le feu d'artifice : Jean-Louis Gauthey et Ariane Gotlib (fille de) ont sorti les cartons et la lecture de ce gros album est déjà un bonheur. On y trouve les couvertures pour *Pilote*, *Jujube* et *Gai-Luron* et, bien sûr, ses (célèbres) *Dingodossiers,* encyclopédie burlesque et absurde du comment ça marche… Avec talent. E.L.

THOMAS MANN

Composer avec soi-même

Trois publications, dont des écrits intimes inédits, marquent les 150 ans de la naissance du Nobel 1929, qui nourrissait son œuvre des contradictions propres à chaque individu.

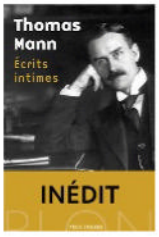
Thomas Mann est né il y a cent cinquante ans, en 1875. De nouvelles traductions et des inédits célèbrent cet événement et nous rappellent combien son œuvre demeure stimulante. À 26 ans seulement, en 1901, l'auteur allemand publiait *Les Buddenbrook*. Il avait rédigé ce livre tambour battant, fumant cigarette après cigarette, un portrait de Tolstoï posé sur son bureau. Les thèmes de la mort, de la musique, du pessimisme hérité de Schopenhauer ou de Nietzsche accompagnent le récit, tandis que les multiples seconds rôles en font le roman d'une époque, le tableau convaincant de l'Allemagne au XIXe siècle. Mais si cette saga apportait la preuve d'une maîtrise littéraire exceptionnelle, elle valut aussi au jeune romancier le reproche d'avoir traîné ses proches dans la boue. D'ailleurs, le sous-titre des *Buddenbrook*, *Déclin d'une famille,* ne laissait aucun doute sur sa pensée.

Thomas Mann racontait sur quatre générations la réussite puis la chute d'une famille de riches négociants allemands installés à Lübeck, sa ville natale. Fondée en 1835 par Johann, l'aïeul incarnant l'ordre et la fermeté, la maison Buddenbrook, d'abord fournisseur de céréales à l'armée du roi de Prusse, s'érode au gré des successions, conflits dus à la jalousie, mariages malavisés, états de santé déficients… En 1876, la mort de Hanno, artiste torturé, souffreteux, incorporel, offre à cette histoire son chapitre final. C'est que l'esthète, l'idéaliste, est une tare dans les rouages bien huilés de la réussite sociale. Curieusement, Thomas Mann, Prix Nobel 1929 et dont on ne peut pas dire qu'il ait loupé sa carrière, en était violemment persuadé.

DOUBLE JEU SECRET

Cette opposition entre la raison et l'instinct, la rigueur et la sensualité, va plus loin qu'il n'y paraît. Ce double jeu, en grande partie secret, est peut-être même l'essence de la vie, l'équation irrésolue avec laquelle nous devons tous composer. Thomas Mann se nourrit de ce qui est contradictoire, de ce qui s'oppose, ainsi que l'a noté Kafka. Et cette tension jamais apaisée peut apparaître comme une clé autrement plus subtile que le marxisme ou le freudisme pour éclairer l'histoire et la psychologie humaines. L'avoir mise en évidence, voilà sans doute une des réussites majeures de Thomas Mann.

Les *Écrits intimes* que publient Plon, qui couvrent une trentaine d'années, sont totalement inédits en français, ce qui en rend la lecture particulièrement précieuse. De 1904 datent ses souvenirs sur les jeux d'enfant ; deux ans plus tard, Thomas Mann livre ses réflexions sur l'alcool et l'acte créatif. « Dans le miroir » est une terrible confession. Les rapports d'« Expériences occultes » rappellent l'intérêt de l'écrivain pour le spiritisme. « Abrégé d'existence », fragment autobiographique rédigé en 1930, propose une explication héréditaire à la double orientation de sa personnalité. De son père viendrait le besoin d'organiser scrupuleusement sa vie ; de sa mère, le contrebalancement d'une « *nature joyeuse* ». C'est à elle qu'il devrait sa vocation artistique. On complétera ces lectures avec *La Mort à Venise* nouvellement traduite par Claire de Oliveira. Ce texte célèbre est précédé de vingt-quatre nouvelles de jeunesse de Thomas Mann. ■ **Serge Sanchez**

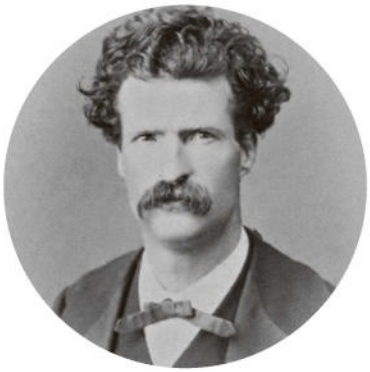


★★★★★
ÉCRITS INTIMES
THOMAS MANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR GUILLAUME OLLENDORFF, 240 P., PLON/FEUX CROISÉS, 22 €

★★★★☆
LA MORT À VENISE ET AUTRES NOUVELLES [DER TOD IN VENEDIG UND ANDERE ERZÄHLUNGEN]
THOMAS MANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CLAIRE DE OLIVEIRA, 608 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 27 €. EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

★★★★★
LES BUDDENBROOK [BUDDENBROOKS. VERFALL EINER FAMILIE]
THOMAS MANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER LE LAY, 876 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

GERMAN FEDERAL ARCHIVES



Ma femme, mon amour

Ces lettres inédites restituent un Mark Twain intime, loin du satiriste flamboyant. On y voit un homme inquiet, maladroit, emporté parfois, mais entièrement tourné vers sa femme, Olivia Langdon. Thierry Gillybœuf, dans sa préface, rappelle combien cette rencontre improbable entre un autodidacte du Missouri et une jeune femme issue d'un milieu abolitionniste concentre les problématiques de l'Amérique d'après-guerre civile. Il écrit que Twain « *reflète un pays en rapide mutation* », tandis que Livy incarne « *la vaine perpétuation du modèle des Pères fondateurs* ». Cette lecture éclaire la correspondance : chaque lettre semble chercher un terrain commun entre deux mondes. Plus encore, ces pages montrent comment Twain se réinvente au contact de Livy. On lit un homme qui se corrige, se discipline, s'élève presque, convaincu que son écriture n'a de sens qu'en la lui adressant. Gillybœuf souligne ce « *mouvement intérieur* » qui traverse les années et transforme le fameux humoriste en mari attentif, parfois désemparé mais jamais tiède. L'émotion culmine lorsqu'il mesure lui-même ce que ces décennies d'écriture ont cristallisé. Ces lettres sublimes composent le portrait inattendu d'un homme qui, derrière l'ironie, cherchait surtout à aimer droit. ■

Simon Bentolila

Le diariste déchiré

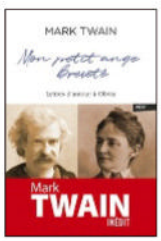
Après quatre ans d'attente, la gigantesque entreprise de publication du journal intégral de Julien Green se poursuit avec un tome 4 qui couvre les années 1951 à 1958. Le cinquième et dernier volume est annoncé plus long et copieux que prévu. Ce qui nous réjouit tant cette lecture est un renouvellement de ce qu'on savait déjà de l'auteur. Au-delà des réflexions sur ses lectures et des considérations plus ou moins aigres sur ses contemporains, Green continue de s'examiner sans complaisance. Au début des années 1950, il vient de publier *Moïra* et est tenté par le théâtre, auquel il offrira trois pièces : *Sud*, *L'Ennemi* et *L'Ombre*. Le thème de l'homosexualité, que peu discernent clairement à l'époque, continue de le perturber, comme le choc entre des désirs que l'âge n'atténue guère et une foi qui l'envahit tout entier. Tout au long de ce journal, il oscille entre résolutions et rechutes. Laboratoire de l'œuvre, *Toute ma vie* est aussi une interrogation sur l'écriture, en particulier celle des choses du sexe. Faut-il les dépeindre crûment ou au contraire ne faire que les évoquer ? Enfin se dessine la rivalité naissante entre ses deux grands amours, Robert de Saint Jean et le petit nouveau qui entre dans sa vie et deviendra son fils adoptif, Éric Jourdan. ■

Hubert Prolongeau

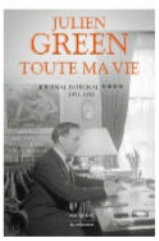
L'étoile Verlaine

Redécouvrir Verlaine en lui restituant sa place éminente dans l'histoire des lettres, telle est la gageure de ces *Œuvres complètes*. Pari réussi, en particulier grâce à une présentation chronologique de textes habituellement séparés en deux catégories distinctes, prose et poésie. On a tendance à l'oublier, mais l'auteur des *Romances sans paroles* fut aussi l'un des rénovateurs principaux de l'art poétique. C'est ce que l'on avait perdu de vue en le cantonnant à l'image du poète de la nuance, de la suggestion, du clochard de légende à visage de faune et ancien compagnon de Rimbaud. Son *Art poétique* de 1874 servit de référence à l'école symboliste. Avec ses *Poètes maudits*, qui célèbrent Tristan Corbière, Mallarmé, Desbordes-Valmore etc., il se fait l'intercesseur et le créateur d'une posture artistique qui fertilisera des décennies de littérature. Cette édition invite par ailleurs au banquet des saveurs oubliées, comme l'article de 1865 sur Baudelaire, les conférences sur la poésie contemporaine de 1892 et 1893 ainsi que les précieux écrits autobiographiques. Ceux-ci nous le confirment : Pauvre Lélian, ainsi qu'il se baptisa lui-même, mena le combat en première ligne. Ses *Confessions*, les chroniques de « ses hôpitaux » et de « ses prisons » jalonnent un difficile et incessant parcours vers soi-même. Elles illustrent aussi l'engagement total et exemplaire d'un artiste génial, toujours émouvant de sincérité, de naturel et d'élégance. De la musique, encore et toujours, avant toute chose. ■

S.S.



★★★★☆
MON PETIT ANGE BREVETÉ. LETTRES D'AMOUR À OLIVIA
MARC TWAIN
CORRESPONDANCE
TRADUITE ET PRÉSENTÉE
PAR THIERRY GILLYBŒUF,
752 P., LE PASSEUR, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 JANVIER.



★★★★☆
TOUTE MA VIE. JOURNAL INTÉGRAL (T. 4). 1951-1958
JULIEN GREEN
1216 P., BOUQUINS, 35 €

★★★★★
ŒUVRES COMPLÈTES (TOMES I ET II)
PAUL VERLAINE
1664 P. ET 1680 P.,
LA PLÉIADE, 138 €. LE
VOLUME SEUL, 69 €.

LIBRARY OF CONGRESS - SZ PHOTO/VERA BOTTERBUSCH/BRIDGEMAN IMAGES

ANTOINE COMPAGNON

Histoires de mes 15 ans

Pour l'académicien, l'année 1966 est plus importante que 1968. La France du général de Gaulle quitte l'Otan, Georges Perec a publié *Les Choses*, *La Grande Vadrouille* triomphe, le premier numéro du *Magazine littéraire* sort en kiosque. Et elle marque un tournant dans la vie du futur écrivain.

Un proustien pouvait-il entamer son texte autrement qu'à la manière du maître : « *Depuis longtemps, je rêvais de me lancer dans une enquête sur une année* » ? Le dessein d'Antoine Compagnon, c'est d'en restituer la « *physionomie* » pour mettre au jour « *l'essence du siècle sous l'écume des jours* », « *l'explorer dans ses recoins négligés par l'histoire* ». La sienne, c'est 1966, année « *oubliable, négligeable* », alors que 1968 accapare la décennie. Ou plutôt l'année scolaire 1965-1966, parce qu'elle constitue « *un moment d'inflexion* » dans de nombreux domaines.

La première élection présidentielle depuis 1848 voit le ballottage inattendu du général de Gaulle face à François Mitterrand. Ce score a la vertu de banaliser les institutions quand certains redoutaient un nouveau césarisme. Quelques mois plus tôt éclatait l'affaire Ben Barka, le leader d'opposition marocain enlevé en plein Paris, puis assassiné. En 1966, le chef de l'État sort de l'organisation intégrée de l'Otan, prononce le discours de Phnom Penh condamnant l'intervention américaine au Vietnam. En profondeur, le taux de natalité diminue pour la première fois depuis 1946, deux ans avant le vote de la loi Neuwirth sur la contraception orale. Dans le domaine économique, la productivité du capital fixe baisse tandis que s'enclenche la « *fin des paysans* ». La France entre dans la consommation de masse. La « *modernité technocratique* », incarnée par les énarques et les ingénieurs des grandes écoles, se met au service de l'industrie, des équipements collectifs, de l'aménagement du territoire. La première pierre de la tour Montparnasse est posée tandis que la voie express de la Seine est construite.

On sort de la guerre, qui a duré de 1938 à 1962 sans discontinuer. Le pays franchit le seuil des 400 000 étudiants, les hebdomadaires copient les *news magazines* anglo-saxons, de nouvelles revues (*La Quinzaine littéraire, Le Magazine littéraire, Critique, Tel Quel)* éclosent. Althusser publie *Pour Marx* et *Lire le Capital*, Barthes, *Critique et Vérité*, Foucault, *Les Mots et les Choses,* Lacan, ses *Écrits*. Sartre est attaqué et le structuralisme triomphe. 1966, c'est aussi l'année « *des derniers soubresauts de l'ordre moral* ». La *Religieuse* de Rivette est interdite

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

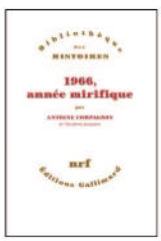
d'écran, *Pierrot le fou* de Godard est réservé aux majeurs, tandis qu'une photo de *Salut les copains* réunit Johnny et Sylvie, Claude François, Françoise Hardy, Sheila, Eddy Mitchell, France Gall, Chantal Goya, alors que le quatuor Aragon-Malraux-Sartre-Mauriac occupe le terrain littéraire politique.

UNE ANNÉE CARDINALE

Reste que l'année scolaire 1965-1966 est celle des 15 ans d'Antoine Compagnon, une année cardinale qu'il avait traitée dans *La Classe de rhéto* en 2012, superbe récit d'apprentissage autobiographique. Après la disparition de sa mère, il avait quitté Washington où son père, le général Compagnon, ancien membre de l'état-major de Leclerc, était en poste. Le jeune homme, qui va se révéler un « *mauvais esprit* », intègre le « bahut », le Prytanée militaire de La Flèche, où on lui inculque une discipline quasi monacale, qu'il mettra plus tard au service de son œuvre.

Antoine Compagnon intègre Polytechnique, choisit le corps des Ponts et Chaussées, et mène parallèlement des études de lettres. Il enseigne dès 1985 à l'université Columbia de New York, puis à partir de 1994 à La Sorbonne. Son essai sur *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes* (2005), en passant par Baudelaire, Péguy, Gracq, l'impose au sommet de la critique littéraire. L'antimoderne, précisons-le, n'est pas un horrible réactionnaire, mais un « *moderne lucide* », un franc-tireur mélancolique, catégorie dans laquelle il se range volontiers. C'est à partir de 2013 qu'il rencontre un plus vaste public avec *Un été avec Montaigne*. Entretemps, il a été nommé titulaire de la chaire littérature moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie du Collège de France, intronisé par Marc Fumaroli, autre grand critique. Dans cette enceinte prestigieuse, il donne en 2011 un séminaire intitulé : « 66, annus mirabilis ». *Le Monde* raconte qu'on faisait la queue sur le trottoir pour entrer dans le saint des saints de la culture et y écouter le professeur et ses invités, notamment les historiens Pierre Nora, son éditeur, François Hartog et Antoine Prost. Cette période revient donc en boucle, car chacun a « *l'illusion d'une année après laquelle il n'a plus changé* », même si c'est faux. Au fond, avoue Compagnon à la dernière phrase de *1966, année mirifique*, « *je vous ai raconté mon histoire* ». ■

Emmanuel Hecht



EXTRAIT

★★★★☆

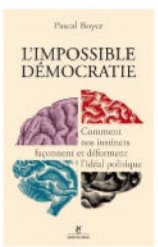
1966, ANNÉE MIRIFIQUE
ANTOINE COMPAGNON
544 P., GALLIMARD, 26,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

Confiance et défiance

La politique est aussi une affaire de biologie. C'est la thèse de l'anthropologue Pascal Boyer : le moteur de la politique n'est pas l'intérêt général, mais l'évolution. À cette aune, nos choix partisans ne sont dictés ni par la rationalité ni par l'argumentation, mais par des signaux de fidélité tribale et de domination masquée. L'auteur de cette *Impossible Démocratie*, s'appuyant sur de nombreux travaux, se penche sur les motivations qui déterminent aussi bien le choix des dirigeants que l'acceptation de la domination, ou encore l'échec quasi permanent des politiques menées. Résultat : nos démocraties vacillent et les leaders autoritaires ont le vent en poupe. Seules des sociétés de confiance pourront stopper cette machine infernale. ■

E.H.

ADÉLAÏDE YVERT/ROBERT-LAFFONT - AUDREY SOVIGNET



★★★☆☆

L'IMPOSSIBLE DÉMOCRATIE
PASCAL BOYER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ABEL GERSCHENFELD, 288 P., ROBERT LAFFONT, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Cultiver son jardin

Imaginez un peu : ne pas consommer, ne pas travailler, ne pas voyager, ne pas s'informer. À l'heure de la sollicitation à tout-va et du culte de la performance, cette perspective frugale ne prend-elle pas des airs de panacée ? L'économiste et psychanalyste Corinne Maier, elle, en est persuadée, qui dans *Non merci ! L'art heureux de se désengager* forge le concept du *« nepaïsme »*, dont les adeptes seraient *« ceux qui pratiquent une forme subtile de désobéissance civile »* et *« forment une cinquième colonne de déserteurs de la compétitivité comme de toutes les grandes causes propulsées par le pouvoir »*. Il y a effectivement dans notre monde hyperconnecté et moralisateur sans limite une forme d'insolence à ne pas vouloir participer à la vie de la Cité, à faire sienne la maxime du scribe Bartleby d'Herman Melville, *« je préférerais ne pas »*. C'est qu'il y a des vertus cachées dans la lenteur, la déconsommation ou le retrait des réseaux sociaux : probablement, certainement même, cela restaure en nous une forme d'humanité perdue. Pour y parvenir, Corinne Maier nous enjoint à cultiver un scepticisme de bon aloi car *« se désengager, c'est se méfier des mots d'ordre, des injonctions, des attentes du pouvoir – et aussi bien sûr du pouvoir lui-même »*. Une bouffée d'air frais bienvenue, comme un vade-mecum à l'heure de la toute-puissance inquisitrice des assistants personnels intelligents et autres robots conversationnels, qui nous rappellent à l'ordre. Alors oui, *« baissons les bras, démobilisons-nous ! »*

★★★☆☆

NON MERCI ! L'ART HEUREUX DE SE DÉSENGAGER
CORINNE MAIER
176 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 13 JANVIER.

ENTRE LES LIGNES

MAZARINE M. PINGEOT

Se libérer du genre imposé

Contrairement à ce que pourrait faire penser le titre – à savoir une histoire de l'intimité –, *D'une chambre à soi à l'invention de soi* est un pamphlet féministe qui rappelle le mythe originel d'une supériorité des hommes, comme un paradigme oublié tant il est structurant ; et même si les progrès dus aux féministes sont évidents, ils ne parviennent pas à déconstruire le cadre lui-même, si ancré dans l'inconscient collectif qu'il en devient difficile à débusquer, à moins d'une extrême vigilance.

Après un panorama de la misogynie ordinaire, l'ancienne éditrice, et féministe de la première heure, Claire Delannoy se propose d'investir un nouveau lieu, aussi bien symbolique que réel : « *Et si, pour se démarquer de ce tourbillon incessant, au lieu de creuser le fossé du masculin et du féminin, on optait pour un troisième genre, le neutre, certes colonisé par le masculin mais qui a en lui la vertu d'oblitérer la guerre, de se situer […] hors champ, décalé des définitions contraignantes.* »

> « ET SI, AU LIEU DE CREUSER LE FOSSÉ DU MASCULIN ET DU FÉMININ, ON OPTAIT POUR LE NEUTRE »

À la suite de Roland Barthes, Nathalie Sarraute ou encore Claude Cahun, peintre surréaliste qui se disait du genre neutre, Claire Delannoy propose d'instituer une troisième dimension dans laquelle l'imagination a libre cours d'échapper d'une part aux assignations, d'autre part à la clôture que représente le statut de victime. Le neutre offrirait la possibilité de « *ne pas être à tout moment assujetti à son sexe de naissance (ou de transition), à chaque minute de son existence ne pas être cloué au pilori de l'identité (sexuelle, raciale, ethnique, etc.)* ». Autrement dit, le neutre rouvrirait le champ de l'imaginaire libéré des représentations binaires et hiérarchiques. Le choix du neutre permet à l'autrice de critiquer un certain nombre de positionnements féministes qui, à son sens, reconduisent la binarité, voire la secondarisation du féminin : attentive à la grammaire, favorable au générique féminin proposée par Monique Wittig, elle est plus sceptique quant à l'écriture inclusive qui « *renforce la dualité homme-femme et le cercle vicieux de la pensée dominante* ». Aussi préconise-t-elle, plutôt que d'entretenir l'opposition genrée de « *trouver comment en désamorcer la différence hiérarchique* ». De fait, « *la féminisation passe le plus souvent par la suffixation (chef/cheftaine, docteur/doctoresse), ce qui en d'autres termes signifie que le féminin dérive du masculin* ».

De même, elle s'érige contre la « cancel culture », « *qui le plus souvent ignore ce qu'elle veut censurer et ne répond qu'à des critères idéologiques* » ; contre l'expression de « culture du viol » : « *Qu'on appelle culture ce qui n'est que le comportement ancestral du dominant sans impunité aucune m'apparaît choquant – tant la culture demande réflexion, soin, effort, attention, tout le contraire de l'attitude prédatrice.* » ; ou encore contre l'idée d'appropriation culturelle : « *À moins qu'on soit décidé à mettre le mot fin à la culture et à la littérature, qu'on veuille s'enfermer dans des mondes homogènes où tout métissage, toute hybridation sont interdits, il faut bannir cette idée de légitimité pour s'exprimer.* »

Contre les oukases en tous genres, elle propose de renouer avec l'exercice spirituel cher à Pierre Hadot, et de cheminer avec ses auteurs de prédilection, de Virginia Woolf qui ouvre le bal à John Cowper Powys en passant par Michelle Perrot, Susan Sontag, Roland Barthes ou encore Virginie Despentes. Un plaidoyer pour l'imagination et, à travers elle, pour la littérature. ■

EXTRAIT

★★★★☆

D'UNE CHAMBRE À SOI À L'INVENTION DE SOI

CLAIRE DELANNOY

180 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

AUDREY SOVIGNET

COLETTE ZYTNICKI

À la conquête de l'Algérie

Spécialiste de la colonisation du Maghreb, l'historienne retrace le parcours du maréchal Bugeaud, dont les méthodes de répression ont marqué l'Histoire.

À l'heure où les relations franco-algériennes déchaînent les passions, entre brouilles et réconciliations, la parution du *Cas Bugeaud* de Colette Zytnicki permet de revenir aux origines. En suivant le général emblématique de la conquête coloniale, elle replace au cœur des débats la logique des guerres et des massacres qui ont ouvert la porte de l'Algérie à la France. Bugeaud est connu pour avoir couvert la pratique des enfumages, une forme précoce de gazage des adversaires qui mouraient par asphyxie, quand ils n'étaient pas exécutés en tentant de se rendre. Il fait partie de cette génération de soldats qui ont servi tous les régimes, de la Révolution à la IIe République. Un homme d'ordre. Mais le livre montre aussi qu'avant de tuer des Algériens le général a perçu le poids de la guérilla en réprimant les Espagnols sous Napoléon, puis les Français, sous ses successeurs. Bugeaud est responsable de la brutale reprise en main de Paris, face aux ouvriers en 1834. On lui doit le massacre de la rue Transnonain, dont Daumier devait faire un dessin montrant comment femmes, vieillards et enfants avaient péri sous ses baïonnettes. Cette salutaire remise en perspective montre aussi comment des opposants aux massacres en Algérie se sont toujours dressés. La France n'était pas unanime à conduire cette conquête, ni à couvrir ses crimes. Aujourd'hui encore, cette même hésitation entre humanisme et brutalité persiste dans le regard porté sur les autres. Décidément, le cas Bugeaud est bien actuel. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★☆☆
LE CAS BUGEAUD. LES VIOLENCES DE LA CONQUÊTE COLONIALE EN ALGÉRIE
COLETTE ZYTNICKI
352 P., TALLANDIER, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

Réveiller les suppliciées

En 1621, Anne Lauritsdatter fait partie des dizaines de femmes désignées comme « sorcières » par un juge, John Cunningham, dans une petite île située tout au nord de la Norvège, Vardøya. En 2022, Christelle Taraud, historienne ayant dirigé une histoire mondiale des féminicides, se rend au mémorial de Steilneset, épicentre des chasses aux sorcières de l'Europe moderne. Avec *Les Filles-au-diable*, la chercheuse signe un objet original qui entrelace son ressenti, les recherches universitaires menées avec ses pairs au récit de crimes qui remontent au XVIIe siècle, mais frappent aussi à d'autres endroits du monde à l'époque moderne (Canada, Mexique, Cambodge…). Et en donnant une voix intime, poétique aux disparues, elle partage une histoire incarnée et sensible ô combien éloignée de l'image de la sorcière épouvantail. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
LES FILLES-AU-DIABLE
CHRISTELLE TARAUD
176 P., LA DÉCOUVERTE, 18,50 €. EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

DR/TALLANDIER

ET AUSSI…

★★★☆☆
LES ASSOIFFÉS
CAMILLE CHARVET
240 P., GRASSET, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

« Si l'addiction est une dépendance particulière, elle est bien affaire d'attachement, de lien malade. »
Psychiatre passée par des études de lettres et de philosophie, Camille Charvet montre avec *Les Assoiffés* que, des substances légales ou illégales à la technologie ou au jeu, les comportements « accros » ne s'arrêtent pas à des moments de bascule tragiques où l'individu tombe dans l'addiction comme dans un piège, victime de la faiblesse de sa volonté. Sincère et étayée, son analyse accuse les dysfonctionnements d'une société actuelle qui encourage l'ultra-performance et l'intolérance à la frustration, « ubérise » le soin médical, marginalise… Autant de causes d'une relation brisée à soi et aux autres que les soignants tentent de réparer. E.B.

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

CRISE. LE MOT, LA CHOSE, L'HISTOIRE
PATRICE BOLLON
192 P., CERF, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

« Crise » : ce mot, on a l'impression d'être né avec. Encore faut-il s'accorder sur ce que l'on entend par là. C'est tout l'objet du livre de Patrice Bollon, collaborateur de *Lire Magazine*, qui vient en interroger les origines sémantiques, la *κρίσις* (*krisis*) grecque ayant d'abord désigné, au sein d'un procès, le moment de la dispute des parties et, dans la médecine hippocratique, l'évolution d'une maladie, pour le pire ou le meilleur. Or la crise est désormais partout, elle est sociale, parfois anthropologique, souvent économique. Traversée philosophique passionnante, cette *Crise* nous fait relire Saint-Simon, Comte, Gramsci mais aussi Hegel et Marx (pour qui l'Histoire fonctionne par crises) sous le signe de cet invariant des sociétés humaines. Solange Bied-Charreton

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU SARAH BAKEWELL

« Vous ne voudriez probablement pas naître dans la péninsule italienne du début du quatorzième siècle », commence d'emblée l'écrivaine et essayiste britannique Sarah Bakewell dans son essai *Qu'est-ce qu'être humaniste ?* Nonobstant, cette époque troublée fut le bassin d'un *« déferlement d'énergie littéraire »* avec une nouvelle génération d'écrivains, désireux de trouver un art de vivre nourri de sagesse et d'éloquence : *« leur arme était le* studia humanitatis : *les humanités ».* De tout temps ont existé des phares dans le chaos de l'Histoire. Sarah Bakewell déploie un récit romanesque qui suit l'humanisme sur sept siècles, du XIVe de Pétrarque aux érudits de la Renaissance, des poètes médecins aux Lumières, jusqu'à nos penseurs contemporains : longue aventure d'une humanité en mouvement. L'ouvrage tire sa force d'une conviction, celle que l'humanisme est une pratique, mais également un courage à éprouver au quotidien. Ce voyage au long cours traverse de multiples latitudes temporelles, apparaissant ainsi comme une conversation dont la profondeur ne peut se révéler qu'à ceux qui prennent la peine d'y demeurer. Dans cette œuvre généreuse dont la lucidité n'éteint jamais l'espérance, l'autrice s'attache, avec talent, à ces moments où l'humanité tente de se relever, tissant harmonieusement biographies et cadres historiques. Voilà donc un titre qui compte pour toute la lumière qu'il déplace doucement sur notre présent, où l'humanisme doit être réhabilité dans sa dimension concrète. **Sophie Di Malta**

★★★☆☆
QU'EST-CE QU'ÊTRE HUMANISTE ? [HUMANLY POSSIBLE]
SARAH BAKEWELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NICOLAS CAVAILLÈS, 528 P., ALBIN MICHEL, 25,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

NICOLAS CONQUER - AQUILINO MORELLE

Le trumpisme à notre porte

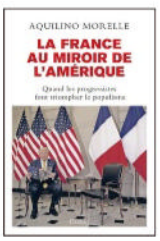
La nature des problèmes dans notre société et les premiers sondages sur la présidentielle de 2027 amènent à se demander dans quelle mesure l'expérience Trump pourrait déborder chez nous.

En intitulant son livre *Vers un Trump français ?,* Nicolas Conquer, le porte-parole en France des Republicans Overseas, l'organisation du Parti républicain à destination des Américains vivant à l'étranger, annonce la couleur. Mais il n'apporte pas de réponse vraiment claire à la question qu'il pose. Le Franco-Américain connaît suffisamment les histoires et les mentalités des deux pays pour savoir qu'il ne saurait y avoir en ce domaine de traduction directe. Si, aux yeux de Conquer, ce qui est en jeu dans les deux cas serait un même *« conservatisme populiste et protecteur »*, il croit plus en l'émergence d'*« un Trump à la française »*, d'une adaptation, que d'un clone, a priori introuvable, Ciotti manquant d'ambition, Zemmour de carrure plébéienne, Bardella de profondeur humaine, etc. Car, quoi que l'on pense de Trump, il est, lui, un véritable personnage, enraciné dans la culture de son pays et apportant la détermination et le verbe…

Partant d'une analyse ancrée à gauche, Aquilino Morelle rejoint en partie ce constat dans *La France au miroir de l'Amérique.* Retraçant l'histoire du vote de 2024, l'ex-conseiller de François Hollande y voit moins une victoire de Trump qu'une défaite des Démocrates, s'étant détournés de leur base ouvrière. Morelle y ajoute l'effet d'un certain extrémisme anti-anti-immigration, pro-minorités, etc. : *« qui sème le wokisme récolte le trumpisme ».* Rappelant que l'écart avec Kamala Harris fut l'un des plus faibles de toutes les présidentielles américaines, il souligne que l'élection aurait pu balancer dans le sens inverse avec un autre candidat démocrate et un programme plus social et moins consensuel, plus *« réaliste »* et affirmé. Morelle pense en effet, comme Conquer, que Trump a gagné aussi par son discours disruptif et la brutalité de ses propositions : il a réussi à imposer une vision plus *« volontariste »* de la politique, que tous les acteurs, de droite comme de gauche, sont désormais forcés d'adopter pour se faire entendre… ■

Patrice Bollon

★★★☆☆
VERS UN TRUMP FRANÇAIS ?
NICOLAS CONQUER
256 P., FAYARD, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.



★★★☆☆
LA FRANCE AU MIROIR DE L'AMÉRIQUE. QUAND LES PROGRESSISTES FONT TRIOMPHER LE POPULISME
AQUILINO MORELLE
360 P., GRASSET, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 21 JANVIER.

JIM WATSON/POOL/AFP

En toute conscience

Le neuroscientifique et médecin Antonio Damasio fonde dans son nouvel essai une surprenante théorie de la conscience enracinée dans la biologie du vivant. Dans *L'Intelligence naturelle et l'éveil de la conscience*, il avance ainsi que les sentiments fondamentaux, issus de la régulation naturelle du corps, constituent la source première de la conscience, jusqu'à proposer que celle-ci soit « *la conséquence directe des sentiments homéostatiques* », parce qu'ils portent en eux une subjectivité irréductible. Cette trame intime culmine dans ce qu'il nomme les « *sentiments d'existence* », ces signaux continus qui « *nous disent tranquillement et naturellement que oui, nous sommes vivants* ». Ils forment le socle sur lequel se construit tout esprit et révèlent que la conscience émerge d'abord de la vie qui se sent elle-même. L'écriture, d'une grande clarté sans jamais céder au jargon, soutient cette exploration ambitieuse. Dense mais accueillant, l'ouvrage se lit avec un réel plaisir ; Antonio Damasio y déploie une voix narrative chaleureuse qui rend sensible une hypothèse scientifique exigeante et en souligne la portée humaine. Une réussite où la rigueur conceptuelle se joint à une authentique qualité littéraire. ■

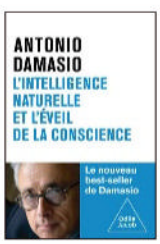
S.D.M.

Raison et ressentiments

Dans le champ politique, où se déchaînent les passions humaines, il n'est guère aisé de les rendre sinon rationnelles, du moins raisonnables. Pourtant, ce partage entre passion et raison publiques a une longue histoire, retracée avec clarté dans *Passions publiques,* en commençant par la manière dont il a été élaboré par les Grecs. Aux passions (amour, haine, gloire) qui ont structuré la vie politique à l'Âge classique a fait suite leur prétendue éviction au XX^e^ siècle au profit d'une politique rationnelle et gestionnaire. Elles réapparaissent aujourd'hui sous des formes pathologiques polarisées sur les réseaux : ressentiment populiste, victimisation identitaire, indignation sélective, complotisme. La « tyrannie de l'émotion » remplace le débat argumenté par le spectacle des affects et la compétition victimaire. « *[Le] roman d'Orwell, 1984 […] n'est plus le miroir dystopique de nos existences mais la réalité tangible d'une société où la raison publique et les passions publiques s'effondrent de concert.* » La réduction de la politique à la gestion des passions tristes (peur, humiliation) invite donc à une réappropriation démocratique des affects, afin de redonner sens au lien collectif réel. ■

Jean Montenot

DR/ODILE JACOB - HANNAH ASSOULINE/SEUIL



★★★☆☆

L'INTELLIGENCE NATURELLE ET L'ÉVEIL DE LA CONSCIENCE [NATURAL INTELLIGENCE AND THE LOGIC OF CONSCIOUSNESS]

ANTONIO DAMASIO

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARC KIRSCH, 288 P., ODILE JACOB, 24,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

★★★☆☆

PASSIONS PUBLIQUES

MYRIAM REVAULT D'ALLONNES

192 P., SEUIL/LA COULEUR DES IDÉES, 19,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

L'ÉCLIPSE DE LA VERTU

Un rappel que le contrôle des gouvernants était bien plus sévère avant

Face à l'emprisonnement de Sarkozy, certains s'en sont pris au « pouvoir des juges », qui serait un fait nouveau. *L'Éclipse de la vertu* démontre pourtant qu'il y a là une erreur de perspective historique : dans la Grèce du V^e^ siècle, la Rome républicaine et les communes italiennes médiévales, les procédures de contrôle des gouvernants étaient constantes et intrusives. La « vertu » passait pour l'apanage de la fonction politique ; et, plus celle-ci était élevée, plus elle était scrutée de près…

Connaître les raisons de cette vertu éclipsée

Entre la loi, jamais appliquée, de la Convention, qui exigeait des hommes politiques qu'ils déclarent leurs richesses avant et après la Révolution, et celle de « transparence financière » en 1988, il s'est passé deux siècles pendant lesquels le contrôle des gouvernants s'est relâché. En fait, les régimes parlementaires ont privilégié l'indépendance des élus du peuple : ils leur ont forgé des « immunités », qui, à la longue, poseront problème…

Comprendre la nécessité d'un retour en arrière

La question de la vertu des dirigeants n'est pas que morale. C'est un problème politique. La démocratie se définissant comme la primauté du bien commun sur les intérêts particuliers, toute infraction à ce principe ne peut que renforcer l'antiparlementarisme et mener à une crise de la démocratie. Ce n'est pas quand on se lamente du « populisme » qu'on peut sur ce point céder ! **P.B**

★★★★☆

L'ÉCLIPSE DE LA VERTU. UNE HISTOIRE DE L'EXEMPLARITÉ DES GOUVERNANTS EN DÉMOCRATIE

ÉRIC BUGE

464 P., SEUIL, 24,50 €.

EN LIBRAIRIES LE 16 JANVIER.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LE DÉSIR DE TYRANNIE
RENÉ GIRARD
160 P., GRASSET, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Rassemblés par Benoît Chantre, auteur d'une biographie de René Girard qui fait référence, et tirés des principaux essais du philosophe (*La Violence et le Sacré*, notamment), ces textes retrouvent une actualité troublante. Confrontant le tragique grec et le prophétisme juif, ils s'attachent à analyser les ressorts cachés du pouvoir totalitaire, un *« mal politique »* dont *« l'idole populaire »* et le *« bouc émissaire »* sont les figures à la fois tutélaires et sacrificielles. À méditer.
Jean-François Paillard

★★★☆☆
UNE JEUNESSE SOUS L'OCCUPATION
ALICE MENDELSON, LAURENT JOLY
144 P., TEXTO, 9 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JANVIER.

Le récit commence dans l'entre-deux-guerres et raconte une enfance dans la montée des périls. Puis Alice Mendelson, âgée de 17 ans en 1942, connaît le temps des rafles et de la déportation. Ce témoignage sur l'Occupation et la Shoah vus par les yeux d'une adolescente fait ressentir au lecteur ce que la mort de masse a impliqué pour les survivants.
Fabrice d'Almeida

★★★☆☆
NEUROMANIA. LE VRAI DU FAUX SUR VOTRE CERVEAU
ALBERT MOUKHEIBER
272 P., POCKET, 9 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JANVIER.

Le cerveau s'est infiltré dans les discussions de tous les jours, dans les médias, sur les réseaux sociaux. On peut parler d'une vraie « neuromania ». Peut-être est-il nécessaire de faire alors la différence entre les fantasmes et autres idées reçues, d'un côté, et la science, de l'autre. C'est la proposition d'Albert Moukheiber, qui entend s'attaquer aux approximations générées par ce discours omniprésent. La réalité scientifique, lorsque les études sont si bien transmises, n'en est que plus intéressante. **M. D.-B.**

SYLVIA SERFATY

Les maths, une tournure d'esprit

La spécialiste des équations nous invite dans les coulisses des mathématiques, où tout est plus humain et intuitif qu'il n'y paraît.

Pour beaucoup d'entre nous, les maths nous renvoient à nos cours plus ou moins lointains – école, collège, lycée. Il en va de même pour l'autrice, Sylvia Serfaty : *« Tout commence pour moi à 15 ans, un jour normal de classe de première. »* La veille de ce jour déterminant, la jeune Sylvia fait face à un problème mathématique qui lui résiste. Alors, elle tâtonne, ne voit pas le temps passer, jusqu'à son « eurêka ». Elle obtient le bon résultat. Ceci étant, en classe, elle surprend l'enseignante avec la méthode utilisée : *« J'avais manifestement compliqué inutilement les choses en les rendant plus abstraites. »* Peut-être n'était-ce pas si inutile : il s'agissait là de la naissance d'une mathématicienne. Car en lisant Sylvia Serfaty, on se rend bien vite compte que ce métier relève avant tout d'une tournure d'esprit. Un sens du défi, aussi.

Et si, en tant que lecteurs et lectrices, nous relevions aussi ce défi ? Pour ce faire, Sylvia Serfaty nous plonge dans sa propre expérience des maths. Sans équations à apprendre ni formules à résoudre. Au contraire, l'ouvrage s'incarne dans les mots et le vécu derrière le tableau noir de nos souvenirs. Imaginons que les maths soient un film : l'autrice nous en montre les coulisses. Comme un *backstage*.

Dans son introduction, elle nous précise également qu'avant de vouloir devenir mathématicienne elle se passionnait surtout pour les cours de philo. Ce n'est pas difficile à croire : *Des équations personnelles* inscrit les mathématiques dans une philosophie – une philosophie de vie. Qui prend même une dimension corporelle : *« Sans être tous de fervents randonneurs, beaucoup de mathématiciens aiment marcher, et reconnaissent comme de célèbres philosophes que la marche et les promenades favorisent l'émergence d'idées. »*

Les mathématiques, pour Sylvia Serfaty, sont finalement une seconde nature. Ce pourquoi l'avènement de l'IA, abordé dans le chapitre final, bouscule son champ d'étude, comme un deuil. La mathématicienne va devoir troquer la marche à pied *« pour l'efficacité et le frisson d'une exploration en bolide »*. Avec une certitude selon elle : la quête humaine de connaissance ne prend finalement qu'un nouveau départ. Pour Sylvia Serfaty, qui vit et ressent les maths, peu importe les modalités tant qu'il reste le principal : démêler le vrai du faux. ■
Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
DES ÉQUATIONS PERSONNELLES
SYLVIA SERFATY
224 P. FLAMMARION, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 JANVIER.

JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION

Abonnez-vous à LIRE magazine

1 AN
D'ABONNEMENT
10
NUMÉROS

49€
SEULEMENT

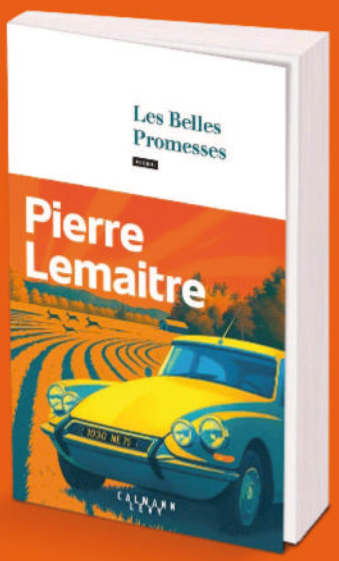
+

EN CADEAU
Le livre
de Melissa Da Costa
OU
Le livre
de Pierre Lemaitre

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

FAUVES
Le livre de **MELISSA DA COSTA**

OU



LES BELLES PROMESSES
Le livre de **PIERRE LEMAITRE**

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale 1 AN :

- ☐ 10 numéros + *Fauves* de Melissa DA COSTA pour 49€ seulement
- ☐ 10 numéros + *Les belles promesses* de Pierre LEMAITRE pour 49€ seulement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

- ☐ Chèque à l'ordre de EMC2
- ☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

OMLM547

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS

Cartésien, le français?

Il en va de l'amour de la langue comme de l'amour tout court. S'il lui arrive de nous aveugler, il ne doit point nous faire nier ses défauts. Non seulement ils existent, mais ils iraient – *horresco referens!* – jusqu'à nous faire douter de cette qualité que l'on a toujours saluée comme sa principale: la clarté.

N'allons pas chercher plus loin que dans un article récent de la presse footballistique. Ce jour-là, il est consacré à un attaquant dont on écrit: « *Il n'est plus qu'une pointe de vitesse.* » Et le lecteur attentif de s'interroger: critique ou louange? Faut-il comprendre que, ces derniers temps, il n'a plus pour lui que cette rapidité, qui lui permet encore de trouer ponctuellement les défenses adverses, mais ne compense pas ses limites dans d'autres domaines (technique, vision du jeu, capacité à se fondre dans le collectif…)? Ou, au contraire (rien que ça!), que de plus en plus ce joueur démontre qu'il a d'autres cordes à son arc, au point de devenir complet? Point d'autre issue, ici, que de s'en remettre à la tonalité d'ensemble de l'article, lequel nous décrit un footballeur sur une pente ascendante, pour trancher en faveur du compliment. La grammaire, elle, n'en a pas moins échoué dans ce qui reste sa mission première: nous mettre à l'abri de l'équivoque. Seule circonstance atténuante à faire valoir: mieux aurait valu ici préférer à la locution restrictive *ne… que* son alter ego *seulement*. « *Il n'est plus seulement une pointe de vitesse* » n'eût laissé aucune place à l'ambiguïté.

Une autre preuve? Elle remontera au temps pas si lointain où, au même rythme que la chimio lui ôtait les siens, nous nous faisions des cheveux pour Florent Pagny, aux prises avec le cancer. Il nous souvient d'être alors tombé sur une interview, ainsi annoncée sur la Toile: « *"Il n'a jamais pensé qu'à sa gueule": Inca, le fils de Florent Pagny, confie ce que la maladie de son père a changé dans leur relation.* » Ce que nous avons d'abord pensé, nous, c'est que le crabe les avait rapprochés, alors qu'auparavant le chanteur, accaparé par sa carrière, se souciait de sa progéniture comme d'une guigne. Ce que démentent heureusement le corps de l'article et sa conclusion: « *"Mon père a toujours été là pour les siens. Il n'a jamais pensé qu'à sa gueule", se réjouit-il.* »

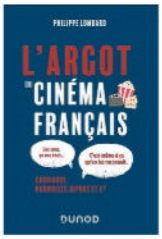
Il fallait donc comprendre que jamais il n'était arrivé à cet altruiste de ne penser qu'à sa carrière, les deux négations s'annulant. Le hic, c'est qu'en français l'adverbe *jamais* intervient moins souvent pour nier la négation que pour la renforcer. Témoin ce commentaire à propos d'un ouvrage du regretté Wolinski: « *Georges Wolinski* ***ne pense qu'à ça.*** […] *Ce livre, qui n'est autre que le journal intime qu'il tenait lorsqu'il était lycéen, prouve qu'il* ***n'a jamais pensé qu'à ça***. »

Inquiétant, vous ne trouvez pas? ■

Bruno Dewaele

À LIRE LA PARLURE DU CINOCHE

On peut se dire cinéphile sans jamais avoir osé se demander ce qu'était au juste un schpountz, un doulos, un guignolo, ni pourquoi diable Pépé était surnommé le Moko! Mais si l'on ne veut pas passer pour un baltringue, rester un cave toute sa vie, voire se faire expédier tôt ou tard au terminus des prétentieux, mieux vaut quand même interroger au préalable cet *Argot du cinéma français* (le meilleur, celui d'Audiard, de Gabin et des tontons flingueurs): il aura vite fait de remettre le chabanais au milieu du village, et ce pour un minimum de thune – pas même un biffeton de dix, ça farte! Ne parlons pas du plaisir que vous prendrez au passage à revoir, par photos et affiches interposées, les Balasko, Belmondo, Biraud, Blier, Bourvil, Carmet, Constantin, Funès, Delon, Fernandel, Jugnot, Lefebvre, Noiret, Serrault, Ventura (on en passe, et de tout aussi branquignols), ici réunis pour une béchamel infernale où, en matière de répliques, ça défouraille à tout-va! C'est dire qu'il faudrait une drôle de scoumoune pour que vous ne trouviez pas votre bonheur dans ce bin's… **B.D.**



L'ARGOT DU CINÉMA FRANÇAIS
PHILIPPE LOMBARD
224 P., DUNOD, 9,90 €

FRANCO-MONSALVO/PEXELS

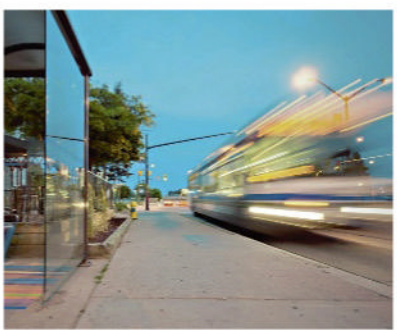
➔ FAUT-IL DIRE

Maline ou maligne?

Officiellement, rien n'a changé. Sous la Coupole, le féminin de *malin* est toujours *maligne*, et ce, dans tous les sens du terme. Les entrées du Petit Larousse et du Petit Robert, comme d'ailleurs celle du Trésor de la langue française, sont également bien gardées. Ce qui ne veut pas dire que le ver ne soit jamais dans le fruit : le dernier nommé, dans le corps de l'article, se fend d'une remarque qui, sans mettre à mal le dogme, fleure bon la tolérance : « Dans le sens de "qui fait preuve d'ingéniosité, de ruse, de roublardise", la forme fém. *maline* tend à se substituer à celle de *maligne*. » Mêmes sons de cloche, fussent-ils assourdis, chez Larousse (« En parlant d'une personne, la forme fém. *maline* tend à se substituer à *maligne* ») et chez Robert (« Elle n'est pas très maligne, FAM. **MALINE** »). Quant aux dictionnaires de la Toile, au premier rang desquels le Wiktionnaire, ils ouvrent certaines de leurs cases à la forme félonne, sans aller jusqu'à la défendre dans le cœur de leurs articles. Sur de telles bases, il n'est pas exclu que l'« astucieuse » se démarque bientôt de la « malveillante ». Moindre mal, concéderont d'aucuns, quand on songe qu'il suffit d'explorer les sites médicaux que nous propose la Toile pour découvrir des tumeurs, une hypertrophie de la prostate, une hypertension intracrânienne et une épilepsie juvénile… « bégnines » ! Trop, c'est trop… ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Momentum



Le sport en général et le football en particulier ne détestent pas s'acheter une conscience culturelle en usant de mots qui ne parlent pas nécessairement à toutes les tribunes. Dernier avatar en date du phénomène, l'appel à la rescousse du latin pour commenter ce qui se passe sur les pelouses. Hier déjà, le bon vieux trait d'union qui suffisait jusque-là à énoncer les rencontres de la journée de championnat s'est vu mettre au rancart par un « vs » qui sentait d'ici son *versus*. Autrement chic, non, ce PSG *vs* OM, que le plat PSG-OM d'antan ? Plus récemment, c'est à l'éclosion du *momentum* que nous avons assisté. L'avantage du bidule, c'est que ça veut dire un peu tout et n'importe quoi : pour s'en tenir à l'Office québécois de la langue française, quelque chose comme élan, impulsion, élan, force, essor, allure, vitesse (de croisière), rythme, dynamisme, vigueur, énergie, conjoncture (favorable). Sans compter qu'on peut indifféremment l'avoir, le créer, le garder, en profiter pour signifier en gros que l'on a le vent en poupe. Prétentieux à souhait, à l'instar d'un Peyrehorade mériméen qui veut épater la galerie, voire d'un Sganarelle moliéresque soucieux d'imiter son maître Dom Juan. *Cherry on the cake*, ce latin-là est un nouveau cadeau de la perfide Albion, championne incontestée du recyclage du parler de Cicéron. Si l'on osait, on se fendrait ici d'un « *Momentum, go home !* » ■ **B.D.**

MART-PRODUCTION/PEXELS – SCOTTWEBB/PEXELS – PASCAL ROSTAIN/MICHEL LAFON

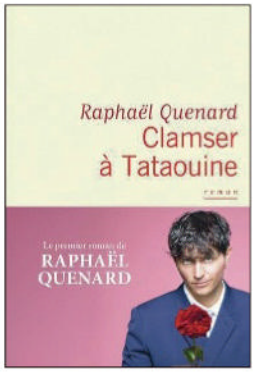
LE MOT PRÉFÉRÉ DE

ALEXANDRE JARDIN

« Amour »

« Pourquoi mon mot préféré est-il le caractère chinois "amour", écrit ainsi 愛 ? Parce qu'un jour, au XII^e siècle avant notre ère, une femme a eu l'audace de l'inventer. Et d'identifier ce qu'il signifie. Avant elle, l'humanité vivotait sans vertige, sans cœur éveillé : les hommes et les femmes dormaient leur vie sentimentale. Au milieu des Himalaya, la princesse Xi affirma que vivre sans risquer son cœur absolument, sans éprouver cette sorte d'amour qui fait de nous un pur changement, c'est être mort déjà. Xi osa sentir ce que personne n'avait encore su nommer dans le monde d'avant l'amour. C'est elle qui forgea l'idéogramme qui le signifie encore. Elle éprouva un incendie neuf, un élan sans mode d'emploi, et – miracle ! – elle le légua à notre espèce en défiant l'empereur de Chine centrale. À l'instant même où elle prononça "amour", Sapiens se mit à respirer plus large. Ce mot donna des ailes à ceux qui n'avaient que des habitudes. Le monde en fut ébranlé. Depuis, l'amour est plus qu'un sentiment : c'est une insurrection intérieure. Une permission secrète d'être plus vaste que soi – tout en étant soi. À chaque fois que je le murmure, Xi me souffle encore à l'oreille que son invention surpuissante rêve encore en nous. » **Propos recueillis par Hubert Artus**

Dernier livre paru : *La Femme qui inventa l'amour* (Michel Lafon), en librairies le 8 janvier.



Une bonne correction

Parmi les 100 meilleurs livres de l'année recensés dans notre numéro de novembre-décembre, le roman de Raphaël Quenard, *Clamser à Tataouine*. Un livre à lire sans faute, même si, pour ce faire, il vous faudra purger l'extrait qui suit des neuf horreurs que nous y avons malicieusement déposées !

« Mes journées sont vite règlées comme du papier à musique. Parce que j'ai trop conscience de la confiance qu'inspire une belle apparence, je tiens à préserver mon agréable phisyonomie et m'impose dès le saut du lit quelques étirements et autres exercices de callisthénie. L'effort me fait toujours l'innestimable cadeau de stimuler mon intellect, ce qui n'est pas déplaisant. Ensuite, je file me promener toute la sainte-journée pour revenir exténué au crépuscule. Ma location inclue un repas par jour. J'ai choisi celui du dîner. À la façon d'un assette cyclothymique, je m'astreinds à un jeune intermittent strict et m'inflige d'interminables marches en journée. Le soir venu, je me goinfre comme un marcassin avant de céder à une assomante fatigue. »

Dans la valise en carton

Combien de ces mots les descendants d'Astérix que nous sommes doivent-ils au portugais ?

A. autodafé ; **B.** bayadère ; **C.** cédille ; **D.** cipaye ; **E.** lascar ; **F.** moustique ; **G.** piranha ; **H.** sagouin ; **I.** sieste ; **J.** tabac.

Le mot mystère

À me voir, avec mes quatre syllabes et mes *i* à répétition, on me croirait plus porté à faire mes coups en douce qu'à respecter les règles. Et pourtant l'étymologie est formelle. Que suis-je ?

Arrêt sur mage

Avec le mois de janvier reviennent les Rois mages. Un seul d'entre eux n'a pas ses entrées dans la partie « noms communs » de nos dictionnaires . Pouvez-vous dire lequel et préciser le sens des deux autres quand ils ne commencent pas par une majuscule ?

A. Balthazar
B. Gaspard
C. Melchior

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Chocolats et mauvaises herbes

Voici décembre et, avec lui, dans bien des foyers, les vingt-quatre petites portes des calendriers de l'Avent. Avent : non pas, comme on pourrait le croire, ce qui est « avant » Noël, mais l'« avènement », la « venue ». Sous-entendu : celle du Messie. Le mot vient du latin *adventus*, lui-même formé du préfixe ad- (« vers ») et d'un dérivé du verbe *venire*, « venir ».
En cela, l'Avent n'est pas sans rapport avec l'aventure. À l'origine, rien d'héroïque dans cette dernière. Issu d'un participe futur au neutre pluriel (*adventura*, littéralement : « les choses qui arriveront »), le terme n'exprimait pas une idée de danger ou d'exploits, mais, tout simplement, le temps à l'œuvre : l'aventure, c'est ce qui adviendra, l'avenir auquel on n'échappera pas (d'où l'expression « dire la bonne aventure », renvoyant au destin).
Même origine pour « adventice » : l'adjectif désigne ce qui vient du dehors, ce qui s'ajoute. Chez Descartes, les idées adventices sont celles qui se forment à partir des impressions externes, par opposition aux idées factices, élaborées par notre esprit, ou innées, nées avec lui. En botanique, les plantes adventices poussent en dehors de leur habitat naturel ou, suivant une autre acception,

DR

sans qu'on les ait semées – les mauvaises herbes, en somme.
Avent, aventure, adventices. Trois mots, une racine. Une leçon : tout vient d'ailleurs. Qu'il s'agisse de foi, d'imprévu ou de germination, il faut savoir laisser venir ce qui vient. ■

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

L'ivresse de vivre d'une jeune fille assoiffée de liberté

À l'école des filles

Les clés de la folie

Noëlle Châtelet, Robert Laffont, 2026

Stockholm, hiver 1970. Le jeune Björn Andrésen, 15 ans, se présente aux auditions de *Mort à Venise*...

La Couronne du serpent

Un pur adolescent en or

Guillaume Perilhou, L'Observatoire, 2024

Joséphine de Beauharnais, impératrice des Français

J'ai chéri Bonaparte afin de ceindre aussi mes harpes

Christine Auberger, avec la participation d'Anaïs Gaudemard, *En avant les harpes !*, Andantino, 2025

Isabelle de Merteuil

Le diable est lumière

Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Gallimard, 2006

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

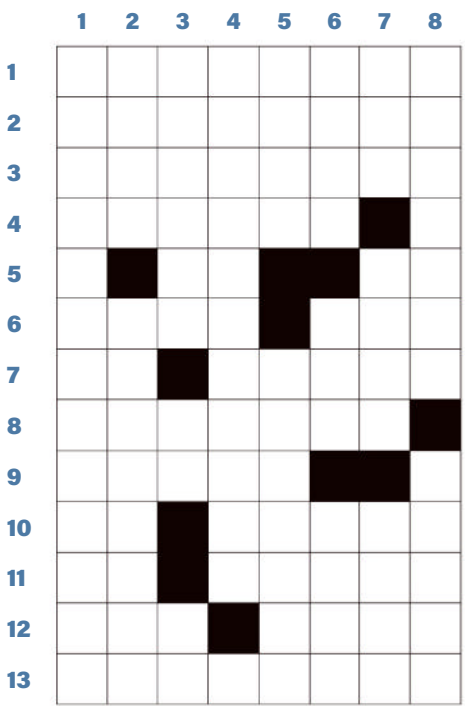
Quel format plus évocateur que l'anagramme pour mettre au jour le sens profond d'une tendance ou d'un événement ? Après l'actualité de 2024, le spécialiste du genre Jacques Perry-Salkow et le philosophe Raphaël Enthoven récidivent avec *Anagrammes pour le temps présent 2025-2026* en permutant les lettres de plus d'une centaine de phénomènes observés cette année. Que leur regard soit engagé (« L'esprit européen/Repenser l'utopie »), désabusé (« La France et l'Algérie/Le refrain et la glace »), poétique (« Monsieur Pivot/Puits omnivore ») ou humoristique (« Le service national/Clairon et vaseline »), il s'avère bien plus stimulant que quantité de formats courts d'aujourd'hui (« Des influenceurs/Ces fleurs d'ennui »).

Antoine Faure

ANAGRAMMES POUR LE TEMPS PRÉSENT 2025-2026

RAPHAËL ENTHOVEN, JACQUES PERRY-SALKOW

144 P., L'OBSERVATOIRE, 15 €



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Ne sont plus des perdreaux de l'année. **2.** Bien appréciée l'été en Provence, entre autres. **3.** Ensemble de personnes qui, même dans le calme, aiment la presse. **4.** Qui est tapissée de rochers, de pierres. **5.** Aux extrémités de l'Amérique. Symbole d'un métal. **6.** 1650 au total. Transporte, pas forcément de joie, les Franciliens. **7.** C'est-à-dire. Valent souvent plus que des paroles. **8.** Fonds avancés. **9.** En un certain sens, ensemble d'organes génitaux. **10.** Petite trotte chinoise. Réputés pour leur patio ou leur cour intérieure. **11.** Quartiers de Colmar. Évaluée de droite à gauche. **12.** Conspua de façon désordonnée. Se tenir les côtes. **13.** Femme chevronnée.

Verticalement

1. Produits de la Botte. **2.** Eut son père sur le dos. Membre d'une confrérie mystique. **3.** Bruit d'une mécanique. Article étranger. Fut une importante cité commerciale de l'Antiquité. **4.** Communauté autonome d'outre-Pyrénées. **5.** Limite de forêt quelque peu floue. Brancard. **6.** La place du feu. Permet de souffler. Une fois remis en forme, permet la réflexion. **7.** Sert aux peaussiers si on le rétablit dans l'ordre. Perles du logis. Est sans activité. **8.** Leurs arrêts sont guettés. Lichen.

Dérivation parasynthétique

Ce phénomène linguistique n'est pas à proprement parler une figure de style, mais il en tient lieu, en ce sens que le mot qu'il touche est immédiatement mis en relief. Dans sa version la plus banale, le procédé consiste à faire main basse sur un substantif, et à lui ajouter un préfixe et un suffixe : « endimanché, « ensorcelé », etc. Nous laisserons de côté les aspects peu reluisants du procédé quand il sert à la formation de l'injure. En revanche, cette dérivation a des vertus satiriques évidentes : à l'instar de cet acmé d'incarnation bourgeoise, la *« madame mère, délicieuse, embijoutée »* que l'on rencontre sous la plume d'Annie Ernaux dans *La Femme gelée*. Sans parler des terribles *« mémères emperlousées »* de Poirot-Delpech (*L'Été 36*) ou des *« dames rebondies de la croupe* […], *bagousées, emperlousées »* d'Alphonse Boudard (*Les Enfants de chœur*) : face à de tels sarcasmes, la *« reine endiamantée »* de Saint-Exupéry (*Citadelle*) a d'autant plus d'allure… Anne-Marie Garat, elle, usait autrement du procédé pour dépeindre un monde mouvant, une neige qui *« emmantèle* [les] *silhouettes »* (*Programme sensible*), un soleil *« embuissonné d'abeilles »* (*L'Enfant des ténèbres*). Car la dérivation parasynthétique, malgré ou – à cause de – son nom de substance chimique, possède une force dynamisante, métamorphique : qu'une femme vous *« empieuvre de ses longs bras froids »* (Éric Le Guilloux, *Les Haines en moins*), et vous respirez mal, que les voix soient *« engaillardies par l'alcool »* (Jeanne Rivière, *Lorraine brûle*), et vous vous réchauffez à leur joie. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Les personnages, vos créatures !

Vos personnages, il vous faut d'abord les connaître : avant de les projeter dans l'aventure du roman, vous devez tout savoir d'eux. Même ce qui ne figurera pas dans le roman. Même ce qui leur est arrivé avant le début ! Les auteurs que j'accompagne me disent parfois « Mais le personnage va évoluer, au cours du roman ! Pourquoi donner tant de précisions si on ne s'en sert pas ? » Bien sûr, vos personnages vont changer. C'est l'un des enjeux majeurs du roman ! Mais c'est justement pour cette raison que vous devez tout savoir. Votre personnage va réagir à des événements, en provoquer d'autres. S'il décide de quitter sa famille, son milieu, vous saurez pourquoi. Et vous donnerez au lecteur les clés pour le comprendre. Il vous faut ensuite les présenter au lecteur, avec un prénom et un nom. Trouver ces noms est une tâche ardue. Le lecteur doit les retenir très vite et ne pas les confondre.

Ne vous focalisez pas sur l'apparence. Souvent, un romancier débutant consacre de longs passages au physique (généralement avantageux) de ses personnages principaux. Laissez plutôt le lecteur se faire sa propre idée. En revanche, donnez des clés sur leur passé, leur psychologie. Pour cela, suivez le conseil de Stephen King dans *Écriture. Mémoires d'un métier* (2000) : *« Je me suis efforcé de ne jamais dire "Annie paraissait déprimée ce jour-là". Si, en revanche, je suis capable de vous montrer une femme silencieuse, aux cheveux sales, qui se bourre compulsivement de gâteaux et de bonbons, c'est vous qui en tirerez la conclusion qu'Annie est dans un moment dépressif du cycle maniacodépressif, et j'ai gagné. »*

Un point qui n'est pas intuitif : n'hésitez pas à créer des personnages complexes, voire antipathiques, du moment qu'ils sont passionnants ! Pensez à Valmont, à Grenouille, et même à Tony Soprano !

Enfin, veillez aux interactions : même dans Robinson Crusoé, le personnage principal n'évolue pas tout seul. Ce sont les rencontres qui font avancer l'action. Mais elles doivent respecter la cohérence interne de chacun. Si vous vous dites « non, mon héros ne peut pas faire ça », alors, il faut revoir ce personnage, ou revoir l'intrigue ! ■

→ **Vous vous posez des « questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr*. Nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	V	E	T	E	R	A	N	S
2	A	N	I	S	E	T	T	E
3	L	E	C	T	O	R	A	T
4	P	E	T	R	E	E	■	T
5	O	■	A	E	■	■	F	E
6	L	D	C	M	■	R	E	R
7	I	E	■	A	C	T	E	S
8	C	R	E	D	I	T	S	■
9	E	V	L	U	V	■	■	U
10	L	I	■	R	I	A	D	S
11	L	C	■	E	E	T	O	N
12	A	H	U	■	R	I	R	E
13	S	E	R	G	E	N	T	E

Une bonne correction
réglées – physionomie – inestimable – sainte journée (sans trait d'union) – **inclut** (l'infinitif n'est pas *inclure*) – **ascète – astreins** (les verbes en *-indre* perdent leur *d* aux deux premières personnes du singulier et le changent en *t* à la troisième) – **jeûne** (cet accent circonflexe n'a pas été remis en cause par la nouvelle orthographe, puisqu'il permet de distinguer deux homonymes) – **assommante** (normal que le verbe *assommer* comporte deux *m* : ne conduit-il pas souvent celui qui l'est à faire… un sommeil).

Le mot mystère
Je suis le mot **catimini**, du grec *katamênia*, « menstrues » (littéralement, « chaque mois »). Peut-être parce que ces choses-là seraient plutôt de celles que l'on cache ?

Arrêt sur mage
Réponse B. Le *balthazar* est une bouteille de champagne d'une contenance de douze litres (seize champenoises ordinaires) ; le *melchior*, un synonyme vieilli de *maillechort*, cet alliage de cuivre, de zinc et de nickel qui imite l'argent.

Dans la valise en carton
Six (A, B, D, E, G et H). Les quatre autres nous viennent de l'espagnol.

Le français, langue internationale au Moyen Âge

PIERRE-OLIVIER DESCHAMPS/AGENCE VU/CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

Le 28 novembre dernier, au château de Villers-Cotterêts, une journée consacrée au français médiéval a rappelé la dimension internationale de notre langue dès le XIIIe siècle.

Quand on s'intéresse à la langue française dans le monde, on ne s'attend pas à tomber sur ce genre de pépites. Fin novembre, une semaine après la tenue à Kigali de la 46e conférence ministérielle de la francophonie (CMF46) sur le thème de l'égalité femmes-hommes, la Société de langues et de littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO) tenait une journée d'études intitulée « Le français médiéval, langue internationale » à la Cité internationale de la langue française de Villers-Cotterêts.

« *Découvrez toutes les facettes de cette langue littéraire et de pouvoir à l'époque médiévale* », promettait le colloque, organisé par Joëlle Ducos et Gabriella Parussa. Réunissant des universitaires européens, la journée a débuté par une leçon sur les enseignements du « français d'Angleterre » par Bernard Cerquiglini. Le linguiste français et conseiller scientifique du Petit Larousse reprend ainsi le contenu de son essai, *La langue anglaise n'existe pas. C'est du français mal prononcé,* où il explique comment le français fut la langue officielle et commune de l'Angleterre médiévale durant plusieurs siècles, lui donnant un vocabulaire crucial dans les domaines du droit, de la spiritualité, de l'art.

DE LA CÔTE ATLANTIQUE AU PROCHE-ORIENT

La langue française traverse la Manche avec Guillaume le Conquérant (1027-1087). En fait, les « anglicismes » que notre langue emprunte aujourd'hui, tels « glamour », « challenge », « vintage », « standard », sont de vieux mots français qui ont équipé l'anglais avant de nous revenir aujourd'hui. Avec ce livre et son intervention, Bernard Cerquiglini inscrit la langue anglaise au patrimoine universel de la francophonie.

Associé à un territoire, celui de la langue d'oïl – en opposition à la langue d'oc et au franco-provençal –, le français au Moyen Âge se diffuse largement. Il est une langue diplomatique dès les Serments de Strasbourg en 842. Cet accord opposant les petits-fils de Charlemagne est considéré comme le point de départ d'une rupture géolinguistique entre le futur royaume de France et le Saint-Empire romain germanique, ainsi que de la diffusion des langues romanes à l'ouest de l'Europe. Durant la période médiévale, la langue française est diffusée par l'écrit et l'oral, de l'Atlantique à la Méditerranée, en passant par Chypre, jusqu'au Proche-Orient. Le français sert dans l'espace maritime, pour la correspondance et la diplomatie. On l'utilise notamment quand le latin n'est pas pertinent, pour les mathématiques et le commerce, et surtout pour le droit. Il est bien plus diffusé à l'époque médiévale que l'italien.

Si le français est une langue maternelle (qui n'est pas enseignée à l'école), il existe des livres pour l'apprendre dès le XIIIe siècle. On les appelle « les manières de langage ». Les voyageurs s'en munissent pour circuler en France, mais aussi en Angleterre, en Italie, dans une partie de l'Espagne, et en Occitanie, le sud de l'actuelle France, où il commence à se répandre.

Au Moyen Âge, le français est un instrument du pouvoir royal, qui cherche à se développer en dehors de la France. La création d'universités participe de cette quête. Au XIIIe siècle, la Sorbonne attire des étudiants de toute l'Europe. Outre l'Angleterre, le colloque a souligné l'influence du français dans les îles Canaries, ainsi que sur des langues italiennes, comme le sicilien. ■

Gladys Marivat

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE JANVIER

→ **« Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur »**
animé par Baptiste Liger
● Vendredi 9 janvier à 18 heures

→ **« Découvrir la fantasy, le fantastique et la science-fiction »**
animé par Myriam Thibault
● Mardi 13 janvier à 18 heures

→ **« Écrire une nouvelle »**
animé par Lola Sorrenti
● Jeudi 15 janvier à 18 heures

→ **« Écrire ses souvenirs »**
animé par Lola Sorrenti
● Jeudi 22 janvier à 18 heures

Renseignements et inscriptions :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

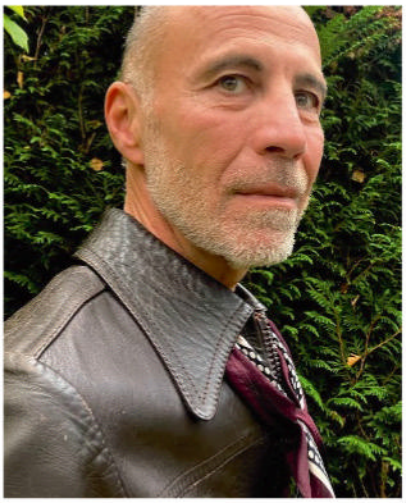
DES IDÉES CADEAUX SUR LA BOUTIQUE LIRE !

Notre sélection de carnets est testée et approuvée par la rédaction de *Lire Magazine* ! Leur format et leur souplesse en font l'allié idéal pour conserver vos notes de lecture, écrire vos idées, constituer vos piles à lire… À adopter dans un coloris sobre, avec le logo du magazine ou décorés en hommage à l'œuvre de Saint-Exupéry, avec les signatures de vos écrivains préférés ou de nos amis à quatre pattes… À décorer d'autocollants à l'effigie de vos écrivains préférés !
Derniers arrivés au rayon papeterie, nos marque-pages Colette, Émile Zola et Marcel Proust ont déjà été adoptés par nos lecteurs. Et pour préparer avec élégance une année 2026 riche en découvertes littéraires, n'oubliez pas de commander notre journal de lecture, un indispensable dans la panoplie du bibliovore !

Pour découvrir notre catalogue :
lire.fr/collections/cadeaux-litteraires

« Trop de livres sont écrits pour de l'argent »

Dans *Une simple apparition*, Rodolphe Barry orchestre une rencontre impossible entre son narrateur-écrivain et l'écrivain Nick Tosches. Entre apparition et vertige du doute, l'auteur interroge le cœur du processus créatif : la nécessité, la ferveur et l'inspiration, sortant d'une vision purement pragmatique.

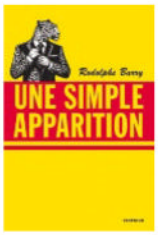


À travers cette rencontre entre votre double littéraire et Nick Tosches, qu'avez-vous cherché à montrer du processus créatif et de l'inspiration ?
Rodolphe Barry. Le narrateur arrive à Parme, en Italie, pour avancer sur son livre consacré à un pianiste devenu fou après un concert mémorable. Par hasard, il aperçoit Nick Tosches accoudé à un bar, qui finit par lui faire signe avant de disparaître. Comment est-ce possible ? Un jeu de piste, une enquête est lancée. Le narrateur est entraîné dans une série d'étranges découvertes. Nick Tosches n'est pas mort. Il a souhaité changer de peau, de regard pour commencer une vie nouvelle. New York et le monde de l'édition le désespéraient, la mafia lui devait un service, il a choisi de « mourir » pour « renaître » et retrouver le goût de la vie et de l'écriture sur la terre de ses ancêtres. Les deux écrivains vont cheminer en parallèle et, après bien des aventures, se rapprocher jusqu'à… l'inéluctable. La création littéraire est au cœur de ce roman.

Vous évoquez la compromission de l'écriture lorsque les motivations ne sont pas « pures » comme le défend Nick Tosches. On n'écrit vraiment que par nécessité ?
R.B. Trop de livres sont écrits pour de l'argent, des avances, des impôts à payer, et le plus souvent par coquetterie, pour plaire aux lecteurs, c'est-à-dire aux lectrices. Écologie, cause féminine, LGBT, développement personnel… sont les sujets en vogue de ces petites histoires fabriquées, vite écrites, vite lues, vite oubliées. L'ersatz a pris le contrôle. Cézanne confiait jouer sa vie à chaque touche, quelques rares écrivains jouent leur vie à chaque mot. Nick Tosches était de ceux-là.

L'addiction à l'alcool traverse le livre. Pour vous, comment s'articulent écriture et alcool ? Peut-on écrire en buvant ?
R.B. Nick Tosches alternait les périodes d'alcoolisme et de sobriété. Jamais il n'a bu une goutte alors qu'il travaillait. Évidemment, alcool et écriture ne font pas bon ménage. Faulkner, Hemingway, Kerouac, Bukowski n'ont jamais bu en écrivant. L'écriture réclame une clarté d'esprit, une lucidité absolue. A-t-on jamais imaginé un chef d'orchestre ivre ? Celui qui prétend boire en écrivant n'est ni un écrivain ni un alcoolique. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



UNE SIMPLE APPARITION
RODOLPHE BARRY
240 P., FINITUDE, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 JANVIER.

ALBA/FINITUDE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Les peurs en écriture
3. La peur que le livre ne soit pas fini

Souvent, je reçois cette question d'apprentis écrivains : quand un livre est-il achevé ?

Sur ce point, exerçons une extrême vigilance : chacun de nous cherche à hâter l'aboutissement – par désir, par exaspération, par paresse, par lassitude. Gustave Flaubert, obsédé par les paragraphes « hurlant faux » à son oreille, estimait que « *l'art est une longue patience, et tout le talent d'écrire n'est que du savoir bien souffrir* ». Pour lui, l'épuisement sonnait la clôture du livre, ou bien la contrainte de l'imprimeur, rien d'autre. Or, le nœud du problème se situe ailleurs : ce n'est ni l'auteur ni l'éditeur qui dit « c'est fini », mais le livre lui-même.

À mes yeux, le livre s'apparente à un enfant. Un jour, il lâche ma main, marche seul, s'éloigne et décide d'entamer son existence parmi les lecteurs. Je le considère comme terminé quand je lui deviens inutile. Ce qui, jadis ou naguère, a surgi dans ma pensée s'est mué en chair de mots, un organisme autonome doté de son dynamisme. En vérité, je ne mets pas un point final au livre : il me quitte. Même si, par habitude de lui prodiguer des soins et sous l'emprise de quelques scrupules, j'éprouve çà et là des frissons d'inquiétude, une vaste paix m'envahit : j'ai accompli ma tâche. Au fond, je n'ai représenté qu'un lieu de passage, j'ai servi une vie. Désormais, mon insistance nuirait à l'enfant, le retenir l'entraverait.

Parfois, je l'avoue, ma sérénité frôle le vide. Car le livre qui m'a tant occupé, que j'ai tant aimé, que j'ai bercé, nourri, toiletté, tenu contre mon cœur et entre mes bras, ne reviendra plus. Jamais. Et je ne pourrai même pas, comme les autres, le lire – puisque je l'ai écrit. Entre lui et moi, la distance restera toujours plus grande qu'entre lui et quiconque. J'avale une potion amère : toute création comprend sa disparition.

De ce départ de l'enfant, quels signes avant-coureurs se manifestent ? En fait, je reconnais plus aisément quand le livre a besoin de moi. D'abord, lorsqu'il bafouille, lorsqu'il boite, se répète, hésite, s'essouffle, j'interviens ; s'il accélère ici, ralentit là, je veille à lui donner le bon rythme, la mesure juste.

Arrive ensuite une phase plus complexe : l'affranchissement. Il ne faut pas, en le relisant, que je me voie encore en lui – mes tics, mes efforts, mes facilités. J'efface mes traces afin qu'il accède à une totale autonomie. En définitive, je me rends compte qu'il a atteint sa maturité non seulement quand je ne lui décèle plus de défauts, mais quand je n'y aperçois plus les miens. Il importe qu'il soit dépersonnalisé par rapport à moi – autrement dit, qu'il possède sa propre personnalité. Bref, sitôt qu'il ne me semble plus une émanation de moi-même, il est enfin lui-même, achevé.

> SITÔT QU'IL NE ME SEMBLE PLUS UNE ÉMANATION DE MOI-MÊME, IL EST ENFIN LUI-MÊME

Alors, dans une ultime étape, le livre commence à refuser d'être retouché. Il protège son intégrité, résiste à l'intrusion du stylo correcteur, se ferme aux ajouts, se rétracte ; ses phrases retournent d'elles-mêmes à leur forme première. Soyons clairs : le texte n'apparaît pas parfait, mais évident. Il affirme sa présence, il dégage une intensité singulière. Dès qu'il parle tout seul, il m'impose de me taire. En le commentant, je le salirais. En le chargeant de détails, je le travestirais. En l'expliquant, je le trahirais. Car une fiction ne s'appuie pas sur des démonstrations exhaustives, mais se compose d'autant de secrets que de mots. Faute de cette part d'ombre, elle perd sa densité. Son épaisseur réclame ce silence.

Françoise Sagan confia : « *Quand je relis et que je m'ennuie, c'est fini.* » Je la paraphraserais ainsi : « Quand je le relis et qu'il me repousse, c'est fini. » Il m'intime de m'arrêter, de m'écarter et de partir.

Que je rédige un autre livre si je veux continuer – mais que lui, je le laisse tranquille ! ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LES ENFANTS DU SALÈVE (T. 1) DISPARITION

MEL ESKERA

ÉDITIONS MAÏA

2020, Annecy. Tom, six ans, s'évanouit sans laisser de trace. Quarante ans plus tôt, dans un foyer perdu du Jura, d'autres enfants ont connu la peur et le silence. Entre ces deux époques, un ancien policier revient là où tout a commencé pour comprendre ce qui relie ces drames.
Un polar humain et viscéral, qui vous hante bien après la dernière page.

→ ISBN : 9791042516932 - 296 PAGES
BROCHÉ ET DÈS LE 7 JANVIER EN NUMÉRIQUE

LE CRI D'UNE FEMME

REBECCA SANTINI

LIBRINOVA

Dans ce récit intime, une médecin, mère de quatre enfants, se débat dans le silence d'un burn-out maternel et d'une relation toxique. Pour survivre, elle se réfugie dans le souvenir d'une jeunesse insouciante et d'un premier amour. Deux voix, deux âges, deux femmes qui peu à peu n'en forment plus qu'une. Un texte viscéral sur l'épuisement, la maternité, l'amour et la soif de liberté.

→ ISBN : 9791040591948 - 243 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

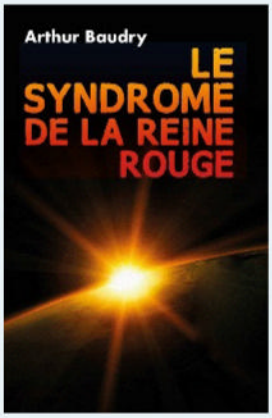
LE DÉFIS UNIVERSEL DE ROGER

RODOLPHE RISPOLI

AMAZON KDP

Une vie tranquille qui bascule. Roger, parfait exemple d'une personnalité sans excès, aimé et apprécié de tous, va progressivement être amené à profiter d'un incroyable pouvoir. Réussira-t-il, comme il le pense, à transformer l'ordre des choses et à rendre le monde meilleur?
Une aventure policière, pleine de suspense, dans un cadre de science fiction, mais aussi une réflexion philosophique angoissante, toutefois propice à reconsidérer les choses essentielles de notre vie.

→ ISBN : 9798865240655 - 92 PAGES - POCHE



LE SYNDROME DE LA REINE ROUGE

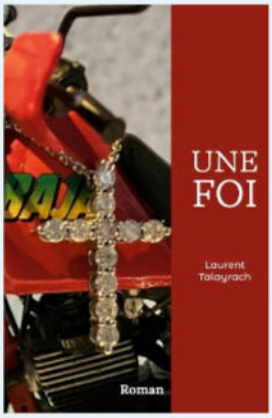
ARTHUR BAUDRY

LIBRINOVA

Seattle, 2040. Le commissaire Terran Springs enquête sur une série de meurtres terrifiants. Mais, dans un monde miné par le changement climatique, les bouleversements socio-écologique, civilisationnel et migratoire, la compétition pour l'accès aux ressources et la fuite en avant technologique, son périple autour du globe devient une véritable quête de sens, et le mène à la découverte des plus sombres conséquences du « syndrome de la Reine rouge »…

→ ISBN : 9791040578215 - 558 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



UNE FOI

LAURENT TALAYRACH

LIBRINOVA

Dans les années 1980, un jeune lycéen se détourne de son parcours estudiantin pour embrasser une vocation de prêtre. Nommé pour son premier sacerdoce dans un village jurassien, il fait de chaque rencontre une opportunité de découverte, de tolérance et d'empathie. Toutefois, sans qu'il le verbalise consciemment, notre jeune pasteur voit sa foi barattée par le quotidien, les joies comme les épreuves de ses paroissiens. Jusqu'au switch final.

→ ISBN : 9791040587729 - 224 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

REQUIEM POUR UNE SŒUR

FRANÇOISE RÉTIF

ÉDITIONS TARABUSTE

Deuils et injustice de l'héritage, amour symbiotique pour une mère, désunion tragique des parents, amours passion déçues, ces nouvelles, qui peuvent se lire comme un roman, racontent les tribulations de jeunes filles et de femmes de Tunis à Berlin, de la Provence au Limousin. Le délitement de l'identité dans l'amour et le temps reflète le chaos du monde et les thématiques actuelles; toutefois, à travers les brèches, surgissent parfois les fulgurances octroyées par la beauté, l'exaltation, la perfection, des instants de félicité durant lesquels se révèle l'intrication secrète, énigmatique qui unit l'être au monde et les êtres entre eux.

→ ISBN : 9782845877214 - 224 PAGES - BROCHÉ

LES HÉRITIERS DE CLÉONYME

PIERRE-JEAN ROORYCK

AMAZON KDP

Eloïse, rescapée d'un accident de moto, se réveille amnésique et reconstruite grâce à des technologies de pointe. Alors qu'elle tente de retrouver ses souvenirs, elle croise la route d'Ozana, membre des Héritiers de Cléonyme, une association qui explore les expériences de mort imminente. Ensemble, elles cheminent vers une vérité qui dépasse les frontières de la vie et de la mort.

Qui-Rêve, guide spirituelle d'une tribu nomade, lutte pour préserver les traditions ancestrales face à l'attrait de la sédentarisation. Mais lorsque la tribu décide de rejoindre une ville, elle doit en affronter les conséquences. Et enfin, Alice... Celle qui les réunira ?

Un voyage littéraire, à la croisée des chemins entre spiritualité et modernité.

→ ISBN : 9798288448317 - 191 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

INDEX 2025

À chaque numéro de janvier, retrouvez désormais l'index des ouvrages commentés dans nos pages tout au long de l'année.

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout
Classement établi par : nom de l'auteur | titre de l'ouvrage | éditeur | numéro de la parution | page | note.

A

Marion Aballéa	*Une histoire mondiale du sida, 1981-2025*	CNRS	539	95	★★★★☆
Nasser Abu Srour	*Je suis ma liberté*	Gallimard	538	84	★★★★☆
Myriam Ackermann-Sommer	*Les Nouveaux Moutons de Panurge*	Albin Michel	538	98	★★★★☆
Olivier Adam	*Et toute la vie devant nous*	Flammarion	545	75	★★★☆☆
Olivier Adam	*Dans la tête d'une baleine*	Humensciences	545	102	★★★☆☆
Chimamanda Ngozi Adichie	*L'Inventaire de nos rêves*	Gallimard	539	66	★★★★☆
Nana Kwame Adjei-Brenyah	*Le Dernier Combat de Loretta Thurwar*	Albin Michel	541	80	★★★★☆
Sophie Adriansen, Arnaud Nebbache	*Voie de garage*	Dargaud	541	86	★★★★☆
Milena Agus	*Le vent passe et la nuit aussi*	Liana Levi	537	80	★★★☆☆
Anne Akrich	*Kylian*	Gallimard	542-543	66	★★★☆☆
Feurat Alani	*Le ciel est immense*	JC Lattès	545	76	★★★☆☆
Alfred	*Les Jardins invisibles*	Delcourt/Shampoing	538	91	★★★☆☆
Jakuta Alikavazovic	*Au grand jamais*	Gallimard	545	73	★★★★☆
Nina Allan	*Les Bons Voisins*	Tristram	544	96	★★★★☆
Jean-Baptiste Andréa	*Veiller sur elle*	Proche	542-543	62	★★★★☆
Ivo Andrić	*La Cour maudite*	Noir sur Blanc	540	82	★★★★☆
Christine Angot	*La Nuit sur commande*	Stock/Ma nuit au musée	538	66	★★★★★
Nine Antico	*Une obsession*	Charivari	545	91	★★★☆☆
Amélie Antoine	*1096 jours*	Syros	540	90	★★★★☆
Gérard Apfeldorfer	*Pourquoi tant de haine ?*	Odile Jacob	540	99	★★★☆☆
Nathacha Appanah	*La Nuit au cœur*	Gallimard	544	6	★★★★★
Anne Applebaum	*Autocratie(s)*	Grasset	538	101	★★★☆☆
Aharon Appelfeld	*La Ligne*	L'Olivier	538	85	★★★★★
Louis Aragon	*Essais littéraires*	Bibliothèque de la Pléiade	540	91	★★★★★
Víctor del Árbol	*Personne sur cette terre*	Actes Sud	542-543	73	★★★☆☆
Arbon	*Les Derniers Jours de Harry Yuan*	Au diable Vauvert	544	88	★★★★☆
Claude Ardid	*La Fabrique du malheur*	L'Observatoire	540	93	★★★☆☆
Metin Arditi	*Le Danseur oriental*	Grasset	542-543	36	★★★☆☆
Raymond Aron	*Aron critique de Sartre*	Calmann-Lévy	542-543	78	★★★★★
Stéphanie Artarit	*On ne mange pas les cannibales*	Belfond	541	81	★★★☆☆
Alain Aspect	*Si Einstein avait su*	Odile Jacob	540	97	★★★☆☆
Pierre Assouline	*L'Annonce*	Gallimard	538	71	★★★★☆
Pierre Assouline	*Dictionnaire amoureux des livres et de la lecture*	Plon	544	99	★★★★☆
Alex Aster	*Un été à New York*	Lumen	540	90	★★★☆☆
Kate Atkinson	*Le Règne de la nuit*	Christian Bourgois	540	82	★★★☆☆
Stéphane Audeguy	*L'Avenir*	Seuil	537	73	★★★★☆
Martin Aurell, Sylvain Gouguenheim (dir.)	*Les Croisades. Histoires et idées reçues*	Perrin	541	96	★★★★☆
Patrick Autréaux	*L'Époux*	Gallimard/Sygne	539	54	★★★★★

B

Mathieu Bablet, Guillaume Singelin	*Shin Zero (t.1)*	Rue de Sèvres	538	90	★★★★☆
Sophie de Baere	*Le Secret des mères*	JC Lattès	537	71	★★★★☆
Adel Bakawan	*La Décomposition du Moyen-Orient*	Tallandier	541	93	★★★★☆
Olivier Bal	*Malaven*	XO	541	54	★★★☆☆
Hajar Bali	*Partout le même ciel*	Belfond	544	81	★★★☆☆
Alexandre Bande	*Auschwitz 1945*	Passés/Composés	537	97	★★★★☆
Éric Baratay (dir.)	*Une histoire animale du monde*	Tallandier	538	102	★★★★☆
Alessandro Barbaglia	*L'Invention d'Eva*	Liana Levi	545	83	★★★★☆
Lucie Barette	*Marguerite Durand*	Les Pérégrines	540	99	★★★★☆
Lucie Bargel, Muriel Darmon	*Les Habits du social*	PUF	538	99	★★★☆☆
Alessandro Baricco	*Abel*	Gallimard	539	79	★★★★☆
Perrine Baron	*On ne badine pas avec la mort*	Actes Sud	545	97	★★★☆☆
Cécile Bartholomeeusen	*À nos ardeurs*	Les Avrils	539	77	★★★☆☆
Baudoin, Vincent Gelot	*Syrie. Des pierres et de la vie*	Gallimard	537	87	★★★★☆
Cati Baur	*Marcie (t.1)*	Dargaud	537	*87*	★★★☆☆
Pierre Bayard	*Je sommes plusieurs*	Minuit	545	101	★★★★☆
Agustina Bazterrica	*Les Indignes*	Flammarion	538	88	★★★☆☆
Jean-François Beauchemin	*Trois ans sur un banc*	Québec Amérique	538	71	★★★★☆
Mathilde Beaussault	*Les Saules*	Le Seuil/Cadre noir	538	75	★★★★☆
Clémentine Beauvais	*Pierre Bayard déteXtive privé (t.1)*	Sarbacane	539	86	★★★★☆
Clémentine Beauvais	*Rouge*	Bayard Jeunesse	545	87	★★★★☆
Gaëlle Bélem	*Sud sauvage*	Gallimard	541	68	★★★★☆
Bertrand Belin	*La Figure*	P.O.L	537	75	★★★★☆
Reine Bellivier	*La Hideuse*	Christian Bourgois	544	89	★★★★☆
Tonino Benacquista	*Tiré de faits irréels*	Gallimard	540	74	★★★☆☆
Alain de Benoist	*Un autre Rousseau*	Fayard	541	94	★★★☆☆
Carol Bensimon	*Au pays du dieu animal*	Belfond	538	83	★★★☆☆
Rachid Benzine	*L'Homme qui lisait des livres*	Julliard	545	77	★★★☆☆
Anne Berest	*Finistère*	Albin Michel	544	54	★★★☆☆

K. Bernadou, R. Moreil, C. Pedrosa	*Elsie A.*	Dargaud	542-543	77	★★★☆☆
Frédéric Berthet	*L'Impassible*	La Table ronde	539	91	★★★★☆
Jean-Marc Berthon	*Fragiles libertés*	Grasset	545	100	★★★★☆
Paul Bertrand	*Forger le faux*	Seuil	538	97	★★★★★
Olivier Bessard-Banquy	*Éloge de la petite édition littéraire*	Actes Sud	544	99	★★★★☆
Philippe Besson	*Vous parler de mon fils*	Julliard	538	68	★★☆☆☆
Jim Bishop	*L'Enfantôme*	Glénat	537	89	★★★★☆
Acacia Black	*Midnight Kiss*	Hugo Roman	541	80	★★★☆☆
A.K. Blakemore	*Le Glouton*	Globe	538	84	★★★☆☆
Jimmy Blin	*Le Livre des étoiles (t. 5)*	Gallimard Jeunesse	541	85	★★★☆☆
Jean-Philippe Blondel	*Un été 79*	L'Iconoclaste	542-543	54	★★★★☆
Cat Bohannon	*Ève*	Flammarion	540	94	★★★★☆
Boichi	*SF Short Stories (t. 1)*	Glénat	540	89	★★★★☆
Boileau-Narcejac	*Suspense. Du roman à l'écran*	Gallimard/Quarto	540	73	★★★★★
Dominique Bona	*Le Roi Arthur*	Gallimard	545	72	★★★★☆
Matthieu Bonhomme, Fabien Nury	*Charlotte impératrice (t. 4)*	Dargaud	540	88	★★★★☆
Camille Bordas	*Des inconnus à qui parler*	Denoël	545	74	★★★☆☆
Wally Bordas	*Palais Bourbier*	Robert Laffont	545	98	★★★☆☆
Jorge Luis Borges	*Textes retrouvés*	Gallimard	537	85	★★★☆☆
Adrien Bosc	*L'Invention de Tristan*	Stock	539	72	★★★★☆
Boulet	*Raghnarok (t. 3)*	Glénat	542-543	75	★★★☆☆
Pierre Bourgeade	*L'Éternel Mirage*	Tristram	542-543	79	★★★★☆
Hervé Bourhis	*Paul*	Casterman	540	88	★★★★☆
Daniel Bourrion	*Le pays dont tu as marché la terre*	Héloïse d'Ormesson	544	88	★★★☆☆
Catherine Bouvier, Konami Kanata	*Chi, une vie de chat en France*	Glénat	538	90	★★★☆☆
Franck Bouysse	*Entre toutes*	Albin Michel	544	56	★★★★☆
John Boyne	*Les Éléments*	JC Lattès	544	90	★★★★☆
Alain Braconnier	*Les Secrets de votre enfant*	Odile Jacob	544	110	★★★☆☆
Julie Brafman	*Yann dans la nuit*	Flammarion	544	79	★★★☆☆
Éric Branca	*300 Jours*	Perrin	539	97	★★★★☆
Adèle Bréau	*Les Influentes*	JC Lattès	537	74	★☆☆☆☆
André Breton, Julien Gracq	*Correspondance 1939-1966*	Gallimard	545	88	★★★★☆
Sophie Brocas	*Le Lit clos*	Mialet-Barrault	537	72	★★★☆☆
Kay Bromberg	*Off The Grid*	Hugo Publishing	539	85	★★★★☆
Luc Bronner	*Le Miroir*	Seuil	540	96	★★★★☆
Gérald Bronner	*À l'assaut du réel*	PUF	544	108	★★★★☆
Déborah V. Brosteaux	*Les Désirs guerriers de la modernité*	Seuil	539	97	★★★☆☆
Natasha Brown	*Les Universalistes*	Grasset	545	83	★★★☆☆
Edith Bruck	*Contrechamp*	Seuil	537	81	★★★★☆
Philippe Brunel	*Le Cercle des obligés*	Grasset	537	76	★★★★☆
Vera Buck	*La Cabane dans les arbres*	Gallmeister	544	95	★★★☆☆
Astrid von Busekist	*L'Ère des impostures*	Albin Michel	544	109	★★★☆☆

C

Gabriela Cabezón Cámara	*Les Griffes de la forêt*	Grasset	544	92	★★★☆☆
Nathalie A. Cabrol	*Inséparables*	Julliard	537	101	★★★★★
Clément Camar-Mercier	*La Tentation artificielle*	Actes Sud	544	83	★★★☆☆
Emmanuel Carrère	*Uchronie*	P.O.L	538	79	★★★☆☆
Emmanuel Carrère	*Kolkhoze*	P.O.L	544	50	★★★★☆
Shaïne Cassim	*Sunday Morning*	L'Olivier	541	70	★★★★☆
Claire Castillon	*Tssitssi*	Gallimard	538	73	★★★☆☆
Arnaud Cathrine	*Roman de plages*	Flammarion	539	73	★★★☆☆
Guido Cavani	*Zebio Còtal*	Le Sonneur	541	75	★★★★☆
Jeronimo Cejudo	*Ripper (t. 5)*	Ankama	544	100	★★★★☆
Javier Cercas	*Le Fou de Dieu au bout du monde*	Actes Sud	544	93	★★★★☆
Sorj Chalandon	*Le Livre de Kells*	Grasset	544	70	★★★★☆
Jérôme Chantreau	*L'Affaire de la rue Transnonain*	La Tribu	537	76	★★★★☆
Johann Chapoutot	*Les Irresponsables*	Gallimard	538	96	★★★★★
Marie Charrel	*Nous sommes faits d'orage*	Les Léonides	544	59	★★★☆☆
Georges-Olivier Châteaureynaud	*Un beau diable*	Grasset	540	75	★★★★☆
Anne-James Chaton	*Fables*	P.O.L	540	71	★★★☆☆
David Chavalarias	*Elon Musk en 50 tweets*	Seuil	542-543	84	★★★☆☆
François Cheng	*Une nuit au cap de la Chèvre*	Albin Michel	540	73	★★★☆☆
Simon Chevrier	*Photo sur demande*	Stock	541	69	★★★☆☆
Sarah Chiche	*Aimer*	Julliard	544	85	★/★★★★☆
Nayla Chidiac	*L'Écriture qui guérit*	Odile Jacob	538	100	★★★★☆
Yaryna Chornohuz	*C'est ainsi que nous demeurons libres*	Le Tripode	545	89	★★★★☆
Chuchong, Dubu	*Solo Leveling (t. 17)*	KBooks	539	87	★★★☆☆
Jean-Louis Cianni	*Philosopher à la plage*	Le Relié	542-543	83	★★★☆☆
Liu Cixin	*Des dinosaures et des fourmis*	Actes Sud	537	86	★☆☆☆☆
Émilie Clarke	*Violette (t. 3)*	Biscoto	540	90	★★★☆☆
Philippe Claudel	*Wanted*	Stock	542-543	65	★★★☆☆
James Clavell	*Taï-pan (t. 1)*	Callidor	542-543	69	★★★☆☆
Adélaïde de Clermont-Tonnerre	*Je voulais vivre*	Grasset	544	78	★★★★★
Emanuele Coccia, Alessandro Michele	*La Vie des formes*	Flammarion	541	97	★★★☆☆
Jonathan Coe	*Les Preuves de mon innocence*	Gallimard	545	6	★★★★★
Paulo Coelho	*Les Valkyries*	Flammarion	542-543	70	★☆☆☆☆
Baptiste Cogitore	*L'Enfant comète*	Plon	541	73	★★★★☆
Paolo Cognetti	*Et je chantais à mi-voix un été ancien*	Stock	545	80	★★★★☆
Sandrine Cohen	*Antoine, un fils aimant*	Belfond Noir	539	84	★★★★☆
Samy Cohen	*Tuer ou laisser vivre*	Flammarion	540	97	★★★☆☆
Nathalie Cohen	*L'Or de Jérusalem*	Flammarion	542-543	67	★★★☆☆
Collectif	*L'Amour, l'exil, la liberté*	Calmann-Lévy	540	92	★★★★☆

Lucile Corbeille	*Abîmes*	Delcourt	541	86	★★★☆☆
Alain Corbin	*Bidouille et Chimène*	Fayard	545	99	★★★☆☆
Joël Cornette	*Anne d'Autriche*	Gallimard	540	95	★★★☆☆
S.A. Cosby	*Le Roi des cendres*	Sonatine	545	85	★★★★☆
Laurence Cossé	*Briller*	Gallimard	537	95	★★★★☆
Mia Couto	*Terre somnambule*	Métailié	537	82	★★★★★
Séverine Cressan	*Nourrices*	Dalva	545	74	★★★☆☆
Justin Cronin	*Le Passeur*	Robert Laffont	537	86	★★★☆☆
Boris Cyrulnik	*Quand on tombe amoureux, on se relève attaché*	Odile Jacob	539	96	★★★☆☆

D

Florent Dabadie	*Hiromi*	Stock	539	71	★★★☆☆
Giuliano da Empoli	*L'Heure des prédateurs*	Gallimard	540	66	★★★★★
Kamel Daoud	*Il faut parfois trahir*	Gallimard/Tracts	542-543	64	★★★☆☆
Kamel Daoud	*Avant qu'il ne soit trop tard*	Presses de la Cité	542-543	64	★★★☆☆
Robert Darnton	*La Condition d'écrivain*	Gallimard	545	96	★★★★☆
David B.	*Monsieur Chouette*	L'Association	545	91	★★★★☆
Régis Debray	*Riens*	Gallimard	537	98	★★★☆☆
Grégoire Delacourt	*Polaroïds du frère*	Albin Michel	541	71	★★★☆☆
Jean-Baptiste Del Amo	*La Nuit ravagée*	Gallimard	538	52	★★★★★
Erri De Luca	*Récolte à la lumière du jour*	Gallimard	541	79	★★★☆☆
Erri De Luca	*Récits de saveurs familières*	Gallimard	541	79	★★★☆☆
David Deneufgermain	*L'Adieu au visage*	Marchialy	545	75	★★★☆☆
Agnès Desarthe	*L'Oreille absolue*	L'Olivier	544	80	★★★★☆
Agnès Desarthe, David Prudhomme	*Le Journal des andouilles*	Gallimard Jeunesse	545	87	★★★☆☆
François-Henri Désérable	*Chagrin d'un chant inachevé*	Gallimard	540	64	★★★★☆
Pascal Dessaint	*L'Envers de la girafe*	Rivages Noir	540	77	★★★★☆
Émilie Desvaux	*Le Ciel de Tokyo*	Rivages	537	72	★★★☆☆
Patrick deWitt	*L'Homme qui aimait les livres*	Actes Sud	540	81	★★★☆☆
Mathilda Di Matteo	*La Bonne Mère*	L'Iconoclaste	544	87	★★★★☆
Donatella Di Pietrantonio	*L'Âge fragile*	Albin Michel	538	82	★★★☆☆
Joan Didion	*Notes à John*	Grasset	545	88	★★★☆☆
Joan Didion	*Le Dernier Entretien et autres conversations*	Les livres de la Promenade	545	88	★★★★☆
Benjamin Dierstein	*Bleus, blancs, rouges*	Flammarion	538	74	★★★★★
Benjamin Dierstein	*L'étendard sanglant est levé*	Flammarion	545	85	★★★★★
David Diop	*Où s'adosse le ciel*	Julliard	544	86	★★☆☆☆
Philippe Djian	*Dolores*	Julliard	545	38	★★★☆☆
Naoise Dolan	*The Happy Couple*	L'Olivier	541	78	★★★☆☆
Joffrine Donnadieu	*Aux nuits à venir*	Gallimard	544	82	★★★☆☆
Inuhiko Doronoda	*Promenons-nous dans l'espace*	Glénat	545	90	★★★★☆
JR Dos Santos	*Protocole Chaos*	Hervé Chopin	542-543	73	★★★☆☆
Hippolyte Dourdent	*De l'autre côté du miroir quantique*	Dunod	540	100	★★★☆☆
Arthur Conan Doyle	*Sherlock Holmes I, II*	La Pléiade	541	88	★★★★☆
Catherine Doyle	*La Fille roi du pays maudit*	Bayard Jeunesse	538	89	★★★★☆
Alice Dozier	*Les Adelphides*	Actes Sud Jeunesse	538	89	★★★☆☆
Jean-Marc Dreyfus	*L'Affaire Petiot et la Shoah*	Grasset	539	100	★★★☆☆
Pauline Dreyfus	*Un pont sur la Seine*	Grasset	544	59	★★★☆☆
Juliet Drouar	*Trauma*	Stock	545	100	★★★☆☆
David Ducreux Sincey	*La Loi du moins fort*	Gallimard	537	76	★★★★☆
Ghislaine Dunant	*Un amour infini*	Albin Michel	544	83	★★★★☆
Benoît Durieux, Olivier Wieviorka	*Les Maîtres de la stratégie*	Seuil	538	101	★★★★☆

E

Jean Echenoz	*Bristol*	Minuit	537	57	★★★★★
Raphaela Edelbauer	*Les Incommensurables*	Métailié	545	79	★★★☆☆
Dave Eggers	*Le Tout*	Gallimard	537	80	★★★☆☆
Najat El Hachmi	*Lundi, ils nous aimeront*	Verdier	538	81	★★★★☆
Laura El Makki	*Adèle Hugo*	Seghers	538	72	★★★☆☆
Jacques Esprit	*La Fausseté des vertus humaines*	Séguier	538	87	★★★★★
Brian Evenson	*Membre fantôme*	Rivages	540	83	★★★★☆
Percival Everett	*James*	L'Olivier	544	72	★★★★★
Jean-Louis Ezine	*La Chaise*	Gallimard	541	69	★★★★☆

F

Étienne Fabre	*Un certain Louis Wolfson*	Séguier	541	73	★★★☆☆
Manon Fargetton, Lili Wood	*J'ai un ami*	Milan	541	85	★★★★☆
Audrey Faulot	*Moonwalk*	Gallimard Jeunesse	544	97	★★★☆☆
Éric Faye	*Le Cinquième Diamant*	Seuil	539	77	★★★☆☆
Caryl Férey	*Grindadráp*	Gallimard/Série noire	539	84	★★★★☆
Alice Ferney	*Comme en amour*	Actes Sud	545	86	★★☆☆☆
Maria José Ferrada	*L'Homme à l'affiche*	Quidam	542-543	70	★★★★☆
Dario Ferrari	*La récréation est finie*	Sous-sol	545	83	★★★★☆
Victoire Feuillebois	*Faut-il brûler Pouchkine ?*	CNRS	540	67	★★★★☆
Diana Filippova	*Rien n'est plus grand que la mère des hommes*	Albin Michel	538	69	★★★☆☆
Baptiste Fillon	*Un coup de pied dans la poussière*	Le Bruit du monde	538	73	★★★★☆
Gabrielle Filteau-Chiba	*Hexa*	Stock	538	70	★★★★☆
Michaël Fœssel	*La Nuit*	Autrement	541	95	★★★★☆
Philippe Forest	*Shakespeare*	Flammarion	545	89	★★★★☆
Dominique Fortier	*Quand viendra l'aube*	Grasset	539	74	★★★★☆
Gwendal Fossois	*Alien*	L'Opportun	540	97	★★★☆☆
Craig Foster	*La Sagesse des océans*	Buchet-Chastel	542-543	86	★★★★☆
Robert Foster	*Guide de la Terre du Milieu*	Bragelonne	545	86	★★★☆☆

Éric Fottorino	*Des gens sensibles*	Gallimard	539	75	★★★★☆
Éric Fouassier	*Requiem pour la dame blanche*	Albin Michel	540	62	★★★☆☆
Michel Foucault	*Les Hermaphrodites*	Gallimard	545	100	★★★★☆
Lorraine Fouchet	*Aller simple pour la joie*	Héloïse d'Ormesson	540	54	★★★☆☆
Lev Fraenckel	*Ma vie a-t-elle un sens ?*	Albin Michel	542-543	85	★★★☆☆
Irène Frain	*L'Or de la nuit*	Julliard	540	75	★★★☆☆
Charles Frankel	*Armstrong à la plage*	Dunod	542-543	86	★★★☆☆
Hélène Frappat	*Nerona*	Actes Sud	544	86	☆☆☆☆☆
Jean-Yves Frétigné	*Histoire de la mafia*	Fayard	539	100	★★★★☆
Katharina Fuchs	*Nos vies précieuses*	JC Lattès	541	78	★★★☆☆
Fujimomo	*C'est de l'amour, crois-moi !*	Kana	539	87	★★★☆☆
Cristian Fulaș	*La Pire Espèce*	La Peuplade	539	80	★★★★☆

G

Guillaume Gallienne	*Le Buveur de brume*	Stock/Ma nuit au musée	540	38	★★★☆☆
Manon Garcia	*Vivre avec les hommes*	Climats	539	101	★★★☆☆
Andrés Garrido	*Carcoma*	Dupuis	538	91	★★★★☆
Christophe Gavat	*Héritage*	Fayard	541	81	★★★★☆
Sébastien Gendron	*Python*	Gallimard/La Noire	538	75	★★★★☆
Margot Giacinti	*Le Commun des mortels*	Divergences	539	101	★★★☆☆
Thierry Gillybœuf	*Remy de Gourmont, une vie fin-de-siècle*	La Part commune	538	86	★★★★☆
Catherine Girard	*In violentia veritas*	Grasset	544	105	★★★★☆
Émilie Gleason	*Les Gugusse en vacances*	Atrabile	539	89	★★★★☆
Sébastien Gnaedig, Isabelle Merlet	*Enfant de salaud*	Futuropolis	537	87	★★★☆☆
Valentine Goby	*Le Palmier*	Actes Sud	544	81	★★★☆☆
Elsa Godart	*Enfanter une étoile qui danse*	Armand Colin	541	97	★★★☆☆
Clémentine Goldszal	*Premiers cris*	Seuil	537	100	★★★☆☆
Patrick Grainville	*La Nef de Géricault*	Julliard	537	73	★★★★☆
Philippe Grandcolas	*La Biodiversité. Urgence planète*	Tallandier	544	110	★★★☆☆
David Grann	*Il était une fois dans les Amériques*	Sous-sol	541	6	★★★★★
Günter Grass	*Prendre la pose*	Seuil/Cadre vert	539	83	★★★★☆
Graham Greene	*Le Ministère de la peur*	Flammarion	541	88	★★★★☆
Graham Greene	*Deux hommes en un*	Flammarion	541	88	★★★☆☆
Francis Grembert	*Les Deux Tilleuls*	Arléa	537	69	★★★☆☆
Maria Gripe	*Le Château des enfants volés*	Le Livre de Poche Jeunesse	542-543	75	★★★★☆
Lauren Groff	*Les Terres indomptées*	L'Olivier	537	81	★★★★☆
Jens Christian Grøndahl	*Au fond des années passées*	Gallimard	544	93	★★★☆☆
Évelyne Grossman	*L'Art du déséquilibre*	Minuit	538	99	★★★☆☆
Denis Grozdanovitch	*Une affaire de style*	Grasset	537	84	★★★★☆
Agnès Gruda	*Ça finit quand, toujours ?*	Les Équateurs	545	67	★★★★☆
Leila Guerriero	*L'Appel*	Rivages	544	92	★★★★☆
Gilles Guiheux, Lu Shi (dir.)	*Quand la Chine parle*	Les Belles Lettres	537	99	★★★☆☆
Hubert Guillaud	*Les Algorithmes contre la société*	La Fabrique	540	98	★★★☆☆
Émilie Guillaumin	*Soleil invaincu*	Grasset	541	72	★★★☆☆
Christophe Guilluy	*Métropolia et Périphéria*	Flammarion	537	95	★★★☆☆
Gérard Guix	*Doppelgänger*	Aux forges de Vulcain	545	81	★★★★★

H

Rita Halász	*Respirer à fond*	Christian Bourgois	539	79	★★★★☆
Paul Harding	*Cet autre Éden*	Buchet-Chastel	545	79	★★★★☆
Jean Hegland	*Le Temps d'après*	Gallmeister	538	81	★★★★☆
Peter Heller	*La Pommeraie*	Actes Sud	538	84	★★★★☆
Philippe Hemsen	*Jean Raspail, aventurier de l'ailleurs*	Albin Michel	540	72	★★★☆☆
Mathilde Henzelin	*La Saison des bêtises*	Les Avrils	538	70	★★★☆☆
Noël Herpe	*Je déménage*	Le Nouvel Attila	540	71	★★★☆☆
Yûna Hirasawa	*Luca, vétérinaire draconique (t. 3)*	Glénat Manga	537	88	★★★★☆
Ainslie Hogarth	*Elle est revenue*	10/18	542-543	74	★★★☆☆
Alan Hollinghurst	*Nos soirées*	Albin Michel	544	94	★★★★★
Zicheng Hong	*Propos sur la racine des légumes*	Zulma Poche	537	93	★★★★☆
Kohei Horikoshi	*My Hero Academia (t. 42)*	Ki-oon	542-543	76	★★★☆☆
Delphine Horvilleur	*Euh… Comment parler de la mort aux enfants*	Bayard/Grasset	540	98	★★★★☆
Siân Hughes	*Perle*	Le Bruit du monde	538	83	★★★★☆
N. Hyuuga, I. Nanao, Nekokurage	*Les Carnets de l'apothicaire (t. 5)*	Ki-oon	544	100	★★★☆☆

I

Saô Ichikawa	*La Bossue*	Globe	544	93	★★★★☆
Eva Illouz	*Explosive modernité*	Gallimard	541	96	★★★☆☆
Joseph Incardona	*Le monde est fatigué*	Finitude	544	82	★★★★☆
Eowyn Ivey	*Une histoire d'ours*	Gallmeister	542-543	69	★★★★☆
Iwatobineko	*L'Homme invisible et sa future épouse*	Noeve Grafx	544	100	★★★☆☆

J

Philippe Jaccottet	*La Clarté Notre-Dame*	Poésie/Gallimard	541	89	★★★★★
Marlon James	*La Sorcière de lune*	Albin Michel	538	88	★★★★☆
Tim James	*Heureux hasards*	Dunod	538	102	★★★☆☆
Michel Jean	*Qimmik*	Seuil	540	76	★★★★☆
Jean-Étienne	*La Nuit des lanternes*	Delcourt	539	89	★★★☆☆
Claire Jéhanno	*Qu'importe la nuit*	HarperCollins	541	70	★★★☆☆
Victor Jestin	*La Mauvaise Joueuse*	Flammarion	544	86	★★☆☆☆
Daisy Johnson	*L'Hôtel*	Stock	539	85	★★★★☆
Laurent Joly (dir.)	*Vichy. Histoire d'une dictature*	Tallandier	545	98	★★★★★
Laurence Joseph	*Nos silences*	Autrement/Les Grands mots	539	98	★★★★☆

Gaëlle Josse	*De nos blessures un royaume*	Buchet-Chastel	537	72	★★★☆☆
Julien Jouanneau	*Deux litres et demi*	Maurice Nadeau	537	72	★★★☆☆
Pierre Jourde	*La Marchande d'oublies*	Gallimard	545	66	★★★★★
Miranda July	*À quatre pattes*	Flammarion	541	77	★★★☆☆

K

Mansoureh Kamari	*Ces lignes qui tracent mon cœur*	Casterman	545	91	★★★☆☆
Han Kang	*Ces soirs rangés dans mon tiroir*	Grasset	539	91	★★★★☆
Paul Kawczac	*Le Bonheur*	La Peuplade	544	83	★★★★☆
Patrick Radden Keefe	*Snakehead*	Belfond	539	82	★★★☆☆
Ramsès Kefi	*Quatre jours sans ma mère*	Philippe Rey	544	87	★★★★☆
Daniel Kehlmann	*Jeux de lumière*	Actes Sud	537	81	★★☆☆☆
Etgar Keret	*Correction automatique*	L'Olivier	539	80	★★★★☆
Monique de Kermadec	*Le Plus Grand des Amours*	Flammarion	537	100	★★★☆☆
Joseph Kessel	*Reportages en Allemagne, 1932-1945*	Arthaud	541	89	★★★☆☆
Deepankar Khiwani	*Entr'acte 1995-2005*	Banyan	544	99	★★★★☆
Sophie Kinsella	*Comment tu te sens ?*	Belfond	541	76	★★★★☆
Joyce Kitten	*Smile*	Hugo Roman	540	83	★★★☆☆
Étienne Klein	*Transports physique*	Gallimard	539	102	★★★☆☆
Reinhard Kleist	*Starman. Les années Ziggy*	Casterman	544	101	★★★☆☆
Arthur Koestler	*Spartacus*	Calmann-Lévy	544	98	★★★★★
Rachel Kushner	*Le Lac de la création*	Stock	537	78	★★★☆☆

L

Smaïn Laacher	*L'Algérie, ma mère et moi*	Grasset	545	98	★★★☆☆
Denis Lacorne	*De la race en Amérique*	Gallimard/L'esprit de la cité	539	99	★★★☆☆
Yanick Lahens	*Passagères de nuit*	Sabine Wespieser	544	57	★★★★☆
Michaël Lainé	*L'Ère de la post-vérité*	La Découverte	540	98	★★★☆☆
Louise Langlois	*La Parole des étoiles*	Albin Michel Jeunesse	545	87	★★★☆☆
Céline Lapertot	*Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus*	Viviane Hamy	538	72	★★★★☆
Louis-Henri de La Rochefoucauld	*L'Amour moderne*	Robert Laffont	545	73	★★★☆☆
Laurie Laufer	*Les Héroïnes de la modernité*	La Découverte	541	99	★★★☆☆
Hélène Laurain	*Tambora*	Verdier	545	74	★★★★☆
Camille Laurens	*Ta promesse*	Gallimard	537	70	★★★★★
Sylvie Laurent	*La Contre-révolution californienne*	Seuil/Libelle	542-543	84	★★★☆☆
Bruno Laurioux	*Une histoire de la diététique*	CNRS	542-543	83	★★★★☆
Henri Laux	*Introduction au Traité théologico-politique de Spinoza*	PUF	538	100	★★★★☆
Andrea Lawlor	*Paul prend la forme d'une fille mortelle*	La Croisée	545	81	★★★★☆
Sylvie Le Bihan	*L'Ami Louis*	Denoël	544	79	★★★★☆
Stéphanie Le Chevalier	*Ashes (t.1)*	Ankama	541	87	★★★★☆
Thomas D. Lee	*Royaume en péril*	Christian Bourgois	539	85	★★★☆☆
James Lee Burke	*Clete*	Rivages Noir	542-543	72	★★★★☆
Nicolas Le Flahec	*Jean-Patrick Manchette : écrire contre*	Gallimard	539	90	★★★★☆
Grégory Le Floch	*Peau d'ourse*	Seuil	544	80	★★★★☆
Sébastien Le Fol (dir.)	*Les Lieux du pouvoir*	Perrin	544	110	★★★☆☆
Jean Le Gall	*Dernières nouvelles de Rome et de l'existence*	Gallimard	541	72	★★★★☆
Clotilde Leguil	*La Déprise*	Seuil	544	109	★★★★☆
Pierre Lemaitre	*Un avenir radieux*	Calmann-Lévy	537	62	★★★★☆
Julien Le Mauff	*Machiavel*	PUF	537	97	★★★☆☆
Patrick Lemoine, Sophie Viguier Vinson	*La Santé psychique des écrivains*	Odile Jacob	542-543	80	★★★★☆
Didier Lestrade	*Mémoires 1958-2024*	Stock	539	95	★★★★☆
Antoine Letessier Selvon	*Marcel, Lulu et la matière noire*	CNRS	537	101	★★★☆☆
Deborah Levy	*Bleu d'août*	Sous-sol	539	80	★★★☆☆
Simon Leys	*Ombres chinoises*	Les Belles Lettres	537	85	★★★★☆
Yan Lianke	*Aussi dur que l'eau*	Picquier	542-543	68	★★★★★
Simon Liberati	*Stanislas*	Grasset	538	71	★★★★☆
Younn Locard, Stéphane Melchior	*La Longue Route*	Gallimard	541	86	★★★★☆
Clara Lodewick	*Moheeb sur le parking*	Dupuis	540	88	★★★★☆
Aude Lorriaux	*Tableau noir*	Stock	540	93	★★★☆☆
Ghérasim Luca	*La Poésie dans la langue*	Corti	542-543	79	★★★★☆
Laetitia de Luca	*L'Amour et autres mensonges*	Robert Laffont	537	71	★★★☆☆
Jean-Pierre Luminet	*Voyager dans un trou noir*	Dunod	539	102	★★★☆☆
Paul Lynch	*Le Chant du prophète*	Albin Michel	537	83	★★★★☆

M

Arthur Machen	*Le Peuple blanc*	L'Arbre vengeur	540	91	★★★☆☆
Michel Maffesoli	*Apologie*	Cerf	539	101	★★★★☆
Daniel Magariel	*Arpenter les ténèbres*	Fayard	540	80	★★☆☆☆
Murielle Magellan	*Éloge du tennis*	Rivages	542-543	66	★★★☆☆
Gabriel Mamani Magne	*Séoul, São Paulo*	Métailié	540	79	★★★☆☆
Charif Majdalani	*Le Nom des rois*	Stock	545	75	★★★★☆
Andreï Makine	*Prisonnier du rêve écarlate*	Grasset	537	69	★★★★☆
Mathias Malzieu	*L'homme qui écoutait battre le cœur des chats*	Albin Michel	538	36	★★★☆☆
Alberto Manguel	*Don Quichotte et ses fantasmes*	Herodios	540	91	★★★★☆
Gilles Marchand	*Les Promesse orphelines*	Aux forges de Vulcain	544	77	★★★☆☆
Karl Marlantes	*Le Prix de la victoire*	Calmann-Lévy	537	82	★★★★☆
Céline Marty	*L'Écologie libertaire d'André Gorz*	PUF	541	95	★★★★☆
Victoria Mas	*L'Orpheline du Temple*	Albin Michel	540	75	★★★☆☆
Shelly Masi	*Queen Kong*	Albin Michel	541	100	★★★★☆
Gabrielle Massat	*Gracier la bête*	Le Masque	537	77	★★★☆☆
Claire Mathot	*La Saison du silence*	Actes Sud	538	72	★★★☆☆
Violet Matter, Shoo	*Mafia Nanny (t.2)*	Albin Michel/Koda	545	90	★★★☆☆

Armistead Maupin	*Mona et son manoir*	L'Olivier	540	78	★★★★☆
Laurent Mauvignier	*La Maison vide*	Minuit	544	53	★★★★★
Joyce Maynard	*Par où entre la lumière*	Philippe Rey	544	93	★★★☆☆
Christine de Mazières	*Locarno*	Seuil	538	69	★★★☆☆
François de Mazières	*Pour une ville belle*	Eyrolles	541	98	★★★★☆
Christian Mazzalai, Patrick Modiano	*70 bis, entrée des artistes*	Gallimard	545	71	★★★★★
James McBride	*L'Épicerie du paradis sur Terre*	Gallmeister	537	80	★★★☆☆
Jon McNaught	*Hors scène*	Dargaud	539	89	★★★☆☆
Matteo Melchiorre	*Le Duc*	Métailié	541	78	★★★★☆
Fernanda Melchor	*Ici, c'est pas Miami*	Grasset	540	80	★★★★☆
Melvin Mélissa	*Une pieuvre au plafond*	Rivages	544	88	★★★☆☆
Mathieu Menegaux	*Impardonnable*	Grasset	538	68	★★★☆☆
Alda Merini	*Confusion des étoiles*	Seghers	538	87	★★★★☆
Pierre Mérot	*Mammifères II*	Rivages	539	76	★★★★☆
Claire Messud	*L'Étrange tumulte de nos vies*	Christian Bourgois	544	94	★★★☆☆
Asma Mhalla	*Cyberpunk*	Seuil	545	60	★★★☆☆
Agnès Michaux	*Huysmans vivant*	Le Cherche Midi	544	98	★★★★☆
Jean-Claude Michéa, Michael C. Behrent	*Conversations américaines*	Albin Michel	545	99	★★★☆☆
Pierre Michon	*J'écris l'Iliade*	Gallimard	537	60	★★★★★
Hugues Micol	*Mimésia*	Futuropolis	544	101	★★★☆☆
Marceau Miller	*Le Roman de Marceau Miller*	La Martinière	538	69	★☆☆☆☆
Nathaniel Ian Miller	*Dans nos pierres et dans nos os*	Buchet-Chastel	539	82	★★★★☆
Catherine Millet	*Simone Émonet*	Flammarion	545	72	★★★☆☆
Allie Millington	*Olivetti*	Milan	544	97	★★★☆☆
Céline Minard	*Tovaangar*	Rivages	544	96	★★★★☆
Bernard Minier	*H*	XO	539	64	★★★☆☆
Kentaro Miura	*Bersek*	Glénat	542-543	76	★★★☆☆
Paul Monterey	*La Condition artificielle*	Le Cherche Midi	539	76	★★★☆☆
Bernard de Montferrand	*Singapour*	Tallandier	542-543	84	★★★☆☆
Montesquieu	*Textes politiques et de fiction*	Bouquins	538	86	★★★★☆
Montesquieu	*De l'esprit des lois*	Quarto	538	86	★★★★☆
Ilaria Moretti	*La page est un miroir*	CNRS	542-543	81	★★★★☆
Susie Morgenstern	*Sadie à Brides-les-Bains*	Eyrolles	541	36	★★★☆☆
Marion Muller-Colard	*Croire, qu'est-ce que ça change ?*	Labor et Fides	539	99	★★★☆☆
Haruki Murakami	*La Cité aux murs incertains*	Belfond	537	64	★★★★☆
Kiyoko Murata	*Quand dansent les oiseaux*	Picquier	544	91	★★★★☆
Cécile Mury	*Paris-Hollywood*	Flammarion	541	71	★★★☆☆
Diego Muzzio	*L'Œil de Goliath*	Phébus	541	80	★★★★☆

N

Jean-Christophe Napias	*Le Grand Livre de la littérature de plage*	Séguier	540	92	★★★☆☆
Ann Napolitano	*Les Bien-aimés*	Les Escales	539	82	★★★★☆
Marie NDiaye	*Le Bon Denis*	Mercure de France	539	75	★★★★☆
Frédéric Nef	*L'Étoffe du monde*	Cerf	542-543	85	★★★☆☆
Neoshoco	*Phantom Busters (t.1)*	Ki-oon	540	89	★★★★☆
Jo Nesbø	*Les Maîtres du domaine*	Gallimard/Série noire	542-543	72	★★★☆☆
Éric Neuhoff	*Pentothal*	Albin Michel	537	36	★★★★☆
Cécile Neuville	*Se libérer des auto-saboteurs intérieurs*	Leduc	541	99	★★★☆☆
Matthieu Niango	*Le Fardeau*	Mialet-Barrault	544	81	★★★☆☆
David Nicholls	*Rendez-vous ici*	Belfond	540	80	★★★★☆
Rambert Nicolas	*La Conscience de Staline*	Gallimard	541	97	★★★★☆
Roger Nimier	*Œuvres*	Quarto	545	89	★★★★☆
Gaëlle Nohant	*L'Homme sous l'orage*	L'Iconoclaste	545	64	★★★★☆
Gérard Noiriel	*Le Peuple français*	Tallandier	544	109	★★★★☆
Sophie Nordmann	*La Vocation de philosophe*	Calmann-Lévy	545	95	★★★★☆
Ehsan Norouzi	*Trainspotter*	Zulma	541	77	★★★☆☆
Emet North	*Entre autres univers*	Denoël	541	75	★★★★☆
Amélie Nothomb	*Tant mieux*	Albin Michel	544	60	★★★★☆
Jean Nouvel	*Mes convictions*	Flammarion	542-543	82	★★★☆☆
Laurent Nunez	*Tout ira bien*	Rivages	544	57	★★★★☆

O

Joyce Carol Oates	*Flint Kill Creek*	Philippe Rey	540	81	★★★★☆
Chigozie Obioma	*La route qui mène au pays*	Buchet-Chastel	538	83	★★★☆☆
Masakuni Oda	*Lune rémanente*	Rivages Imaginaire	537	65	★★★☆☆
Ito Ogawa	*Lettres d'amour de Kamakura*	Philippe Picquier	537	79	★★★☆☆
Yôko Ogawa	*Scènes endormies dans la paume de la main*	Actes Sud	539	78	★★★★☆
Christopher Okigbo	*Labyrinthes*	Poésie/Gallimard	542-543	79	★★★★☆
Gabriel Mwènè Okoundji	*L'Âme blessée d'un éléphant noir*	Poésie/Gallimard	542-543	79	★★★★☆
Auður Ava Ólafsdóttir	*DJ Bambi*	Zulma	545	80	★★★★☆
Tommy Orange	*Les Étoiles errantes*	Albin Michel	545	80	★★★★☆
Erik Orsenna	*Ces fleuves qui coulent en nous*	Julliard	540	6	★★★★☆
Nicole M. Ortega	*Même le froid tremble*	Anne Carrière	544	89	★★★☆☆
Ludmila Oulitskaïa	*Le Livre des anges*	Gallimard	539	83	★★★★☆

P

Hugues Pagan	*L'Ombre portée*	Rivages	537	77	★★★★☆
Marcel Pagnol	*Le Livre de la nature*	Michel Lafon	537	85	★★★☆☆
Jean-Baptiste de Panafieu	*Bricoler le vivant*	Dunod	544	110	★★★☆☆
Thierry Paquot	*L'Amour des lieux*	PUF	540	97	★★★☆☆
Virginie Parée	*L'équilibre est dans le stress*	Flammarion	545	101	★★★☆☆
Anthony Passeron	*Jacky*	Grasset	544	62	★★★★☆

Anne Patchett	*Un été à soi*	Actes Sud	537	82	★★★☆☆
Sheena Patel	*Je suis fan*	Gallimard	539	81	★★★★☆
Frédéric Paulin	*Rares ceux qui échappèrent à la guerre*	Agullo	538	74	★★★★☆
Želimir Periš	*La Sorcière à la jambe d'os*	Le Sonneur	542-543	71	★★★★★
Camille Perrier	*L'Autre Madame Kennedy*	Buchet-Chastel	542-543	85	★★★☆☆
Judith Perrignon	*Nous nous parlons d'un lieu où tout est fragile*	L'Iconoclaste	537	73	★★★☆☆
Christophe Perruchas	*La Fabrique des timidités*	Le Rouergue	542-543	66	★★★☆☆
Olivier Petitjean, Ivan du Roy	*Multinationales*	La Découverte	538	99	★★★★☆
Jayne Anne Phillips	*Les Sentinelles*	Phébus	544	73	★★★★☆
Renaud Piarroux	*Sapiens et les microbes*	CNRS	540	95	★★★★☆
Thomas Piketty, Michael J. Sandel	*Ce que l'égalité veut dire*	Seuil	544	108	★★★☆☆
Alessandro Piperno	*Un air de famille*	Liana Levi	540	81	★★★☆☆
Jean-Yves Pitoun	*Les Amants de la France libre*	Albin Michel	542-543	65	★★★☆☆
Jean-Robert Pitte	*À la table de l'Histoire et du monde*	Tallandier	537	97	★★★☆☆
Frédéric Ploussard	*Premier avril*	Héloïse d'Ormesson	539	73	★★★☆☆
Robert Plunket	*Je recherche Warren Harding*	Philippe Rey	541	76	★★★★☆
Ivy Pochoda	*Dios et Florida*	Globe	539	81	★★★☆☆
Maurèen Poignonec, Victor Wang	*Nos petits avions de papier*	Père Castor	537	89	★★★☆☆
Guillaume Poix	*Perpétuité*	Verticales	545	74	★★★★☆
Alexandre Postel	*Tout ouïe*	L'Observatoire	544	84	★★★☆☆
Maria Pourchet	*Tressaillir*	Stock	544	85	★★★½/★
Richard Powers	*Un jeu sans fin*	Actes Sud	538	80	★★★★★

Q

Pascal Quignard	*Trésor caché*	Albin Michel	537	61	★★★★☆
Thomas de Quincey	*Le Vengeur*	L'Arbre vengeur	538	87	★★★★☆

R

Max de Radiguès	*Dix secondes*	Casterman	539	89	★★★☆☆
Kalindi Ramphul	*Greta et Marguerite*	JC Lattès	542-543	66	★★★☆☆
Ayn Rand	*La Grève*	Les Belles Lettres	539	90	★★★★☆
Adam Rapp	*À la table des loups*	Seuil	545	82	★★★★☆
Jean Raspail	*Les Royaumes de Borée*	Albin Michel	540	72	★★★☆☆
Agnes Ravatn	*Les Invités*	Actes Sud	542-543	71	★★★★☆
Jacques Raynal, David Servenay	*Ben Barka*	Futuropolis	538	91	★★★☆☆
Frédéric Rébéna	*Vipère au poing*	Rue de Sèvres	541	85	★★★☆☆
Robert Redeker	*Descartes*	Cerf	540	96	★★★★☆
Brigitte Reimann	*Une fratrie*	Métailié	538	82	★★★★☆
Jules Renard	*Histoires naturelles*	Finitude	540	92	★★★★★
Anne Révah	*La femme qui est dans mon lit*	Mercure de France	540	74	★★★☆☆
Luke Rhinehart	*Le Fils de l'homme-dé*	Aux Forges de Vulcain	540	83	★★★☆☆
Lila Rhiyourhi	*La Mort, une aventure spirituelle*	Leduc	539	99	★★★☆☆
Jean-Noël Rieffel	*Aimer comme* un albatros	Équateurs	541	71	★★★☆☆
Ransom Riggs	*Sunderworld (t.1)*	Bayard jeunesse	544	97	★★★★★
Genis Rigol	*Brunilda à La Plata*	Rivages	540	88	★★★★☆
Blandine Rinkel	*La Faille*	Stock	537	74	★★★★☆
Becca et Krista Ritchie	*Addicted for now*	Seuil	542-543	74	★★★★☆
Jacques Rivière	*Critique et création*	Bouquins	537	84	★★★☆☆
Paco Roca, Rodrigo Terrasa	*L'Abîme de l'oubli*	Delcourt/Mirages	537	87	★★★★☆
Montserrat Roig	*L'Heure violette*	La Croisée	541	76	★★★★☆
Jean Rolin	*Tous passaient sans effroi*	P.O.L	537	59	★★★☆☆
Olivier Rolin	*Vers les îles Éparses*	Verdier	537	59	★★★☆☆
Jules Romains	*Démêlés avec la mort et le temps*	Flammarion	538	79	★★★☆☆
Emma Rothschild	*De proche en proche*	Seuil	537	95	★★★☆☆
Tristan Rouquet	*Les Écrivains collaborateurs*	CNRS	545	97	★★★★☆
Valérie Rouzeau	*La Petite Dame*	La Table ronde/Vermillon	541	89	★★★★☆
Carlo Rovelli	*Sept brèves leçons de physique*	Flammarion	540	100	★★★★☆
Jess Row	*Un monde nouveau*	Albin Michel	545	78	★★★★★
Pascale Roze	*Le Roman de Mécène*	Stock	538	70	★★★★☆
Emmanuel Ruben	*L'Usage du Japon*	Stock	542-543	67	★★★★☆

S

Frédéric Saenen	*Léon Degrelle*	Perrin	538	97	★★★★☆
Danièle Sallenave	*La Splendide Promesse*	Gallimard	538	98	★★★★☆
Philippe Sands	*38, rue de Londres*	Albin Michel	544	106	★★★★★
Mathieu Sapin	*À l'Intérieur*	Dargaud	539	88	★★★★☆
Cédric Sapin-Defour	*Où les étoiles tombent*	Stock	544	42	★★★☆☆
Clémence Sauvage	*Chiwawow*	Biscoto	544	97	★★★★☆
Roberto Saviano	*Giovanni Falcone*	Gallimard	537	79	★★★★☆
Daria Schmitt	*La Tête de mort venue de suède*	Dupuis	544	101	★★★★☆
Vanessa Schneider	*La Peau dure*	Flammarion	544	77	★★★☆☆
Luis Seabra	*Éloge de la neige*	Rivages	537	93	★★★★☆
Simon Sebag Montefiore	*Le Monde. Une histoire familiale de l'humanité (t.1)*	Passés/Composés	544	107	★★★★☆
Natsuo Sekikawa, Jirô Taniguchi	*Au temps de Botchan (t.3)*	Casterman	538	90	★★★★★
Clara Serra	*La Doctrine du consentement*	La Fabrique	538	100	★★★☆☆
Macha Séry	*Patriotic School*	Gallimard/Série noire	544	95	★★☆☆☆
Benoît Séverac	*Le Clash*	Syros Jeunesse	537	89	★★★★☆
Florence Seyvos	*Un perdant magnifique*	L'Olivier	537	71	★★★☆☆
Ben Shattuck	*La Forme et la couleur des sons*	Albin Michel	540	79	★★★★☆
Chang Sheng	*Baby (t.1)*	Glénat	539	87	★★★★☆
Aki Shimazaki	*Ajisaï*	Actes Sud	540	76	★★★★☆
Katerina Silvanova, Elena Malisova	*Un été en foulard rouge (t.1)*	Pocket Jeunesse	542-543	75	★★★★☆

François Simon	*Y retournerai-je ?*	Flammarion	542-543	81	★★★★☆
Emma Siniavski	*Babouchka et Dedouchka*	Sarbacane	538	91	★★★☆☆
Neige Sinno	*La Realidad*	P.O.L	538	6	★★★★☆
Quinn Slobodian	*Le Capitalisme de l'Apocalypse*	Seuil	537	98	★★★★★
Steve Small	*Hervé ne veut pas partager*	Sarbacane	538	89	★★★★☆
Karin Smirnoff	*Millénium (t. 8)*	Actes Sud	545	84	★★★★☆
Ali Smith	*Un bout de chemin*	Grasset	538	82	★★★★☆
Smolderen, Clérisse	*Moonlight Express*	Seuil	545	91	★★★★☆
Rivers Solomon	*Model Home*	Aux forges de Vulcain	545	86	★★★★☆
Julien Solonel	*La France vue par les vétérinaires*	Buchet-Chastel	539	99	★★★☆☆
Vanessa Springora	*Patronyme*	Grasset	537	6	★★★★☆
Scarlett St. Clair	*La Reine du mythe et des monstres*	Hugo Publishing	537	86	★★★☆☆
Laura Steven	*Nos destins infinis*	Robert Laffont	538	88	★★★☆☆
Adam Stower	*Merlin et Chou ! Chez les Vikings*	Flammarion Jeunesse	539	86	★★★★☆
François Sureau	*Les Enfants perdus*	Gallimard	540	63	★★★☆☆
Surzhenko, Corbeyran	*Ray Ringo (t. 1)*	Le Lombard	542-543	77	★★★☆☆
Martin Suter	*Allmen et le dernier des Weynfeldt*	Phébus	541	74	★★★☆☆
Yuto Suzuki	*Sakamoto Days (t. 17)*	Glénat	540	89	★★★★☆
Graham Swift	*Douze histoires d'après-guerre*	Gallimard	542-543	70	★★★★☆

T

Niko Tackian	*La Menace*	Calmann-Lévy	539	36	★★★☆☆
Ai Tanaka	*La Cuisine du Tengu*	Le Lézard noir	541	87	★★★★☆
Philippe Taquet	*Dinosaures, crocodiles et coccinelles*	Odile Jacob	545	102	★★★☆☆
Fabrice Tassel	*On ne sait rien de toi*	La Manufacture de livres	540	77	★★★★☆
Yukinobu Tatsu	*Dandadan (t. 17)*	Crunchyroll	541	87	★★★☆☆
Esther Teillard	*Carnes*	Pauvert	538	70	★★★☆☆
Bruno Tertrais	*La Question israélienne*	L'Observatoire	538	99	★★★☆☆
Franck Thilliez	*À retardement*	Fleuve Noir	541	66	★★★☆☆
David Thomas	*Un frère*	L'Olivier	545	76	★★★★☆
Thuân	*B 52 ou celle qui aimait Tolstoï*	Actes Sud	539	71	★★★★☆
Tian	*Le Piano de Leipzig*	Gallimard BD	544	101	★★★☆☆
Serge Tisseron	*La Colère et le Chagrin*	Albin Michel	545	101	★★★☆☆
Masako Togawa	*Le Journal de chasse*	Denoël	541	77	★★★★☆
Jean-Philippe de Tonnac	*Le Temps minéral de la guérison*	Actes Sud	540	99	★★★☆☆
Gabrielle de Tournemire	*Des enfants uniques*	Flammarion	544	96	★★★☆☆
Mia Trabalon	*Chiennes manières*	P.O.L	541	70	★★★☆☆
Alia Trabucco Zerán	*Assassines*	Robert Laffont	545	84	★★★☆☆
Minh Tran Huy	*Ma Grand-mère et le pays de la poésie*	Flammarion	537	74	★★★☆☆
Jean-Louis Tripp	*Un père*	Casterman	541	86	★★★☆☆
Émilie Tronche	*Le Journal de Samuel*	Casterman	542-543	77	★★★☆☆
Karine Tuil	*La Guerre par d'autres moyens*	Gallimard	539	64	★★★☆☆

U

Yuho Ueji	*Hadès ou l'Enfer des noces (t. 1)*	Pika	537	88	★★★☆☆
Jean-Philippe Uzan	*Une histoire populaire de l'Univers*	Flammarion	541	100	★★★☆☆

V

Aurélie Valognes	*La Fugue*	JC Lattès	542-543	6	★★★☆☆
Catherine Van Offelen	*Risquer la prudence*	Gallimard	542-543	83	★★★★☆
Agnès Vannouvong	*Après l'amour, encore*	Mercure de France	539	76	★★☆☆☆
Juan Gabriel Vásquez	*La Traduction du monde*	Seuil	539	91	★★★★★
Laura Vazquez	*Les Forces*	Sous-sol	545	77	★★★★☆/★
Alice VDM, Cyril Legrais	*Les Oies cendrées*	Futuropolis	542-543	77	★★★☆☆
Pierre Veltz	*Après la ville*	Seuil	541	98	★★★★☆
Thomas Verdois	*Sébastiane Grandélice et les mystères de la gastronomagie*	Bayard	539	86	★★★★☆
Philippe Vilain	*Mauvais élève*	Robert Laffont	537	52	★★★★☆
Lucy Vincent	*Le Cerveau des amoureux*	Odile Jacob	541	99	★★☆☆☆
Sigolène Vinson	*Le Butor étoilé*	Le Tripode	539	75	★★★☆☆
Jean Vioulac	*Philosophie de la catastrophe*	PUF	545	99	★★★★☆
Antoine Vitkine	*Triades*	Tallandier	537	99	★★★☆☆

W

Ken Wakui	*Astro royale (t. 1)*	Glénat	545	90	★★★☆☆
Jesmyn Ward	*Nous serons tempête*	Belfond	544	91	★★★★☆
Kent Wascon	*Le Glorieux État de Floride occidentale*	Gallmeister	542-543	74	★★★☆☆
Watari	*Tatari (t. 1)*	Glénat	538	90	★★★★★
Robin Watine	*Je rouille*	Calmann-Lévy	544	88	★★★☆☆
Antoine Wauters	*Haute-Folie*	Gallimard	544	81	★★★☆☆
Stéphane Weiss	*Les Poches de l'Atlantique et de Dunkerque*	Perrin	541	99	★★★☆☆
Marc Weitzmann	*La Part sauvage*	Grasset	544	107	★★★☆☆
Annette Wieviorka	*Itinérances*	Albin Michel	537	96	★★★★★
Phillip B. Williams	*Chez nous*	Robert Laffont	544	92	★★★★☆

Z

Catherine Zambon	*Si j'étais un arbre*	Actes Sud Jeunesse	537	89	★★★☆☆
Hélène Zimmer	*Les Dernières Écritures*	P.O.L	544	84	★★★☆☆

AUGUSTIN TRAPENARD

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

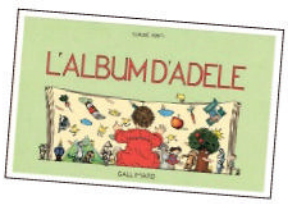
« Probablement *Les Malheurs de Sophie* de la comtesse de Ségur. Je suis né en 1979 et, à mon époque, la littérature jeunesse contemporaine n'était pas aussi foisonnante qu'aujourd'hui. On grandissait avec les classiques pour enfants de nos parents. Les textes de la comtesse de Ségur sont des livres de pur théâtre, où tout passe par les dialogues. Ils ont conditionné ma manière de lire.

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ DÉCOUVRIR LORS DE VOS ÉTUDES?

« Sans hésiter *Le Bruit et la Fureur*, au programme d'agrégation. J'ai ainsi découvert William Faulkner et tous les écrivains américains du Sud. Il m'a appris, montré noir sur blanc toute la puissance de la beauté du langage et ce qu'elle peut engendrer. J'ai été soufflé par sa façon de raconter son histoire, à travers quatre parties et quatre points de vue différents. Mais j'aurais pu aussi vous parler du *Dieu des Petits Riens* d'Arundhati Roy… »

L'animateur de *La Grande Librairie,* qui a également rejoint l'équipe de RTL, propose un gros recueil de quelques-uns des meilleurs entretiens de son ancienne émission *Boomerang.* Un prétexte comme un autre pour parler littérature avec lui…

L'AUTEUR QUE VOUS AVEZ PARTICULIÈREMENT APPRÉCIÉ INTERVIEWER?



« Si j'ai réuni certains de mes entretiens dans *Nos années Boomerang*, c'est pour ces moments où il arrive quelque chose qui dépasse ce qui était prévu. Ainsi, lorsque j'ai reçu Claude Ponti – auteur de *L'Album d'Adèle* et des aventures de Blaise le poussin –, l'exercice de l'interview s'est soudain retourné contre moi-même, avec un fil invisible, plein d'émotion, qui s'est soudain tendu entre l'invité et l'intervieweur. On apprenait beaucoup de choses sur l'enfance, c'était un moment de sens, de connaissance et de conscience. Voilà un entretien auquel je pense encore souvent. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

LE CLASSIQUE QUE VOUS N'AIMEZ PAS?

« Pendant des années, j'ai été complètement hermétique au *Petit Prince*. Trop parfait, trop poli, trop enfant modèle. Et puis, un jour, j'ai animé une émission avec des invités de grande qualité, qui m'ont appris à le lire, et à l'aimer. Je le dis d'autant plus volontiers que je suis un grand admirateur de l'œuvre de Saint-Exupéry, en premier lieu *Vol de nuit.* Ce qui m'énervait, c'était que *Le Petit Prince* éclipse le reste de son travail. J'ai exactement le même problème avec *Le Lion* pour Joseph Kessel ! »

ENFIN, VOTRE COUP DE CŒUR DE L'ANNÉE 2025?

« Je dirais *Assassines* d'Alia Trabucco Zerán, qui s'intéresse au tabou de toutes ces femmes qui ont tué, à travers quatre cas, nous montrant notamment que ces meurtrières ont écopé de peines assez réduites, par rapport aux hommes. Pour 2026, je peux déjà vous recommander *Les Belles Promesses,* quatrième tome des « Années glorieuses » de Pierre Lemaitre. Il a su renouveler la littérature française et capter toute l'histoire du pays. Avec les années, je suis de plus en plus sensible à la structure des romans et, à ce titre, c'est vraiment un maître ! »

NOS ANNÉES BOOMERANG
AUGUSTIN TRAPENARD
528 P., FLAMMARION/FRANCE INTER, 25 €
Les droits d'auteur seront reversés à l'association Bibliothèques sans frontières.

***La Grande Librairie* :** chaque mercredi, à 21 heures sur France 5. À lire, le recueil *Droit dans les yeux* (Seghers) issu des trois dernières saisons de l'émission.
***Variétés* :** chaque samedi, à 13 h 30 sur RTL.

FRANÇOIS ROELANTS/RTL

200 ans
LE FIGARO
EXPOSITION
AU GRAND PALAIS
14-16 JANVIER 2026
LE FIGARO
RÉSERVEZ VOTRE VISITE
GRATUITEMENT
GrandPalais
Forichon

Librement adapté de L'AFFAIRE DE L'ESCLAVE FURCY de Mohammed AÏSSAOUI
Prix Renaudot essai
© Éditions Gallimard 2010
COMPÉTITION
FESTIVAL FFA
2025
MAKITA SAMBA
ROMAIN DURIS
ANA GIRARDOT
VINCENT MACAIGNE
FURCY
NÉ LIBRE
UN FILM DE ABD AL MALIK
LE 14 JANVIER AU CINÉMA